This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

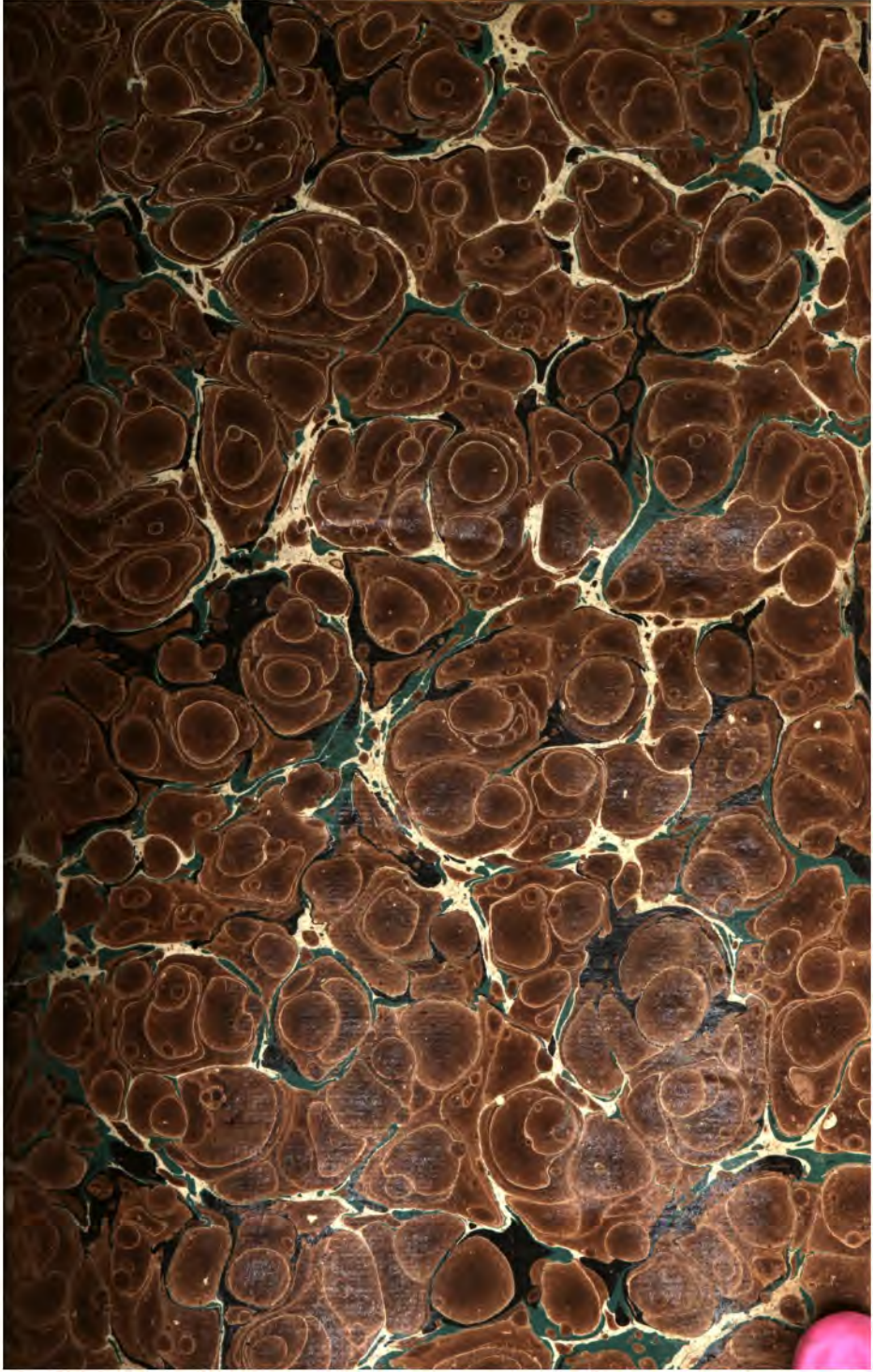
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 156 976



# MIROIR
# DES SALONS.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

# MIROIR

# DES SALONS;

## SCÈNES DU MONDE;


## PAR Mme DE SAINT-SURIN,

AUTEUR

De *l'Opinion et l'Amour*, *le Bal des Élections*, etc.



A PARIS,

CHEZ Mme Ve L. MAIGNAUD,

RUE DU CIMETIÈRE-SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, No 18;

LECOINTE ET POUGIN, QUAI DES AUGUSTINS;

LEVAVASSEUR, AU PALAIS-ROYAL.

1831.

# AVERTISSEMENT

## DE L'ÉDITEUR.

---

Il ne faut chercher ici ni drames ni fortes émotions : ce sont de simples scènes de la vie élégante, rendues avec esprit et vérité ; de petits tableaux de genre, où tous les détails sont finis, toutes les nuances saisies avec bonheur. Chaque ligne trahit la plume d'une femme du monde, habile à retracer ce qui se passe autour d'elle ; et il n'est pas une de ces pages qui ne soit empreinte d'un parfum de boudoir, dont on retrouverait difficilement la trace dans une foule de volumes, expression mensongère des mœurs de bonne compagnie.

A qui veut peindre de grandes passions, intéresser à des peines de cœur, il suffit d'une âme et de quelque style, et rien ne viendra, dans un livre de ce genre, nous révéler s'il fut écrit sur une table de sapin ou sur un bureau d'acajou.

Il n'en est point ainsi de cet ouvrage: tout décèle son origine; c'est la peinture d'un monde qui ne se devine pas, qui ne s'apprend pas davantage par ouï-dire; et l'on ne saurait nier que, pour répandre sur un pareil tableau les couleurs de la vérité, il faut avoir vu de près, étudié par soi-même, avec esprit et conscience, une classe privilégiée où tout, jusqu'aux travers, est brillant et doré; une société d'élite dont la physionomie originale et mobile deviendra le plus souvent un écueil pour ceux qui tenteraient de la peindre.

Il y aurait vingt ans de travail et d'obser-

vation pour un homme, doué d'ailleurs d'un talent remarquable, qui voudrait nous enrichir d'un pareil livre ; à une femme d'esprit, il aura suffi de quelques matinées, partagées entre les graves occupations de la toilette et le soin, moins important pour elle, de fixer chaque jour sur le vélin les souvenirs de la veille.

La réputation de madame de Saint-Surin n'est point à faire ; son nom est déjà connu par des succès dans la littérature de salon.

Nous avons cru l'époque heureuse pour la publication de ce volume : après de violentes secousses, comme celles dont nous sommes à peine remis, on éprouve le besoin de redescendre dans la vie ordinaire, de calmer l'agitation de l'esprit par des images riantes.

L'apparition de ce livre, succédant à des

circonstances aussi graves, devient une bonne fortune pour toutes les classes de lecteurs : c'est une gracieuse vignette offerte aux regards encore épouvantés des sombres couleurs d'un grand tableau d'histoire.

# LA JOURNÉE
# D'UNE JOLIE FEMME.

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage.
(VOLTAIRE.)

## *PERSONNAGES.*

Mme DE BELMONT.

LE MARQUIS D'ABLEVILLE.

M. DE SAINT-LÉON.

Mme LEVERD, marchande de modes.

JULIETTE, femme de chambre de madame de Belmont.

BABET.

*La scène se passe à Paris:*

Première partie, *chez madame de Belmont;*

Deuxième partie, *chez la marchande de modes;*

Troisième et dernière partie, *chez madame de Belmont.*

# LA JOURNÉE
# D'UNE JOLIE FEMME.

PREMIÈRE PARTIE. — Le matin. Appartement de madame de Belmont.

## SCÈNE I.

### Mme DE BELMONT, JULIETTE.

Mme DE BELMONT.

Bon Dieu! que de choses il me reste à faire aujourd'hui! Par où commencerai-je?

JULIETTE.

Je croyais avoir entendu dire à madame qu'elle devait aller ce matin visiter cette nouvelle laiterie qui vient de s'établir près d'Auteuil.

Mme DE BELMONT, après un moment de réflexion.

Non, je préfère aller au quai aux Fleurs; c'est mercredi, toutes mes jardinières ont besoin

d'être renouvelées. Dites à Lapierre de mettre les chevaux.

JULIETTE.

Il suffit, madame. (Elle sort.)

## SCÈNE II.

Mme DE BELMONT, seule.

En attendant que ferai-je? répondre au billet de Saint-Léon? Je ne sais; je désire ne pas me brouiller avec lui, mais je ne voudrais pas non plus qu'il pût penser que je voulusse accueillir son amour; comment donc faire? car je ne saurais consulter en cela M. de Belmont: les maris reçoivent si mal de pareilles confidences! ils craignent toujours qu'on ne leur en dérobe la moitié. Après tout, est-ce la faute d'une femme si elle plaît, si on l'aime, si on le lui dit, si..... Décidément je ne veux pas fâcher ce pauvre Saint-Léon; cependant ses déclarations sont tout au moins indiscrètes. Lui écrire pour le gronder, le réprimander, lui faire de la morale; (souriant) allons donc, je n'ai pas le courage de lui en vou-

loir de ce qu'il me trouve jolie; n'importe, il le faut, et le devoir !.... Écrivons donc. (Elle écrit.) « Je me suis long-temps demandé, monsieur, si « je répondrais à votre inconvenant billet. Je me « suis déterminée enfin, pour vous engager à ne « plus chercher à me rencontrer, jusqu'à ce que « vous ayez triomphé des sentimens de votre « cœur. C'est dans l'intérêt seul de votre repos « que je vous donne ce conseil; car pour le « mien..... » (Madame de Belmont quittant un instant la plume.) Il faut faire ici preuve de fierté, sans cela il penserait peut-être que je redoute sa vue: les hommes sont si présomptueux! (Elle achève son billet, puis le ferme.) Il sera piqué, furieux; il me boudera, il ne remettra jamais les pieds chez moi, je gage; (soupirant) il était aimable; mais j'aurai fait ce que je devais. (Elle sonne.)

## SCÈNE III.

### Mme DE BELMONT, JULIETTE.

JULIETTE.

La voiture attend madame.

Mme DE BELMONT.

Donnez ce billet à Lafleur, qu'il le porte à son adresse, et revenez vite me donner mes gants, mon chapeau..... mais allez donc.

JULIETTE, en s'en allant.

Vite, vite, c'est là le refrain de toutes les maîtresses; il faudrait doubler le service, à les entendre: la journée est cependant assez longue.

Mme DE BELMONT, seule.

Quant au marquis, je ne lui écrirai pas; il m'est impossible de monter à cheval, j'ai promis d'aller dîner chez ma cousine : ce jour doit être pour l'amitié. Elle est charmante, Évélina; mais on s'ennuie chez elle à mourir : son mari est si jaloux qu'elle ne reçoit personne. Tout bien considéré, je lui ferai dire de ne pas m'attendre, et j'irai faire ma promenade au bois de Boulogne. Mais que j'ai peu de mémoire! et le sermon de l'abbé Doucet à quatre heures? tout Paris y sera; on ne saurait y manquer : la duchesse de Derfort quêtera pour les pauvres.

JULIETTE.

Quel chapeau désire madame ?

Mme DE BELMONT.

Eh ! celui que vous voudrez, celui qui convient à mon négligé; ne voyez-vous donc pas ?

JULIETTE, à part.

Il serait heureux pour les femmes de chambre de pouvoir deviner les caprices : elles seraient moins grondées. (Juliette apporte un chapeau, qu'elle présente à madame de Belmont.)

Mme DE BELMONT, le repoussant avec impatience.

Fi! que voulez-vous donc que je fasse de cela? ce chapeau me va à faire horreur; il est fané, je ne saurais le remettre.

JULIETTE.

Cependant madame ne l'a mis que deux fois.

Mme DE BELMONT.

Avec un peu d'attention, mademoiselle, vous auriez remarqué que l'autre jour, en venant me me voir, Mme de Valrive en portait un tout semblable; mais les femmes de chambre.....

JULIETTE.

Je ne m'en suis pas aperçue, il est vrai, madame; et je gage bien que, sur la tête de madame, il paraîtra bien différent.

Mme DE BELMONT, prenant le chapeau et le posant sur sa tête.

Au fait, je ne verrai personne ce matin : en s'en allant, il ne faut pas que j'oublie de passer chez Mme Leverd. Décidément je suis résolue d'avoir une coiffure nouvelle, pour l'Opéra, ce soir; c'est une représentation à bénéfice; il y aura beaucoup de monde : je ne saurais y manquer.

JULIETTE, à part.

Allons, nous ne nous coucherons que demain. Vraiment, pour attirer la foule, il n'est rien de tel que de doubler le prix des places. (Madame de Belmont sort, Juliette sort avec elle.)

DEUXIÈME PARTIE. — Le magasin de modes.

---

Mme DE BELMONT, Mme LEVERD, plusieurs filles de boutique.

Mme DE BELMONT.

Bonjour, madame Leverd; avez-vous quelques

jolies choses, quelques nouveautés, à me montrer aujourd'hui ?

M^me^ LEVERD.

J'ai bien l'honneur de saluer madame, et je puis dire avec vérité que je songeais à elle en cet instant ; demandez plutôt à ces demoiselles.

M^me^ DE BELMONT, souriant, et examinant des chapeaux.

Eh bien, c'était un pressentiment, comme vous voyez.

M^me^ LEVERD, prenant à la main un bonnet de blonde garni de fleurs.

Admirez avec moi, madame, la fraîcheur et l'élégance de cette coiffure ; nous disions tout à l'heure, avec mademoiselle Armantine, qu'elle semblait être faite exprès pour madame.

M^me^ DE BELMONT, regardant avec indifférence.

Non, je préfère un berret : en avez-vous de faits ?

M^me^ LEVERD.

Oh ! ce ne sont pas des chiffons de magasin que nous voudrions offrir à madame.

Mme DE BELMONT.

A la bonne heure; mais il m'en faut un pour ce soir.

Mme LEVERD, à sa première fille de boutique.

Vous entendez, mademoiselle..... Mais, mon Dieu, madame! que je voudrais vous voir essayer ce joli bonnet!

Mme DE BELMONT.

Décidément je ne le prendrai pas, madame Leverd.

Mme LEVERD.

Ce n'est pas pour engager madame; mais c'est que nous sommes si aises quand nous travaillons pour une jolie figure; cela fait modèle, toutes les dames en veulent ensuite; rien n'établit la vogue comme cela.

Mme DE BELMONT, lentement, en s'avançant devant les vitraux qui renferment les chapeaux.

J'ai si peu de temps à dépenser aujourd'hui.

Mme LEVERD.

Tenez, mademoiselle Armantine, pour que

madame puisse le juger, posez ce bonnet sur votre tête.

M^me^ DE BELMONT, considérant Armantine.

En effet, il est à ravir; ce nœud de rubans dans ces touffes de cheveux fait fort bien.

M^me^ LEVERD, à demi-voix.

Il vous irait encore mieux.

M^me^ DE BELMONT.

Il me prend envie de l'essayer aussi..... mais je suis si pressée..... (Elle ôte son chapeau.)

M^me^ LEVERD, après avoir placé le bonnet sur la tête de madame de Belmont.

Je ne vous ai jamais vue si belle. Voyez donc, mesdemoiselles.

M^me^ DE BELMONT, devant une glace.

Pas mal... Est-il bien cher, madame Leverd?

M^me^ LEVERD.

Madame en fera elle-même le prix; elle remarquera seulement qu'il y entre beaucoup de blonde, que les fleurs sont fines: ce qu'il y avait de mieux chez Nattier.

Mme DE BELMONT, souriant.

Mais, dites-moi, pourrais-je avec ce bonnet me dispenser d'un berret?

Mme LEVERD.

A une personne qui ne serait pas citée pour son bon goût, je répondrais : oui. Mais madame sait mieux que moi que ce n'est pas du tout le même genre de coiffure ; et je puis assurer à madame qu'on va lui établir un berret dont elle aura tout lieu d'être satisfaite.

Mme DE BELMONT.

Soit. Je garde le bonnet sur ma tête, madame Leverd; il me reste encore quelques visites du matin, et l'on n'est pas fâchée d'être coiffée à l'air de sa figure.

Mme LEVERD.

Oh! pour les visites du matin, madame, nous avons reçu des tissus en paille charmans; c'est un article nouveau, il vient de nous arriver à l'instant.

Mme DE BELMONT.

Tant mieux ! je serai bien aise d'être la première.....

M^me^ LEVERD.

Si madame voulait prendre la peine de passer au magasin du fond.

M^me^ DE BELMONT.

Très volontiers. (Elles sortent.)

TROISIÈME PARTIE. — Chez madame de Belmont.

---

## SCÈNE I.

### M^me^ DE BELMONT, JULIETTE.

M^me^ DE BELMONT.

Juliette, comment me trouvez-vous?

JULIETTE.

Mais... comme à l'ordinaire; madame ne me paraît pas changée.

M^me^ DE BELMONT.

Comment! ne voyez-vous pas ce joli bonnet dont j'ai fait emplette à l'instant.... sa grâce, sa fraîcheur?

JULIETTE.

Madame en avait déjà tant d'autres aussi jolis que celui-ci.....

Mme DE BELMONT, avec impatience.

Vous vous trompez, je n'ai jamais rien eu d'aussi joli, et ce n'est que pour cela que je l'ai acheté.

JULIETTE.

J'oubliais de dire à madame qu'on a apporté deux grands cartons de la part de Mme Leverd, et des étoffes nouvelles de chez M. Nourtier.

Mme DE BELMONT.

Ah! bien. Ce sont des emplettes que je remettais depuis long-temps, et que j'ai faites enfin ce matin; car je n'ai pas perdu de temps. Un domestique annonce M. de Saint-Leon. Madame de Belmont avec surprise. M. de Saint-Leon! Il n'aura pas reçu mon billet. (A Juliette.) Vous n'avez donc pas remis ma lettre à l'adresse, mademoiselle?...

JULIETTE.

Pardon, madame; c'est M. de Saint-Leon lui-même qui [illegible]

## SCÈNE II.

### M. DE SAINT-LÉON, Mme DE BELMONT.

Mme DE BELMONT, troublée.

Monsieur.... (A part, et avec dépit.) Il rit.... quelle fatuité !

SAINT-LÉON, montrant le billet ouvert.

Est-ce bien vous, madame, qui m'avez écrit ce matin de ne plus vous voir, de renoncer..... (D'un ton pathétique.) Mais avez-vous bien songé à tout ce que cela avait de cruel pour moi !

Mme DE BELMONT, qui s'est remise de son trouble.

Il paraît, monsieur, que l'obéissance.....

SAINT-LÉON, souriant.

Obéir ! je m'en donnerais bien de garde en pareille circonstance.

Mme DE BELMONT, sérieusement.

Dès-lors, c'est contracter l'engagement de ne plus m'entretenir des sentimens que.....

SAINT-LÉON.

Je me soumettrai, madame, à tous les sacrifices plutôt qu'à celui-là.

Mme DE BELMONT, d'un ton de dépit.

Je suis vraiment touchée..... (A part.) Comme j'étais sa dupe!

(On annonce le marquis d'Ableville.)

SAINT-LÉON.

Et que faites-vous du vieux marquis, madame? Voulez-vous donner à votre salon l'aspect d'un cabinet d'antiques?

Mme DE BELMONT.

Paix donc! le voici.

## SCÈNE III.

### Mme DE BELMONT, M. DE SAINT-LÉON, LE MARQUIS D'ABLEVILLE.

Mme DE BELMONT, se levant.

Monsieur le marquis.....

SAINT-LÉON.

Marquis.....

LE MARQUIS.

Vous voyez devant vous, madame, le plus humble et le plus soumis de vos esclaves.

SAINT-LÉON.

Vous oubliez donc, marquis, qu'il n'y a plus d'esclaves sous un régime constitutionnel.

LE MARQUIS.

Trop heureux de porter les chaînes de la beauté.

Mme DE BELMONT, riant.

Je crois également qu'on ne s'enchaîne plus guère.....

SAINT-LÉON.

Qu'auprès de vous, madame; c'est du moins ce que je pense partout ailleurs.

LE MARQUIS, soupirant.

Ah, madame! on ne connaît plus l'amour aujourd'hui; nous autres seuls sommes de la bonne école.

SAINT-LÉON, riant.

Ou du moins de l'ancienne; et faites-vous beaucoup de prosélytes parmi les jeunes femmes?

LE MARQUIS, piqué.

En fait-on davantage, messieurs, en ne songeant, comme vous, qu'à la politique? Dans les cercles, dans les salons, avez-vous jamais un autre texte?

Mme DE BELMONT, souriant.

Il est vrai que l'amour est un peu secondaire; mais les dames peut-être ne sont plus aussi exigeantes qu'autrefois.

LE MARQUIS.

Elles sont possédées de ce même esprit.

SAINT-LÉON, riant.

Vous en voulez donc bien à notre siècle?

Mme DE BELMONT.

C'est à moi à défendre les dames.

LE MARQUIS, du ton de la galanterie.

Prendre le parti de la jeunesse et de la beauté, c'est soutenir votre propre cause, madame.

SAINT-LÉON, se levant.

Le marquis rend les armes.

LE MARQUIS.

Comment résister à de tels yeux?

SAINT-LÉON, riant, et se disposant à sortir.

D'abord ne comptez pas sur moi pour vous défendre.

Mme DE BELMONT.

Vous nous quittez?

SAINT-LÉON.

Je crains que l'incendie du marquis ne me gagne. (Il sort.)

## SCÈNE IV.

### Mme DE BELMONT, LE MARQUIS, ensuite JULIETTE.

LE MARQUIS.

Il rit, il plaisante de l'amour; autrefois c'était l'occupation sérieuse de la vie; les dames étaient la fin des plus nobles actions : pour elles on se battait, on se ruinait, et toutes les bannières portaient : MON DIEU, MON ROI, MA DAME.

Mme DE BELMONT.

Justement, rien ne me paraît moins galant que cette devise.

LE MARQUIS, avec surprise.

Quoi! vous voudriez?.....

Mme DE BELMONT, souriant.

Seulement la transposition de l'avant-dernier mot. Je suis bien modeste.

LE MARQUIS.

Je sais bien, madame, que la beauté a aussi sa légitimité; cependant votre prétention me semble révolutionnaire.

Mme DE BELMONT, souriant.

Oh non ! mais je suis pour les réformes.

LE MARQUIS.

C'est de la révolution, madame; de la révolution toute pure.

Mme DE BELMONT.

En vérité, marquis, vous m'effrayez.

JULIETTE, entrant.

John vient d'amener les chevaux de main.

Mme DE BELMONT.

Qu'en dites-vous, marquis? faisons-nous notre promenade accoutumée ?

LE MARQUIS.

Je suis à vos ordres, madame. (Ils sortent.)

## SCÈNE V.

JULIETTE, seule.

Dieu merci, me voilà libre à présent pour tout le reste du jour. Monsieur doit aller rejoindre madame au manége, et l'emmener ensuite dîner chez Mme de Belleval. Je puis bien à mon tour prendre un peu de bon temps, et aller chez ma cousine, pourvu que je sois de retour avant la sortie de l'Opéra..... Et la toilette de madame, j'oubliais l'important..... Je cours la préparer d'avance, et puis je sortirai; il est bien juste que, quand les maîtres s'amusent, l'esclavage des domestiques cesse.

DERNIÈRE PARTIE. — (*Onze heures du soir.*) Appartement de madame de Belmont.

---

## SCÈNE I.

JULIETTE, BABET.

JULIETTE.

Ne pleurez donc pas comme cela, ma chère petite, vous me fendez le cœur.

BABET, pleurant plus fort.

C'est que je suis bien malheureuse, mademoiselle Juliette.

JULIETTE.

Vous devez bénir le ciel d'être dans cette maison; madame est si bonne, si compatissante.... Elle ne tardera pas à rentrer.

BABET.

Mademoiselle, si je ne vous eusse pas rencontrée, j'allais droit me jeter dans la rivière.

JULIETTE, la regardant avec intérêt.

C'eût été bien dommage; et le bon Dieu donc.... Mais j'entends une voiture s'arrêter à la porte..... c'est celle de madame.

BABET, recommençant à pleurer, et se jetant à genoux.

O ciel! ayez pitié de moi. (Madame de Belmont paraît.)

## SCÈNE II.

### JULIETTE, BABET, Mme DE BELMONT.

Mme DE BELMONT, étonnée.

Juliette, que me veut cette jeune personne, en

pleurs, à cette heure? Relevez-vous, mon enfant; expliquez-vous.

BABET, toujours à genoux.

Hélas! vous voyez à vos pieds, madame, une victime de.....

Mme DE BELMONT, relevant Babet.

Ah mon Dieu! pauvre petite! je comprends. Elle a tout au plus seize ans; quel homme affreux?.....

JULIETTE, solennellement.

Si c'était ce que pense madame, je ne lui aurais pas montré tant d'intérêt, vraiment. Madame doit me connaître, et savoir.....

Mme DE BELMONT, vivement.

Qu'est-ce donc?

JULIETTE.

Toute une histoire; elle voulait se noyer.

Mme DE BELMONT.

Se noyer! pauvre enfant, d'un froid comme celui-ci!

JULIETTE.

Elle était sans asile, je l'ai amenée ici; madame a si bon cœur.....

Mme DE BELMONT.

Vous avez très bien fait, Juliette; mettez-moi mes papillotes, je veux que pendant ce temps elle me raconte elle-même son aventure. Voyons, ouvrez-moi votre cœur, ma chère enfant.

BABET, en sanglotant.

Je..... je.....

Mme DE BELMONT.

Votre nom? comment vous appelez-vous?

BABET.

Je.....

Mme DE BELMONT, l'interrompant toujours.

Quel pays?... Mais prenez garde, Juliette; vous allez faire tomber mon éventail. Continuez, ma chère petite; on vous nomme.....

BABET, faisant la révérence.

Babet, pour vous servir, madame.

Mme DE BELMONT.

Babet! je me sens déjà tout attendrie.

BABET.

Je suis née dans un petit village de la Champagne, où mon pauvre père avait un état qui nous faisait tous vivre, ma mère, mes quatre frères, ma sœur et moi, jusqu'à ce qu'il vînt des Autrichiens chez nous, qui avaient un air, oh! un air..... Ils étaient les maîtres; leur arrivée fit tant de chagrin à mon pauvre père, qui avait été militaire, et était allé chez eux autrefois, qu'il en tomba malade et ne s'en releva pas.

( Babet recommence à pleurer. )

Mme DE BELMONT.

Je conçois sa douleur; pauvre orpheline! Mais comment êtes-vous à Paris ainsi seule, abandonnée dans une grande ville? exposée.....

BABET.

J'avais eu seize ans à la moisson, ma mère me dit comme ça: Babet, te voilà en âge de gagner ta vie; nous avons deux cousines à Paris; elles viennent de m'écrire, elles te trouveront une bonne place. Pars, va les trouver; embrasse ta mère, et souviens-toi toujours d'être honnête fille, le bon Dieu ne t'abandonnera pas.

Mme DE BELMONT.

Et les deux cousines, où sont-elles ? Comment se fait-il ?.....

JULIETTE.

Patience, madame.....

Mme DE BELMONT, avec humeur.

Patience ! patience ! quand vous me tirez les cheveux ! Vous êtes d'une maladresse !... (A Babet, avec douceur.) Eh bien, Babet ?....

BABET.

Une de mes cousines est marchande à la toilette, dans une rue près de la maison où loge le Roi ; l'autre est épicière au faubourg Saint-Germain, près de l'église. V'là que j'arrive d'abord chez la première, qui me dit : « Babet, ta mère « t'envoie chez moi, j'aurai bien soin de toi ; « mais faut que tu me promettes de ne pas aller « chez l'épicière ; c'est une bigote, une bavarde, « qui veut se mêler de tout. Nous sommes brouil- « lées ; donne-moi la lettre qui est pour elle, je « la lui ferai remettre. Quant à toi, mon enfant, « je t'ai trouvé une place excellente chez un

« monsieur riche..... peu d'ouvrage, et de fort « gros gages. »

JULIETTE.

Voyez, madame, la malice de diable.

Mme DE BELMONT, avec un intérêt curieux.

Eh bien, fûtes-vous vous présenter chez ce monsieur, ma chère; que vous dit-il ?

BABET.

D'abord, ma cousine devait m'y conduire elle-même, lorsqu'une grand'dame qui joue au spectacle l'envoya chercher pour lui vendre des cachemires; et elle me donna l'adresse du monsieur pour y aller moi toute seule.

Mme DE BELMONT.

Son adresse..... voyons-la.

BABET.

Je l'ai perdue, madame; mais c'est au second, dans une grande rue.

Mme DE BELMONT, souriant.

Voilà une désignation bien suffisante.

BABET.

V'là, comme je montais chez lui, qu'une dame

me demande où que j'allais; qu'elle logeait dans la maison, et qu'elle connaissait tout le monde.

JULIETTE.

Ce fut votre bon ange qui vous envoya cette dame.

Mme DE BELMONT.

Paix donc, Juliette! vous l'interrompez au plus intéressant de son récit. Continuez, Babet.

BABET.

Je lui montrai l'adresse, madame. Dès qu'elle l'eut regardée, elle me dit qu'il m'arriverait malheur si j'entrais chez ce monsieur; car plusieurs jeunes filles en étaient sorties en pleurant, sans jamais vouloir dire à personne ce qu'elles avaient à pleurer; et qu'on en jasait beaucoup dans le quartier. Alors comme je répondis à cette dame que ma cousine la revendeuse me gronderait si je ne lui obéissais pas, elle me conseilla d'aller chez l'épicière; (pleurant) justement celle qui m'a renvoyée ce soir de chez elle.

Mme DE BELMONT.

Comment! votre cousine l'épicière?....

BABET, pleurant toujours.

Oui; elle voulait me faire religieuse.

JULIETTE.

Au moins c'est décent, cela.

BABET, s'essuyant les yeux.

Mais je n'ai point de vocation, mademoiselle.

Mme DE BELMONT.

Pauvre petite! au bord du précipice ou du..... couvent! Sa situation m'intéresse vivement.

BABET, en sanglotant.

J'en mourrai.

Mme DE BELMONT.

Non, vous n'en mourrez point, j'aurai soin de vous. Demain j'écrirai à votre mère.

BABET, lui baisant la main.

Ah, madame! que ne vous devrai-je pas!

Mme DE BELMONT.

Voilà pourtant ce que produisent les extrêmes: le désespoir et la mort! Allons, Juliette, je vous la recommande; vous lui ferez préparer un lit dans votre chambre. Je la prends à mon service; elle aidera Victoire à l'office.

JULIETTE, avec dépit.

Tous les profits pour Victoire..... et moi donc qui l'ai empêchée de se noyer?

BABET, vivement.

Ah! ne soyez pas fâchée, mamselle Juliette; je vous servirai, vous aussi, de bien bon cœur.

JULIETTE.

A la bonne heure. (A part.) L'ouvrage ne lui manquera pas.

Mme DE BELMONT.

Une heure sonne; allons, il est temps que chacun aille goûter du repos. Voilà, j'espère, une journée bien remplie. Juliette, emmenez Babet; et qu'un sommeil tranquille répare le trouble de ses précédentes nuits. (Seule.) Pour moi, je fermerai bientôt l'œil; car je me suis fatiguée en faisant galoper mon cheval au bois de Boulogne; j'ai fait des emplettes charmantes que mon mari a critiquées, c'est dans l'ordre; j'ai bâillé à Feydeau, et j'ai fait un peu de bien..... c'est mon meilleur ouvrage.

FIN DE LA JOURNÉE D'UNE JOLIE FEMME.

# UN AN DE PLUS,

# UN AN DE MOINS.

---

## *PERSONNAGES.*

M^me^ DORMEUIL.

EDMOND, son fils, élève au collége d'Henri IV.

LAURE, sœur d'Edmond (dix-huit ans).

BATHILDE, jeune orpheline, nièce de madame Dormeuil.

M. DE LORME, riche propriétaire.

*La scène se passe à Paris, dans le salon de madame Dormeuil.*

# UN AN DE MOINS.

## PREMIÈRE PARTIE.

### SCÈNE I.

Mme DORMEUIL, LAURE. (Elles travaillent près d'une petite table.)

Mme DORMEUIL, interrompant son ouvrage.

Combien vous êtes négligée ce matin, ma fille ! Si, par hasard, il allait nous venir quelque visite..... Je vous ai déjà recommandé plusieurs fois un peu plus de recherche. Une jeune personne !

LAURE.

Mais, maman, je suis aujourd'hui comme tous les jours.

Mme DORMEUIL.

Eh bien, vous avez tort tous les jours.

LAURE.

Vous attendez donc du monde ce matin ?

Mme DORMEUIL.

Non..... je dis par hasard. En effet, sait-on ce qui peut arriver? Allez, ma chère, allez faire un peu de toilette.

LAURE.

Oh! de tout mon cœur! rien ne m'amuse comme de me parer. (Elle sort)

## SCÈNE II.

Mme DORMEUIL, seule.

Madame Desprez m'a annoncé la visite de M. de Lorme. S'il venait aujourd'hui, je veux qu'il soit enchanté de ma Laure. C'est un homme charmant, qui possède les plus belles forges de son département, et, au temps où nous vivons, des usines, il n'y a que cela de stable : on ne craint point la disgrâce d'un ministre. Laure est jolie, c'est un ange... des talens, de la douceur, et, j'en suis sûre, il n'en sera pas d'elle comme de vingt jeunes personnes que j'ai connues : après le mariage la douceur suit d'ordinaire la harpe

ou le clavecin, qu'on relègue presque toujours à l'écart. Pour ma fille, je répondrais du contraire : elle conservera son piano et son bon caractère. Je ne sais si M. de Lorme est amateur de musique; il a l'air un peu froid, et le bruit des marteaux de forge a bien pu lui gâter un peu l'oreille. Ah! voici mon collégien.

## SCÈNE III.

### Mme DORMEUIL, EDMOND.

EDMOND.

Bonjour, maman. (Il embrasse madame Dormeuil.)

Mme DORMEUIL, considérant Edmond.

Bon Dieu! comme vous voilà fait, mon fils! A qui ressemblez-vous, je vous le demande?

EDMOND.

C'est qu'aussi mon pupitre ne se ferme pas bien.

Mme DORMEUIL.

Il est bien question de votre pupitre! Est-ce une raison pour avoir un habit couvert d'encre?

EDMOND, se grattant la tête.

Dame! oui, c'est une raison, et une bonne encore! car, pour le faire joindre, je me suis appuyé si fort que..... crac, le dessus se brise, l'encrier se casse, et toute l'encre aussitôt de jaillir sur mon habit, mes mains et ma figure.

Mme DORMEUIL, avec sollicitude.

Bon Dieu! s'exposer à se blesser! Tu diras à James de te procurer un autre pupitre chez l'ébéniste.

EDMOND.

Oh! ce n'est pas la peine! c'est ma dernière année; après quoi, je dis adieu au collége, et sans regret.

Mme DORMEUIL.

Étourdi! sais-tu que tu es bien peu raisonnable pour songer à en sortir?

EDMOND.

Dame! tant qu'on est au collége, il faut faire comme les autres, s'amuser pour ne pas s'ennuyer trop. Vous verrez, dans un an, lorsque j'aurai fait ma philosophie.... Bon! voilà Bathilde.

## SCÈNE IV.

### Mme DORMEUIL, EDMOND, BATHILDE.

BATHILDE, accourant.

Ma tante! mon cousin! regardez ce joli papillon que je viens de prendre dans le jardin.

EDMOND, lui arrachant le papillon.

Il est beau, ton papillon!

BATHILDE, pleurant.

Vraiment! à présent que tu lui as cassé l'aile.

Mme DORMEUIL.

Mais, Edmond, pourquoi chagriner ta cousine? ce papillon lui plaisait.

BATHILDE, pleurant toujours.

C'est une espèce rare.

EDMOND, riant.

Rare! ah bien oui, rare! Tiens, voici Laure; demandons-lui si ton papillon était rare. (Il va au-devant de sa sœur.) Comme tu es belle aujourd'hui! on dirait que l'on va te marier.

## SCÈNE V.

### Mme DORMEUIL, EDMOND, BATHILDE, LAURE.

Mme DORMEUIL, sérieusement.

Finirez-vous bientôt, monsieur Edmond ! non content d'avoir fait pleurer Bathilde, vous allez à présent tourmenter votre sœur ?

LAURE.

Maman, il ne me tourmente nullement; mais qu'a donc ma cousine à pleurer ?

BATHILDE.

Ce méchant Edmond, qui m'a abîmé un papillon que je voulais mettre dans ma collection....

EDMOND.

Ta collection ? il l'aurait composée à lui tout seul.

Mme DORMEUIL.

Qu'importe ! tu as eu tort de lui faire de la peine. Mais dis-moi, Laure, tu devrais faire un peu étudier à ta cousine son piano, en attendant son maître.

LAURE.

Je le veux bien. (Elle se lève.) Eh bien, Bathilde, viens-tu ?

BATHILDE, rangeant des chiffons dans une boîte.

Laissez-moi le temps de renfermer tout cela, de peur qu'Edmond.....

EDMOND.

Oh ! je vais préparer aussi mes leçons, moi.

(Ils sortent tous, à l'exception de madame Dormeuil.)

## SCÈNE VI.

Mme DORMEUIL, ensuite M. DE LORME.

Mme DORMEUIL, regardant la pendule.

Une heure ! je ne serais pas fâchée que M. de Lorme arrivât en cet instant ; en voyant Laure occupée de sa cousine, il ne pourrait méconnaître qu'elle saura bien remplir les devoirs d'une femme..... Il ne peut tarder à venir. (Un domestique annonce M. de Lorme.) Eh comment, monsieur de Lorme ! je vous croyais reparti pour le Berri..... enchantée.....

M. DE LORME.

Madame, je suis loin encore de songer à mon départ, et j'étais très impatient d'avoir l'honneur de venir vous présenter mes très humbles hommages.

Mme DORMEUIL.

C'est de l'amitié qu'il faut entre nous..... Monsieur de Lorme, votre santé paraît meilleure; car vous avez été souffrant?

M. DE LORME.

Vous êtes trop bonne, madame; je suis si bien rétabli que je n'ai pas même le souvenir du mal.

Mme DORMEUIL.

Oh! la santé est une chose bien précieuse! aussi je rends grâce au ciel de m'avoir donné deux enfans aussi bien portans. Ma fille surtout.....

M. DE LORME.

Toujours charmante, mademoiselle votre fille? toujours gaie, vive?

Mme DORMEUIL.

Oh! ce n'est plus une enfant; elle est fort rai-

sonnable ; j'ai beaucoup de peine même à lui faire prendre quelque plaisir ; elle n'en trouve qu'à étudier. Elle est là, depuis des heures, au piano, à faire répéter sa cousine Bathilde ; je veux qu'elle se repose. (Elle sonne ; haut à un domestique :) Prévenez mademoiselle Laure de se rendre ici. (Le domestique sort.)

M. DE LORME.

Mademoiselle Bathilde ? C'est la fille de cette bonne madame Étienne ?

Mme DORMEUIL.

Oui ; notre petite orpheline.

M. DE LORME.

J'ai beaucoup connu son père ; il était l'avoué de ma famille ; mais honnête homme. A-t-il laissé quelque fortune ?

Mme DORMEUIL.

Fort peu ; cinquante mille écus.

M. DE LORME.

Je me le disais bien ; il avait un désintéressement ridicule..... pour son état.

Mme DORMEUIL.

Quelques économies, et la dot de Bathilde s'élèvera à deux cent mille francs.

M. DE LORME.

Deux cent mille francs? Mais c'est une dot! J'ai toujours beaucoup estimé M. Étienne. Quel âge a la jeune personne?

Mme DORMEUIL, souriant.

Comment, monsieur! par hasard, songeriez-vous?.....

M. DE LORME.

Oh, madame!.... je ne songe à rien; mais, à vrai dire, je vous avoue que je suis las de l'isolement d'un garçon, et que mes fourneaux me verront rester plus volontiers près d'eux lorsque je n'y resterai pas seul.

Mme DORMEUIL, avec une ironie de gaîté.

Monsieur, je me trouverais très flattée de l'honneur de votre alliance; mais Bathilde n'a que treize ans et demi, et une bonne lui convient mieux qu'un mari.

M. DE LORME.

Oui, treize ans c'est par trop jeune. Ah ! voici sans doute mademoiselle Laure. Elle est encore embellie..... l'air si doux, si bien élevée !

(Edmond entre après sa sœur.)

## SCÈNE VII.

### Mme DORMEUIL, M. DE LORME, LAURE, EDMOND.

Mme DORMEUIL.

Voilà, monsieur, ma fortune : mon fils et ma fille.

M. DE LORME, à part.

Trop riche de moitié. (Haut.) A-t-il du goût pour la carrière militaire, ce jeune homme-là, madame ?

Mme DORMEUIL.

Il aurait voulu entrer à l'École ; mais cela m'effraie.

M. DE LORME.

Faiblesse que cela.

EDMOND.

Monsieur a raison, maman ; c'est si joli les

épaulettes ! N'est-ce pas, Laure ? Quand mon cousin Stanislas vient ici.....

Mme DORMEUIL, froidement.

Oh ! nous voyons si rarement votre cousin !

LAURE.

C'est vrai, et c'est bien mal à lui ; il faudra le gronder, maman.

M. DE LORME, à part.

Elle a de l'ingénuité. (Haut.) Charmante famille, madame !

Mme DORMEUIL.

C'est le bonheur d'une mère, monsieur.

EDMOND, à demi-voix.

J'étais venu vous prévenir, maman, qu'on fait aujourd'hui la distribution des prix ; on l'a devancée de quelques jours à cause d'un grand personnage qui doit venir nous..... qui doit venir couronner les élèves.

M. DE LORME, se levant.

Que je ne vous dérange pas, madame.

LAURE.

Nous irons, maman ?

Mme DORMEUIL.

Si j'étais assurée d'entendre proclamer mon fils.....

EDMOND, l'embrassant.

Venez-y toujours, maman; c'est pour trois heures : les billets sont de l'autre côté. Pour moi, je me rends tout de suite au collége. ( Il sort. )

M. DE LORME.

A voir son empressement, vous aurez lieu d'être contente, madame; il a dû travailler.

Mme DORMEUIL.

C'est un bon enfant, un peu vif, très sensible; si bien que je voudrais me perdre au milieu de la foule, sans être vue de lui, afin de lui épargner un double crève-cœur, dans le cas où il n'obtiendrait pas de couronne. Mais si ce spectacle était de quelque intérêt pour vous, monsieur, et que vous voulussiez bien.....

M. DE LORME.

Il en serait d'un très grand, mais l'heure du

courrier m'oblige à vous quitter ; vous n'avez sans doute pas oublié ce langage barbare, vous, madame : « Les affaires avant tout. »

Mme DORMEUIL, souriant.

Les affaires ! c'est ainsi que s'exprimait feu M. Dormeuil.

M. DE LORME, avec l'air de l'indifférence.

Il a dû en laisser de bonnes.

Mme DORMEUIL, vivement.

Assurément, d'excellentes.

M. DE LORME.

Il avait de la tête. (A part.) Décidément je vais lui écrire pour lui demander la main de Laure ; elle a l'air si doux. (M. de Lorme sort après les saluts d'usage.)

## SCÈNE VIII.

Mme DORMEUIL, LAURE.

LAURE.

Oh ! combien il me tardait de le voir s'en aller !

Mme DORMEUIL, troublée.

Pourquoi donc cela, ma chère Laure ? est-ce qu'il te déplairait ?

LAURE, avec indifférence.

Oh! non, maman ; mais c'était à cause de la distribution des prix, à laquelle je désire aller; il y a toujours si bonne musique à ce collége.

Mme DORMEUIL, à part.

Je respire : son début m'avait d'abord alarmée. (Haut.) Eh bien, va prévenir Bathilde; nous partirons.

LAURE.

Vous ne nous attendrez pas long-temps.

Mme DORMEUIL.

Venez me rejoindre dans mon appartement, où je vais me disposer. (Elles sortent.)

DEUXIÈME PARTIE. — (Après la distribution.)

---

## SCÈNE I.

Mme DORMEUIL, LAURE, BATHILDE, ensuite EDMOND.

Mme DORMEUIL, avec attendrissement.

Il faut avouer que si le prix est pour l'enfant,

la plus douce jouissance est bien pour sa mère; combien les succès de mon Edmond m'ont causé de joie !

BATHILDE.

Cinq couronnes ! j'espère qu'il m'en donnera une au moins.

LAURE, avec un peu d'humeur.

Pour tout dire, maman, il faut convenir que nous sommes sorties beaucoup trop tôt. Vous trouver mal au milieu d'un ensemble de musique délicieux !

Mme DORMEUIL.

Crois-tu que je pouvais entendre autre chose que le nom de ton frère? c'était là la seule mélodie qui charmât mon cœur.

BATHILDE.

Il a été proclamé huit fois !

LAURE.

Certes, je n'étais pas moins contente; mais vous savez, maman, que je suis folle de musique.

Mme DORMEUIL, froidement.

J'aime à croire qu'il entre de l'enfantillage

dans cette manière de sentir; car, ma fille, un talent qui n'est, après tout, qu'un moyen de distraction ne doit pas occuper la même place que des sentimens fraternels. (A part.) Je crains bien qu'on ne lui ait donné une éducation frivole à sa pension. ( Edmond entre tenant des couronnes à la main.)

## SCÈNE II.

### Mme DORMEUIL, LAURE, BATHILDE, EDMOND.

BATHILDE, jetant un cri de joie.

Ah ! voici mon cousin ! (Elle court vers Edmond, et tend la main pour prendre une couronne.)

EDMOND, les retirant.

Elles sont toutes pour maman. (Il se jette dans les bras de sa mère ; Laure l'embrasse )

Mme DORMEUIL.

Quel beau jour pour moi, mon fils ! je veux le célébrer en t'accordant ce qui te fera le plus de plaisir.

EDMOND, vivement.

Le plus de plaisir ! c'est un fusil à piston; (il fait le geste de mettre en joue) pan ! pan !

Mme DORMEUIL, souriant.

J'eusse autant aimé toute autre chose; mais je fais taire mes craintes, et, dès ce soir, je te mène chez Lepage.

EDMOND, sautant de joie.

Quel bonheur ! Laure, tiens..... toutes mes couronnes, je te les donne.

BATHILDE.

Ah ! c'est moi qui les ai demandées la première.

LAURE, recevant les couronnes, une à une, des mains d'Edmond.

Sois tranquille, Bathilde; nous les suspendrons dans notre chambre; la moitié t'appartiendra.

BATHILDE.

Mais je voudrais au moins en porter une.

EDMOND.

Eh bien ! tiens, voilà la dernière, et elle ne

devrait pas l'être, la dernière; mais on m'a fait une injustice..... au surplus, c'est égal; c'est oublié à présent.

M^me^ DORMEUIL, souriant.

Comment! tu es victime d'une injustice, mon pauvre Edmond?

EDMOND.

Oui, oui; vous riez, ma mère, mais ce n'en est pas moins enrageant; aussi (montrant le poing) ce n'a pas été tout profit pour l'élève.

M^me^ DORMEUIL, l'interrompant.

Comment, mon fils! vous vous seriez battu aujourd'hui?

EDMOND.

Ah! quand je l'ai vu, après la distribution, s'en aller, emportant le prix qui me revenait, j'ai couru après, et je lui en ai donné, moi, des..... couronnes, en effeuillant celle qu'il venait de recevoir.

M^me^ DORMEUIL.

Combien ceci m'afflige, Edmond! deviez-vous me causer ce chagrin dans un pareil jour?

EDMOND, embrassant madame Dormeuil.

Consolez-vous, maman; tout s'est arrangé ensuite. Edmond, me dit en pleurant Ernest de Monval (car c'était lui), ce prix était pour ma mère; à ces mots je me suis jeté dans ses bras, et l'ai forcé d'accepter la plus belle couronne parmi les miennes.

Mme DORMEUIL.

A la bonne heure! voilà qui répare un peu l'emportement que..... (Un domestique entre, remet une lettre à madame Dormeuil, et se retire. Madame Dormeuil, après l'avoir lue, dit d'un ton solennel:) Je suis entourée de mes chers enfans; je puis donc leur ouvrir mon cœur, et leur confier des intérêts qui nous sont communs. (A Laure.) Vous êtes dans l'âge, ma fille, où ma tendre sollicitude désire vous trouver un époux qui puisse faire votre bonheur.....

EDMOND, à Laure.

J'aurais deviné cela ce matin; on va te marier.

Mme DORMEUIL.

Paix donc, mon fils! songez à votre tour que vous ne devez plus être un écolier. Quant à ma

chère Bathilde, je vois en toi la sœur de Laure, ma seconde fille. (Bathilde l'embrasse.) Oui, mon enfant, malgré ton jeune âge, je n'hésite pas à m'expliquer devant toi. M. de Lorme, ma chère Laure, demande votre main ; c'est un homme estimable, il vous rendra heureuse..... une fortune qui vous assure une belle existence.

BATHILDE, bas à Laure.

Quels beaux cachemires tu vas avoir !

EDMOND.

Mon beau-frère ne peut manquer d'avoir des bois pour la chasse.

BATHILDE.

Il donnera une belle corbeille à ma cousine, j'en suis sûre.

Mme DORMEUIL.

Silence donc, mes enfans ! laissez à votre sœur le temps de se décider elle-même. Avec des idées aussi légères que les vôtres, vous me feriez regretter de m'être confiée.....

LAURE, rêveuse.

Comme vous voudrez, maman.

Mme DORMEUIL.

Dans ce cas, je vais écrire à M. de Lorme qu'il peut venir nous rendre visite. ( Madame Dormeuil sort. )

## SCÈNE III.

### LAURE, BATHILDE, EDMOND.

BATHILDE.

Seras-tu contente, ma cousine, d'être appelée MADAME ; c'est si gentil ! Pour moi, quand je serai grande, je.....

EDMOND, l'interrompant brusquement.

Je... je... en vérité, Bathilde me fait rire. Ne dirait-on pas qu'on va s'empresser de la marier, elle aussi ?

LAURE, souriant.

Et pourquoi pas vous deux ensemble ? ce serait jouer, comme nous le faisions autrefois, au petit ménage.

EDMOND.

Tu te moques, Laure; moi, épouser cette petite fille ! oh la belle femme !

BATHILDE, piquée.

Le beau mari, qu'un écolier!

LAURE.

On ne reste pas toujours sur les bancs, on n'est pas toujours petite fille; et dans un an.....

BATHILDE, vivement.

J'aurai près de quinze ans.....

EDMOND.

Moi, j'aurai fini ma philosophie.

LAURE, souriant.

Eh bien! nous verrons ce que décideront alors la philosophie de monsieur et les quinze siècles de mademoiselle.

FIN D'UN AN DE MOINS.

# UN AN DE PLUS,

# UN AN DE MOINS.

---

## *PERSONNAGES.*

Mme DORMEUIL.

Mme DE LORME ( LAURE ).

M. DE LORME.

EDMOND.

BATHILDE.

*La scène se passe chez madame Dormeuil.*

# UN AN DE PLUS.

## SCÈNE I.

BATHILDE, seule, renfermant des dessins dans un carton.

Ce cher Edmond! s'occuper ainsi à tracer mon chiffre! car, je n'en saurais douter, j'ai reconnu son crayon; d'ailleurs, Laure ne dessine plus depuis son mariage : je ne lui ai vu, je crois, prendre sa palette qu'une seule fois pour faire le portrait de M. de Lorme, qu'elle n'a point achevé, et qui probablement.....

EDMOND, entrant.

Bonjour à ma charmante cousine.

BATHILDE, se retournant, et un peu embarrassée.

Bon Dieu, mon cousin! vous m'avez fait grand'peur.

EDMOND, soupirant.

Ah! ce n'est pas de l'effroi que je voudrais inspirer à Bathilde!

BATHILDE, rougissant.

J'ai été surprise; je ne vous croyais pas si près d'ici.

EDMOND.

Je ne me plais qu'aux lieux où vous êtes.

BATHILDE, avec embarras.

Vous êtes si bon, mon cousin, que.....

EDMOND, tristement.

Vous nommez cela de la bonté; j'espérais.....

BATHILDE.

Je crois entendre madame de Lorme.

EDMOND, avec humeur.

Oui, c'est elle. Quelle idée a eue ma mère de venir se loger justement dans le même hôtel que ma sœur!

BATHILDE, avec intention.

Il est si doux de se voir à chaque instant quand on s'aime!

EDMOND.

Il est plus doux encore de pouvoir causer sans être interrompu; mais cela vous importe peu, à vous!

BATHILDE.

Edmond, que vous êtes injuste !

EDMOND.

Oui, injuste ! Je l'étais aussi l'autre jour, au bal, lorsque Ernest de Monval..... (Madame de Lorme entre.)

## SCÈNE II.

### BATHILDE, EDMOND, Mme DE LORME.

Mme DE LORME.

Bathilde, je viens te proposer une promenade en calèche sur les boulevards : le temps est superbe, les masques sont nombreux, et les curieux plus nombreux encore.

BATHILDE.

Si j'accepte, c'est pour être avec toi seulement ; car je ne me sens nullement disposée à sortir aujourd'hui.

Mme DE LORME, à Edmond, qui s'est retiré un peu à l'écart.

Et toi, mon frère, je ne te demande pas si tu y viens ; (souriant) Bathilde y sera !

EDMOND.

Si ma cousine veut rester, pourquoi la contrarier? Est-ce que ton mari, Laure, ne pourrait pas.....

Mme DE LORME.

Mon mari! Si je prenais conseil de lui je ne dépasserais pas le seuil de l'hôtel! C'est un mauvais calcul de sa part; car cela double mon goût pour la promenade.

EDMOND, riant.

C'est tout-à-fait conjugal.

Mme DE LORME, riant aussi.

Oui; car, grâce aux maris et à leurs exigences, c'est toujours comme cela. Dans la lune de miel, passe encore; mais ce n'est pas après un an de mariage, comme nous pouvons déjà le compter, M. de Lorme et moi, qu'un mari sait encore être complaisant. Eh bien, Bathilde, te décides-tu?

BATHILDE.

Puisque cela te fait plaisir, je cours mettre mon chapeau.

Mme DE LORME.

Attends, je vais avec toi ; j'ai quelque chose à accommoder à ma coiffure. (Elles sortent.)

## SCÈNE III.

EDMOND, seul.

Ah ! les femmes... le soin de se montrer, de paraître belles, est leur unique occupation ; Bathilde n'a pas su résister. Elle s'en va sans me dire un seul mot pour m'engager à la suivre, à moi qui l'adore, qui irais au bout de l'univers..... Au dernier bal, avec quel air de gaîté elle accueillait les hommages qu'on lui rendait, tandis que, plusieurs fois, quand j'ai voulu m'approcher, « Mon cousin, me disait-elle avec un air d'embarras, je suis sensible à vos attentions ; mais ne craignez-vous pas qu'on remarque..... » (Avec dépit.) Ah, sans doute ! Ernest était là ; elle eût été désolée qu'il se fût aperçu de l'amour que je ressens pour elle..... S'il allait se trouver sur les boulevards ! Décidément je veux y aller,

ne fût-ce que pour gêner un rival. Ah bon Dieu! voici mon beau-frère!

## SCÈNE IV.

### M. DE LORME, EDMOND.

M. DE LORME entre tenant plusieurs feuilles de journaux.

Edmond, avez-vous lu l'article du *Constitutionnel* en réponse à la *Gazette?* (Il rit.) Ah! ah! ah! c'est méchant; vrai, c'est très méchant!

EDMOND.

Il se peut; je ne le connais pas.

M. DE LORME.

Le voici; je vous l'apporte afin que vous le lisiez.

EDMOND.

En cet instant cela m'est impossible.

M. DE LORME.

Cela ne sera pas long : une colonne et demie au plus. (Il ouvre le journal, qu'il présente à Edmond.)

EDMOND.

Je m'en rapporte bien à vous; mais une affaire pressante m'oblige.....

M. DE LORME, avec inquiétude.

Une affaire pressante exige votre présence, dites-vous? Diable! mon associé, est-ce que nos forges.....

EDMOND.

Rassurez-vous, nos fourneaux n'ont point éprouvé d'accident.

M. DE LORME.

Qu'y a-t-il donc alors qui puisse vous alarmer? car vous paraissez troublé.

EDMOND, affectant de sourire.

Vous vous trompez, je vous assure.

M. DE LORME.

Dans ce cas, écoutez, je vous prie. (Il se dispose à lire l'article du journal.)

EDMOND.

Pardon, mon frère; je dois..... On m'attend sur les boulevards. (Il va pour sortir.)

M. DE LORME, d'un air mystérieux, retenant Edmond.

Attendez, j'ai une confidence à vous faire.

EDMOND, à part.

Il me fera mourir.

M. DE LORME.

Que dites-vous ?

EDMOND, avec un peu d'impatience.

Oh ! rien.

M. DE LORME, à voix basse.

Vous connaissez Ernest de Monval ?

EDMOND, vivement.

Si je le connais ! Eh bien ?

M. DE LORME.

Son assiduité auprès de..... ces dames me déplaît.

EDMOND.

Vous seriez-vous aperçu qu'Ernest.....

M. DE LORME.

Il faudrait être aveugle pour ne pas voir, à ses visites, que Laure.....

EDMOND.

Laure, dites-vous..... Eh bien ?

M. DE LORME.

A Dieu ne plaise, mon cher, que je croie que votre sœur..... mais les femmes sont toutes co-

quettes ; c'est du plus au moins cela, mon ami. Ernest a quelques avantages ; il s'en croit plus encore : il fait sa cour à Laure, et.....

EDMOND, vivement.

A Laure ! C'est Laure qu'il aime ; quel bonheur ! Mais où prenez-vous donc cela ?

M. DE LORME.

Ouais, monsieur ! quel bonheur ! Mais où prenez-vous, vous, qu'on doive se réjouir ?

EDMOND, avec embarras.

Mon cher de Lorme, pardonnez..... Je veux dire que..... que vous devez être bien certain de l'attachement de ma sœur, et qu'alors..... Tenez, voici ma mère, je vous laisse avec elle. Adieu. (Il sort précipitamment.)

## SCÈNE V.

M. DE LORME, Mme DORMEUIL.

Mme DORMEUIL.

Où court-il donc si vite ?

M. DE LORME.

Vraiment, si, ce matin encore, il n'avait rédigé de la manière la plus nette un excellent mémoire au ministre du commerce sur les fers, je serais tenté de croire qu'il est fou.

Mme DORMEUIL.

Ce cher Edmond! Est-ce qu'il aurait du chagrin ?

M. DE LORME.

Son mémoire annonçait une grande liberté d'esprit.

Mme DORMEUIL.

Mais où sont donc ma fille et Bathilde ?

M. DE LORME.

Elles sont allées grossir la foule que le beau temps et le mardi-gras ont attirée sur les boulevards.

Mme DORMEUIL.

Voir défiler les masques : c'est un plaisir bien innocent que celui-là !

M. DE LORME.

Sans doute, si je n'avais pas eu un de mes

chevaux un peu malade. Mais, malgré mes avis, Laure a voulu sortir en calèche..... Elle est d'une obstination !

Mme DORMEUIL.

Ma fille avoir de l'obstination ! Mais y songez-vous, monsieur de Lorme ? Laure est un ange de douceur ; je ne me souviens point de lui avoir vu d'autre volonté que la mienne, avant le mariage.

M. DE LORME.

Elle s'en est bien dédommagée depuis ; aujourd'hui encore, elle s'est plue à me quereller pour je ne sais quelle fantaisie nouvelle.

Mme DORMEUIL.

Une fantaisie..... une fantaisie..... Ma fille m'a tout confié ; elle désirait échanger ses cachemires de l'an passé, pour en avoir de plus frais. Mais il faut aussi qu'un mari ait un peu de complaisance pour sa femme.

M. DE LORME, se retirant à l'écart.

Et beaucoup d'argent. (Il feint de lire le journal.)

M^me DORMEUIL.

Avez-vous lu dans le feuilleton, monsieur de Lorme, quelques détails sur le dévouement de ce jeune homme qui a empêché Ernest de Monval de se noyer?

M. DE LORME.

Ce n'est pas un service pour les maris.

M^me DORMEUIL, souriant.

Seriez-vous jaloux?

M. DE LORME.

Oh non! Je disais seulement..... Sait-on le nom de ce brave jeune homme?

M^me DORMEUIL.

Ernest lui-même l'ignorait encore hier; car, tandis qu'il était évanoui, son libérateur s'était perdu dans la foule, et ses recherches pour le retrouver ont été jusqu'à présent infructueuses.

M. DE LORME.

Je conçois bien le regret et les tentatives de M. de Monval..... Mais je crois reconnaître la voix de ma femme; j'ai à travailler dans mon cabinet.

(Il sort.)

## SCÈNE VI.

M^me^ DORMEUIL, M^me^ DE LORME, BATHILDE.

( Ces dernières paraissent très agitées. )

BATHILDE, d'une voix altérée, sans apercevoir madame Dormeuil.

Je voudrais m'être trompée ; mais je n'ai que trop bien compris, Laure, qu'Edmond et M. Ernest se sont donné un rendez-vous pour se battre.

M^me^ DORMEUIL, vivement.

O ciel ! que dites-vous, Bathilde ? ma fille, parlez ! Qu'est-il arrivé ? Où est votre frère ?

M^me^ DE LORME.

Rassurez-vous, maman ; il ne doit pas tarder à se rendre ici.

BATHILDE, pleurant.

Il y viendra nous faire ses adieux !

M^me^ DORMEUIL, troublée.

Ses adieux ! Il fallait l'amener avec vous. Je vais moi-même..... mais où irais-je ?.... Que je suis malheureuse ! (Elle tombe accablée dans un fauteuil.)

Mme DE LORME, sonnant et appelant.

Cécile! James! Julie..... quelqu'un!

## SCÈNE VII.

### Mme DORMEUIL, Mme DE LORME, BATHILDE, M. DE LORME.

M. DE LORME.

Quels cris! quel tapage! Vous m'auriez effrayé, madame, si je n'étais accoutumé..... (Voyant madame Dormeuil.) Mais qu'est-ce que c'est?

Mme DE LORME, faisant respirer des sels à sa mère.

Grâce à Dieu, la voilà revenue.

M. DE LORME.

J'étais bien assuré que ce serait de peu de durée.

Mme DORMEUIL, les yeux fixés du côté de la porte.

Edmond, mon cher Edmond! il ne revient point!

M. DE LORME.

Je croyais vous avoir déjà dit, madame, qu'Edmond avait, pour ce matin, une affaire pressante à terminer.

M^me^ DE LORME.

Que parlez-vous donc de ce matin, monsieur de Lorme? Cette querelle vient de s'engager tout à l'heure sur les boulevards. Bathilde était plus proche que moi de ces deux messieurs : elle a tout entendu; M. Ernest venait de passer près de notre calèche, du côté où elle était placée. Edmond est arrivé en cet instant; son altercation avec M. Ernest a été courte, mais très vive.

M^me^ DORMEUIL.

L'autre jour au bal, chez madame Hercourt, j'ai cru m'apercevoir d'un peu de froideur entre Ernest et Edmond; mais je ne me serais pas imaginé que cela en vînt à ce point. Mon cher de Lorme, mon fils va venir; tâchez, je vous prie, de le rappeler à des sentimens plus humains; il écoutera mieux, à cet égard, ce que vous lui direz contre ce fatal préjugé, que si c'était sa mère qui lui parlât; de mon côté, je vais écrire à Ernest. J'espère qu'en gagnant du temps cette affaire pourra s'accommoder. Il ne faut souvent qu'un malentendu pour brouiller des amis.

Laure, Bathilde, venez avec moi, mes filles; en ce moment j'ai besoin de m'entourer de toutes mes affections. (Madame Dormeuil sort; madame de Lorme et Bathilde la suivent.)

## SCÈNE VIII.

### M. DE LORME, ensuite EDMOND.

M. DE LORME.

C'est que je ne m'entends guère en affaires d'honneur, moi. C'est très désagréable de se voir mêlé dans ces sortes d'affaires.

EDMOND, en entrant.

Ah! je vous cherchais, de Lorme; j'ai besoin de vous.

M. DE LORME.

Ce n'est pas pour ce duel?

EDMOND.

Quoi! vous savez?....

M. DE LORME.

Eh! parbleu, oui! ces dames nous ont raconté votre querelle avec Ernest.

EDMOND, à part

Elles auront entendu. (Haut.) Ma mère le sait-elle?

M. DE LORME.

Eh oui! elle est dans les larmes; elle m'avait prié de vous attendre ici pour vous engager.....

EDMOND.

Vous connaissez les lois de l'honneur, monsieur; et c'est moi qui vous prie de vouloir bien me servir de témoin.

M. DE LORME, faisant deux pas en arrière.

C'est tout-à-fait étranger à la mission dont votre mère m'avait chargé pour vous; elle a ma parole, et.....

EDMOND.

Comment, de Lorme, vous me refusez?

M. DE LORME.

Mais, mettez-vous à ma place..... un homme marié, qui est au moment d'être père..... voulez-vous que j'aille.....

EDMOND.

Je ne veux rien, mon frère; j'approuve cette extrême prudence; mais adieu. Ciel! voici ma

mère; j'aperçois couler les pleurs de Bathilde ; suis-je assez malheureux ! (Il va pour sortir, madame Dormeuil le retient.)

## SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

### M. DE LORME, EDMOND, Mme DORMEUIL, Mme DE LORME, BATHILDE.

(Un domestique entre tenant une lettre dont se saisit madame Dormeuil; le domestique sort.)

Mme DORMEUIL, lisant l'adresse.

(Très pressée.) A M. Edmond Dormeuil, ou à madame Dormeuil. (Elle la décachète précipitamment.) Elle est d'Ernest.

EDMOND.

D'Ernest?

Mme DORMEUIL.

Oui, je viens de lui écrire.

EDMOND.

C'est vous, Bathilde, qui aurez dit à ma mère.....

BATHILDE.

Quand il y allait de votre vie, Edmond.....

Mme DORMEUIL, attendrie, après avoir lu la lettre d'Ernest.

Dieu soit loué! mon fils, de Lorme, mes enfans, embrassez tous votre heureuse mère!

M. DE LORME.

Il n'y aura pas de duel? Ernest reconnaît qu'il a tort?

Mme DORMEUIL.

Tenez, lisez vous-même.

M. DE LORME, lisant à haute voix la lettre d'Ernest.

« J'apprends le nom de mon sauveur au mo-
« ment où peut-être j'allais lui arracher la vie.
« Vous avez conservé avant-hier la mienne;
« Edmond, sans vous, j'allais périr, entraîné
« par le courant. Je ne crains plus de l'avouer,
« la reconnaissance remplit seule mon cœur; et,
« dussé-je encourir la disgrâce de toute votre
« famille, par un aveu, en apparence incon-
« venant, mais que je crois nécessaire au repos
« de votre cœur, je vous dirai que mademoiselle
« Bathilde est charmante, mais que madame
« de Lorme me paraît plus jolie encore. » (M. De Lorme, s'interrompant.) C'est-à-dire que c'était à ma femme qu'il adressait ses hommages.

BATHILDE.

Il aurait pu mettre un peu plus de politesse dans son billet.

Mme DE LORME.

Réfléchit-on à tout ce qu'on écrit dans un semblable moment, quand il s'agit d'un duel?

Mme DORMEUIL.

Un duel! ce mot me glace d'effroi; qu'il ne soit plus prononcé ici.

BATHILDE, vivement.

Entendez-vous, Edmond?

EDMOND, souriant.

C'est votre avis, ma cousine: j'obéirai.

Mme DORMEUIL.

Ernest ajoute, par *post-scriptum*, qu'il viendra ce soir remercier son libérateur.

M. DE LORME, à sa femme.

Il ne faudra pas oublier, ma chère amie, que vous avez promis à votre tante d'aller passer la soirée chez elle.

Mme DE LORME.

Impossible; vous avez un de vos chevaux ma-

lade, et..... (Un domestique entre et remet une lettre à Edmond.)

EDMOND, prenant la lettre.

Du ministère de l'intérieur! que peut-il donc me venir de là?

M. DE LORME.

Ce sera pour l'adjudication des forges du Doubs, sans doute.

EDMOND, lit.

« Monsieur, sur le rapport qui a été fait par « Son Excellence, de votre généreux dévoue- « ment envers M. Ernest de Monval, son neveu, « Sa Majesté vous a nommé chevalier de la Légion- « d'Honneur. Recevez mes félicitations, etc. »

Mme DE LORME.

Mais c'est charmant, Edmond! te voilà décoré.

EDMOND, soupirant.

Il est une autre récompense que j'ambitionnerais bien davantage; elle dépend de ma mère et de..... (Il s'arrête pour regarder Bathilde, qui rougit.)

Mme DORMEUIL.

De moi? explique-toi, mon fils. (Souriant.) Après

ta rhétorique, s'il t'en souvient, tu me demandas un fusil; après ta philosophie, un cheval; aujourd'hui que tu viens de te montrer un homme, en sauvant la vie à ton semblable, qu'exiges-tu? parle, mon cher Edmond.

EDMOND, se jetant aux genoux de sa mère.

Aujourd'hui, la main seule de Bathilde peut faire mon bonheur.

Mme DORMEUIL, souriant.

Adresse-toi à Bathilde.

BATHILDE, embrassant madame Dormeuil.

Soyez toujours ma mère.

M. DE LORME.

Afin que chacun soit content, je donne à Laure les cachemires dont elle a envie.

Mme DE LORME.

O le meilleur des maris! allons chez ma tante.

FIN D'UN AN DE PLUS.

# LA REPRÉSAILLE.

Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.

(La Fontaine.)

## *PERSONNAGES.*

LE COMTE DE BLOSSANGE.

LA COMTESSE DE BLOSSANGE.

JACQUES, fermier du Comte.

MARGUERITE, sa femme.

JACQUELINE, fille de Jacques et de Marguerite.

MATHURIN, garçon de ferme.

*La scène se passe au château du comte de Blossange.*

# LA REPRÉSAILLE.

Le théâtre représente un salon d'été, orné de vases et de jardinières remplis de fleurs.

## SCÈNE I.

LA COMTESSE, seule, assise, tenant un livre ouvert qu'elle pose sur ses genoux; elle bâille.

Je ne hais rien tant que la lecture d'un livre sérieux; des romans, des nouveautés, à la bonne heure: car, à la campagne, il faut lire ou se promener; mais tout cela est d'une monotonie! (Elle bâille.) J'ai beau ici ne me lever qu'à midi, comme à Paris, la journée me semble encore d'une longueur! la société qu'on y voit est si peu amusante! Les hommes, toujours le fusil sur l'épaule; les femmes, ah! pour celles-là, je ne pense pas qu'il me prenne envie de les imiter

(elle rit); elles se lèvent à six heures du matin : c'est d'une bourgeoisie! Pour moi, je mourrais d'ennui s'il fallait m'occuper des soins qu'elles prennent; car, sans rien faire, je me sens souvent fatiguée. (Elle reprend sa lecture, qu'elle interrompt encore pour bâiller.) Je crois, en vérité, que j'ai un peu de fièvre; au fait, je me sens souffrante depuis quelques jours : j'éprouve des frissons. A Paris, je voyais mon médecin tous les jours : cela tranquillise, du moins, et cela distrait; si j'envoyais chercher celui du village? j'ignore s'il est habile; après tout, il en saura toujours peut-être assez pour me guérir. Mais voici Jacqueline, la fille du fermier..... Quel air de fraîcheur! sont-ils heureux ces gens-là, avec leur bonne santé!....

## SCÈNE II.

LA COMTESSE, JACQUELINE, portant un panier à son bras.

JACQUELINE; elle accompagne toujours son dialogue de plusieurs révérences.

Pardon, not' dame, c'est que, voyez-vous, je

vous apportons des œufs frais et de la crême que j'avons recueillis nous-même.

LA COMTESSE, avec bienveillance.

Je te suis obligée, mon enfant; il faudrait aussi me donner un peu d'appétit avec ces bonnes choses.

JACQUELINE.

Comment, madame! vous n'avez pas d'appétit? vous qu'avez de si beau pain blanc! Rien que de l'voir, d'y penser seulement, j'croirions avoir faim.

LA COMTESSE.

Eh bien, je veux faire un échange avec toi. (Elle sonne; un domestique entre.) Prenez le panier de Jacqueline, et, après en avoir retiré ce qu'il contient, vous le remplirez de gâteaux. (Le domestique sort.)

JACQUELINE.

Je ne vous refuse pas, madame la comtesse; ce sera pour mon vieux grand-père. Mais, pour en revenir, vous êtes donc ben malade, que vous ne mangez pas?

LA COMTESSE.

Oui, mon enfant; et je veux que tu ailles dire au médecin de venir me voir.

JACQUELINE.

Le médecin ! je n'en connaissons pas dans not'village.

LA COMTESSE, avec surprise.

Cependant, lorsqu'on y est malade, qu'on souffre?

JACQUELINE.

Ah! quand y en a qui s'cassent un bras ou une jambe, à la charrue ou dans la meule du moulin, ils font venir alors; mais, dame! faut qu'il y ait du danger.

LA COMTESSE.

Qui appellent-ils donc alors?

JACQUELINE.

Ils envoient chercher le maréchal.

LA COMTESSE.

Qui ferre les chevaux?

JACQUELINE.

Dame! oui; c'est lui encore qu'arrache les

dents. Mais si vous vouliez ben, madame la comtesse, m'est avis que vous vous porteriez tout comme moi.

LA COMTESSE.

Que faudrait-il faire pour cela, Jacqueline?

JACQUELINE.

Oh! quant à ça, ce n'est pas difficile; voici ce que je fesons : nous nous levons, nous deux ma mère, avec le soleil; je fesons nos quatre repas par jour : le déjeuner, le diner, le goûter, puis le souper; et quand vient la veillée, dame! c'est le plus agréable de toute la journée. Ça, mon père et Mathurin reviennent des champs, ma mère et moi je filons, on chante; queuquefois, c'est toujours le dimanche, on fait rôtir les marrons, ensuite on jase, on rit; et..... dame! v'là tout; on va se coucher.....

LA COMTESSE.

Très satisfait de la journée.

JACQUELINE, souriant.

On n'est pas fâché d'aller reposer; quoique ça, Mathurin et moi nous nous regardons..... puis

nous nous regardons; Mathurin a l'air triste, moi je ris, parce que c'est signe qu'il m'aime.

LA COMTESSE.

Il te l'a dit?

JACQUELINE, avec assurance.

Plus de cent fois.

LA COMTESSE, à part.

Décidément ces gens-là sont beaucoup plus heureux que nous, les convenances ne les assujettissent en rien. (Haut.) Et toi, Jacqueline, aimes-tu Mathurin?

JACQUELINE, souriant.

Faut ben me le demander, madame? on aime qui nous aime.

LA COMTESSE.

C'est naturel. A quand la noce?

JACQUELINE.

Nous ne devions nous marier que cet été, vers la moisson, et puis v'là que Mathurin, qui est toujours pressé, lui, ne cesse de tourmenter mon père : je ne sais s'il s'y décidera; mais vous

devriez ben li en dire un petit mot, vous, madame la comtesse, qu'êtes si bonne; mon père a tant de confiance quand vous li parlez! Dame! c'est pour Mathurin ce que j'en dis.

LA COMTESSE, souriant.

Sans doute, et je te promets de servir Mathurin.

JACQUELINE, lui baisant la main.

Que vous êtes bonne! Je vais le chercher pour qu'il vienne vous remercier lui-même. (Elle sort sans attendre la réponse.)

LA COMTESSE, seule.

Je gagerais bien qu'elle ne reviendra pas de sitôt: les amoureux ont tant de choses à se dire! Mais admirez si tout n'est pas pour ces gens-là! Cette jeune paysanne désire entretenir son amant, eh bien! rien ne l'empêche d'aller le trouver; tandis que souvent, tristement assise dans un beau salon, la femme du monde attend..... quelquefois en vain; et presque toujours, lorsqu'on voudrait causer avec confiance, arrivent les visites. Mais le comte ne revient pas: me laisser

si long-temps seule ! Je me sens d'une humeur aujourd'hui.....

## SCÈNE III.

### LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, en entrant, se jette nonchalamment sur un divan.

Je suis excédé de fatigue : j'ai fait au moins deux lieues ce matin, en visitant la partie du parc qui conduit à la glacière.

LA COMTESSE.

Deux lieues ! Ce ne serait rien pour gros Jacques, votre fermier.

LE COMTE.

Mon fermier ! la comparaison est heureuse.

LA COMTESSE.

Jacques est un honnête homme.

LE COMTE.

Honnête homme, sans doute ; mais c'est un fermier.

LA COMTESSE, avec ironie.

Pardon, monsieur le comte, de ne pas vous avoir comparé à vos pairs.

LE COMTE.

Il ne s'agit pas de cela, madame; mais un gentilhomme ne saurait être habitué.....

LA COMTESSE, riant.

A marcher.

LE COMTE.

Serait-ce à la comtesse de Blossange à plaisanter ainsi?

LA COMTESSE.

Entre nous, pourquoi non? lorsqu'en recherchant en moi la fille d'un estimable négociant, vous montrâtes qu'une raison supérieure vous guidait!

LE COMTE.

Vous êtes trop modeste, madame : vous me parûtes belle.

LA COMTESSE.

Moi, je vous crus généreux dans vos opinions.

LE COMTE.

Libéral, peut-être ?

LA COMTESSE.

L'emploi que vous voulûtes faire de la dot prouva le contraire.

LE COMTE.

Cependant, malgré mes instances, je n'ai pu obtenir de votre père qu'elle fût employée à me faire rentrer dans les terres que possédaient mes ancêtres.

LA COMTESSE.

Pour cela, devait-il vendre ses usines ?

LE COMTE, avec dédain.

Des forges ! des moulins !

LA COMTESSE.

Cela vaut mieux que des châteaux en ruine, pour établir des majorats.

LE COMTE, à part.

Obligé de renoncer à ce beau parc, où jadis un roi de France se reposa fatigué de la chasse ! On conserve un pareil souvenir dans les anciennes familles !

LA COMTESSE, à part.

Combien il est pénible de s'opposer aux vœux d'un époux qu'on aime! Cependant, l'orgueil doit-il l'emporter?

LE COMTE.

Je vais écrire à Paris, madame; vous n'avez rien de particulier pour nos enfans?

LA COMTESSE, tristement.

Non; mais quand je songe à ma Léonie, si jeune encore dans une pension, quand j'aurais pu la garder encore long-temps auprès de moi!

LE COMTE.

Je prétends que ma fille reçoive une éducation brillante et digne du nom qu'elle porte.

LA COMTESSE.

Il est vrai que je n'aurais pu lui apprendre qu'à vous chérir, monsieur le comte.

LE COMTE, attendri.

Si j'étais assuré qu'elle te ressemblât! (Souriant.) Cependant, vous possédez, madame, beaucoup trop de raison pour une femme titrée.

LA COMTESSE, souriant.

C'est déroger.

LE COMTE.

Allons, tu es charmante, ma chère amie; que ce soit là notre dernière querelle, pour des chimères.

LA COMTESSE.

Nos différends sont des chimères, et voilà la réalité. (Elle l'embrasse.)

## SCÈNE IV.

### LE COMTE, LA COMTESSE, MARGUERITE.

MARGUERITE, regardant le comte et la comtesse s'embrasser.

Sont-ils heureux, les gens riches! Mon pauvre homme, lui, était aux champs qu'il ne faisait pas tant seulement jour.

LE COMTE, apercevant Marguerite.

Tiens, voici la fermière qui a sans doute à te parler; je vous laisse. (Il sort.)

MARGUERITE.

Ah mon Dieu! madame, mille excuses; c'est moi qui fais en aller M. le comte.

LA COMTESSE.

Non, non, Marguerite; il me quitte pour aller écrire à nos enfans.

MARGUERITE.

Ma bonne Jacqueline a toujours resté avec nous.

LA COMTESSE.

C'est un avantage de votre position sur la nôtre, ma chère Marguerite, que de ne pas se séparer de ses enfans.

MARGUERITE.

Pourtant, n'y a qu'à vouloir, me semble.

LA COMTESSE.

L'éducation qu'on désire leur donner nous oblige à faire ce sacrifice.

MARGUERITE.

Mais pourvu qu'ils en sachent autant que les parens. C'est moi qui ai montré à Jacqueline à

filer, à faire les fromages, à battre le beurre; Jacques, lui, mène tous les jours Mathurin, notre futur gendre, au labourage. M. le comte est savant; il pourrait montrer à ses fils ce qu'il a appris dans son école; et vous donc, madame la comtesse, qui faites de si jolie musique avec c'te machine qui a tant de cordes d'argent.

LA COMTESSE.

On désire toujours mieux pour ses enfans.

MARGUERITE.

Eh mon Dieu! madame la comtesse, les enfans s'en croient toujours bien assez au-dessus de nous. Du reste, c'est pas les enfans de madame, qui sont si bien élevés; c'est pas non plus beaucoup Jacqueline. A propos d'elle, je venions, madame, vous prier de nous prêter la grande grange où ce qu'on dépose les gerbes.

LA COMTESSE.

Très volontiers : c'est Valentin qui en a les clefs; vous pouvez les lui demander. Mais je croyais les récoltes renfermées.

MARGUERITE, riant.

Renfermées! je le crois bien, madame, à la mi-septembre! c'est pour la noce de Jacqueline; c'te jeunesse voudra danser, et.....

LA COMTESSE.

Le jour est donc très prochain?

MARGUERITE.

Jacqueline et Mathurin n'en savent rien encore; c'est une surprise que nous voulons leur donner tout d'un coup.

LA COMTESSE.

Mais ne serait-il pas mieux de prendre la grande salle des vendangeurs? elle est plus grande et plus gaie; vous y serez mieux, enfin.

MARGUERITE.

Je n'osions pas la demander à madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Pourquoi cela? allons, suivez-moi, ma chère Marguerite, je vais donner des ordres; j'aime Jacqueline, et je veux présider moi-même à cette fête. (Elles sortent)

## SCÈNE V.

**JACQUELINE,** qui entre en s'avançant sur la pointe du pied.

J'crois que c'était ma mère qui jasait là avec madame la comtesse; que j'ai donc ben fait de dire à Mathurin de se tenir caché dans la charmille du jardin jusqu'à tant que je l'appellerais! car elle me dit toujours comme ça, ma mère, que je faisons perdre le temps à ce garçon : Mathurin dit, lui, que de me voir ça li donne du cœur : lequel qu'a raison? Dame! aussi faudrait nous marier..... Mais madame la comtesse ne revient pas; faisons signe à Mathurin, par c'te croisée, de ne pas s'ennuyer. (Elle ouvre la fenêtre; le comte entre.)

## SCÈNE VI.

### LE COMTE, JACQUELINE.

LE COMTE.

Mais n'est-ce pas Jacqueline que j'aperçois à

cette fenêtre? (Il s'avance vers elle, et la prend par la taille.) Bonjour, ma belle enfant.

JACQUELINE, se retournant.

Bon dieu, monsieur le comte! vous m'avez fait peur.

LE COMTE.

Que regardais-tu donc dans la charmille?

JACQUELINE, avec embarras.

Je regardions..... je regardions un rossignol qui chantait.

LE COMTE.

Je crois que tu songes moins aux rossignols qu'aux amoureux. Dis-moi, Jacqueline, en as-tu beaucoup?

JACQUELINE.

Des amoureux!

LE COMTE.

Oui, des amoureux; une jolie fille comme toi ne doit pas en manquer.

JACQUELINE, roulant son tablier dans ses doigts.

Dame! monsieur le comte, j'avons guère le temps d'en avoir; à la ferme gnia tant d'ouvrage.

LE COMTE.

De l'ouvrage! mais je ne prétends pas qu'une aussi charmante fille se fatigue à travailler ; et si tu veux, puisque tu aimes à entendre chanter le rossignol dans la charmille, viens tous les jours t'y reposer. Je l'exige; car je t'aime, Jacqueline.

JACQUELINE.

C'est trop d'honneur, monsieur le comte.

LE COMTE.

Allons, promets-moi de venir, et laisse-m'en prendre un gage. (Il veut l'embrasser, au moment où quelques cailloux, lancés du dehors, retombent dans l'appartement.) Oh, oh! qu'est ceci?

JACQUELINE.

Ce sera queuque petiot du jardinier, qui s'amuse.

LE COMTE, regardant par la fenêtre.

Ce petiot m'a tout l'air d'un gros gaillard, qui se cache dans un arbre.

JACQUELINE, affectant un air effrayé.

Queuque voleur! je vas dire à mon père d'y prendre garde.

LE COMTE, la retenant.

Non pas, non pas, s'il te plaît; on ne me quitte pas comme cela.

JACQUELINE.

Faut pourtant que je m'en aille, ma mère me gronderait.

LE COMTE.

Un baiser, et je ne te retiens plus.

JACQUELINE, à part.

Queu guignon! Mathurin qui m'attend là-bas. (Haut.) Mais, monsieur le comte, songez à madame.....

LE COMTE.

Tu es si jolie! voilà mon excuse. (Riant.) Allons, votre liberté à ce prix, mademoiselle Jacqueline.

JACQUELINE.

Ma liberté! je saurons la reprendre peut-être. (Elle essaie de s'échapper; le comte la prend dans ses bras et l'embrasse.) Heureusement que Mathurin est resté là-bas. (La comtesse entre.)

## SCÈNE VII.

### LE COMTE, JACQUELINE, LA COMTESSE, ensuite MATHURIN.

LE COMTE, avec assurance, s'avançant vers la comtesse.

Vous devriez, ma bonne amie, attacher Jacqueline au service de votre maison, puisque vous protégez sa famille.

LA COMTESSE.

Mieux que cela! je songe à la marier.

LE COMTE.

La marier! Avec qui? Je veux qu'elle soit heureuse.

LA COMTESSE, souriant en regardant Jacqueline.

Oh! je ne prétends pas non plus forcer son inclination; demandez-lui plutôt vous-même.

LE COMTE.

Il est vrai, Jacqueline, que vous aimez quelqu'un?

JACQUELINE.

Dame! monsieur le comte, j'avons dix-huit ans pour cela.

LE COMTE, à part.

La friponne! Comme son langage est différent devant la comtesse! Fiez-vous donc à la naïveté des bergères! (Haut.) Peut-on, sans indiscrétion, demander le nom du futur mari? Un joli garçon, sans doute?

JACQUELINE, riant, et désignant avec la main quelqu'un dans le jardin.

Il n'est pas vilain; regardez-le dans la charmille, qui se promène.

LE COMTE, jetant un coup d'œil par la fenêtre.

C'est Mathurin! (A part.) Voilà, j'en suis sûr, quand je suis entré au salon, le rossignol qu'elle écoutait chanter.

JACQUELINE, avec intention.

Et puisque vous permettez, monsieur le comte, je viendrons tous les jours nous reposer dans c'te jolie charmille.

LA COMTESSE, avec inquiétude.

Que lui est-il donc arrivé? (Elle appelle.) Mathurin !

MATHURIN, du dehors.

Me v'là, madame la comtesse !

JACQUELINE, regardant par la fenêtre.

Bon ! le v'là qui vient.

LE COMTE, à part.

Pourquoi donc ne pas nous répondre, à Jacqueline et à moi ? si un pareil rustaud était capable d'avoir des idées, je croirais..... Mais le voici.

MATHURIN, s'inclinant respectueusement.

Madame la comtesse.....

LE COMTE.

Bonjour, mon ami.

MATHURIN, relevant la tête.

Salut, monsieur le comte.

LA COMTESSE.

Je voulais, Mathurin, vous annoncer une bonne nouvelle : Jacques le fermier et Margue-

rite sa femme, vous accordent leur fille; le mariage doit se célébrer, sous trois jours, dans la chapelle du château. Je me charge du trousseau de la mariée.

MATHURIN, tirant son chapeau.

Grand merci, madame la comtesse; c'est qu'à présent je ne voudrions plus nous marier.

JACQUELINE, s'avançant vers Mathurin.

Comment! tu me refuses?

MATHURIN.

Je ne disons pas cela..... mais c'est za une condition cependant.

LE COMTE.

Et laquelle? Ce garçon-là est singulier.

MATHURIN, au comte.

Justement que ça vous regarde, monsieur le comte.

LE COMTE.

Moi ! la chose est étrange.

MATHURIN.

Pas tant que vous le disez.

JACQUELINE.

Queuque c'est donc ?

MATHURIN.

Ne faites pas tant la fière, vous, Jacqueline.

LA COMTESSE, à part.

Je me sens troublée ; le comte, Jacqueline, ont l'air interdit.

LE COMTE.

Enfin, explique-toi.

MATHURIN.

Il faut auparavant que madame la comtesse y consente aussi.

LA COMTESSE, à part.

Bon ! cela me rassure, dès que j'en suis. (Haut.) Pour ce qui est en mon pouvoir, Mathurin, je consens de tout mon cœur.

LE COMTE, à part.

Où diable ce rustre-là veut-il en venir ?

MATHURIN.

Eh ben, voilà ma condition : c'est que je

n'épouserons Jacqueline qu'après avoir eu l'honneur de donner un baiser à madame la comtesse.

LE COMTE, avec emportement.

Embrasser ma femme..... maraud ! insolent ! Je ne sais ce qui retient mon bras..... (Il fait quelques pas vers Mathurin, qui ne paraît pas s'en émouvoir.)

LA COMTESSE, passant entre eux deux.

Doucement, monsieur le comte : il a sans doute une idée; quelque folle qu'elle nous paraisse, laissons-le s'expliquer.

JACQUELINE, pleurant.

Mais est-il donc bête de mettre tout le monde contre nous !

MATHURIN, contrefaisant le comte dans ce qu'il disait précédemment.

Le mariage à ce prix, mademoiselle Jacqueline.

LA COMTESSE.

Mathurin, songez donc.....

MATHURIN, du même ton.

Vous êtes si jolie, madame la comtesse ! voilà mon excuse.

LE COMTE, à part.

Ah ! je devine; le rustre faisait le guet.....

JACQUELINE, d'un ton suppliant, au comte et à la comtesse.

Monsieur le comte, madame la comtesse, puisque vous m'voulez du bien.....

LA COMTESSE.

Nul doute, mon enfant; mais j'avoue que l'extravagance de la demande de Mathurin me fait craindre pour sa raison. (A part.) Ceci m'inquiète, et je craindrais qu'effectivement il ne fût fou.

MATHURIN, secouant la tête.

Mon bon sens ! Ah ! soyez donc ben tranquille, madame la comtesse, que je ne sommes pas plus fou qu'un autre, que M. le comte, par exemple ! Est-ce qui ne se plaît aux jolies femmes, lui ?

LE COMTE, à part.

Il va tout dire, le sot ! (Haut.) Enfin, madame, quelque extraordinaire que puisse nous paraître la prétention de Mathurin, dès que le bonheur

de Jacqueline, que vous aimez, y est attaché, c'est à vous seule qu'il appartient de décider.

LA COMTESSE.

Ainsi, vous consentiriez, monsieur le comte?...

LE COMTE, avec dépit.

Sans doute..... comme on ne doit attacher aucune importance à un baiser..... à une folie.....

JACQUELINE.

Entends-tu, Mathurin, faut pas attacher d'importance.....

MATHURIN.

C'est bien entendu. Ainsi, vous permettez, monsieur le comte..... (Il s'avance vers la comtesse.)

LE COMTE, poussant Mathurin, et détournant les yeux.

Va donc, maraud. (A part.) Que ne m'est-il permis de lui donner cent coups de bâton, au lieu de lui laisser embrasser ma femme!

LA COMTESSE.

Réfléchissez, Mathurin, il est encore temps.

MATHURIN, s'inclinant respectueusement jusqu'à terre

Dieu me garde de vouloir chagriner une

aussi bonne dame que madame la comtesse ; je savons trop le respect que je li devons pour oser jamais.....

LE COMTE, revenant.

Le traité est conclu ? Il épouse Jacqueline ?

MATHURIN, avec malice.

Oui, monsieur le comte.

LA COMTESSE, riant.

Il s'est désisté de la condition.

LE COMTE.

Je le crois bien.

MATHURIN.

Oui ; mais ce que j'ons fait, je l'ons fait pour madame la comtesse.

JACQUELINE.

Ce cher Mathurin, il ne veut embrasser que moi.

MATHURIN.

De même que toi.....

JACQUELINE, lui mettant sa main sur la bouche.

Oh ! quant à ça, c'est juste ; je ne vas pas à l'encontre.

LE COMTE, à part.

Le sot! Quelle leçon! (Haut.) Puisque la comtesse s'est réservé le soin du trousseau, je me charge, à mon tour, d'offrir un présent aux mariés.

MATHURIN.

Vous êtes trop bon, monsieur le comte! Grand merci de vos présens ; j'ons des bras, je sommes jeunes, nous travaillerons pour madame la comtesse.....

JACQUELINE.

Alle a déjà tant fait pour nous! je li dois un bon mari. (Elle saute de joie.)

MATHURIN, la regardant tendrement.

Et moi donc! une petite femme que j'aimons plus que nous-même.

LA COMTESSE.

C'est cela, mes bons amis: pour être heureux, aimez-vous toujours l'un et l'autre; que le travail et la vertu servent à maintenir la paix dans votre ménage, et laissez-nous le plaisir si doux

de pouvoir y répandre quelques uns des légers dons de la fortune.

LE COMTE, souriant.

Voilà une exhortation digne d'un jour de mariage.

MATHURIN.

Pourquoi le bon Dieu n'a-t-il pas voulu que ce fût aujourd'hui!

JACQUELINE, à la comtesse.

Je vous le disions bien ce matin, madame; Mathurin tourmente toujours.....

LE COMTE.

C'est bien naturel; et je prétends hâter son bonheur: me refuseras-tu encore cela?

MATHURIN.

Oh! pour c'te générosité, j'acceptons de bien bon cœur, monsieur le comte.

LE COMTE.

Eh bien donc, va chercher le notaire; je me charge du consentement de Gros-Jacques.

LA COMTESSE.

Je suis assurée d'avance de celui de Marguerite.

MATHURIN.

J'y cours à l'instant.

JACQUELINE.

Attends-moi donc, j'irons ensemble.

LA COMTESSE.

Mathurin seul reviendrait plus vite.

LE COMTE, souriant.

Oui; mais l'on cause en marchant.

LA COMTESSE.

Oui; mais on se retarde.

JACQUELINE.

Bon quand j'allions aux champs; mais pour aller chez le notaire! on ne muse pas. (Ils sortent en courant.)

## SCENE VIII.

### LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, devenue rêveuse.

Mon ami..... monsieur le comte, il y a quelque chose que je ne saurais comprendre dans l'obstination de Mathurin à vouloir m'embrasser, et voilà que lorsque vous paraissez vous rendre à sa bizarre prétention, il refuse tout à coup. Cette conduite n'est pas naturelle.

LE COMTE, avec un rire affecté.

Ah! ah! ah! je vois ce que c'est : une jolie femme est toujours piquée par un refus, de quelque part qu'il vienne.....

LA COMTESSE.

Non, non, vous êtes fort loin de penser cela; mais Jacqueline est si jolie.....

LE COMTE.

Vous pourriez croire que cette jeune paysanne.....

LA COMTESSE.

Vous paraissiez rêveur lorsque Mathurin.....

LE COMTE.

Rêveur! non; mais en colère : on y eût été à moins; et c'était, je vous le jure, uniquement par rapport à vous.

LA COMTESSE.

Il m'est plus doux de vous croire; mais pardonnez si mon amour pour vous m'exagère quelquefois des craintes que la confiance et l'estime que vous m'inspirez désavouent aussitôt.

## SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

### LE COMTE, LA COMTESSE, JACQUES.

JACQUES, un sac de cuir à la main.

J'apportons à monsieur le comte et à madame la comtesse le prix du fermage.

LE COMTE.

Cela ne pressait pas; vous aviez tout le temps, maître Jacques.

JACQUES.

Monsieur est si bon, qu'il dit toujours comme cela; mais j'aimons à nous acquitter. (Présentant le sac.) V'là là-dedans les quinze cents francs des six mois échus. Voulez-vous voir, monsieur le comte?

LE COMTE.

Inutile, maître Jacques. On peut s'en rapporter à vous; nous savons cela.

JACQUES.

Dame! monsieur le comte, je ne voudrions faire tort à qui que ce soit.

LA COMTESSE, tirant le comte à l'écart.

Il me vient une idée, mon ami: si nous lui laissions cette somme pour le présent de noces de Jacqueline et de Mathurin?

LE COMTE.

Je partage à cet égard votre sentiment, ma chère comtesse. (A Jacques.) Remportez cela, Jacques; et que le nouveau ménage, auquel je le destine, le fasse prospérer par ses soins laborieux et par son industrie.

LA COMTESSE, avec bonté, à Jacques, qui les regarde avec étonnement.

Je me joins au comte pour vous prier d'accepter, maître Jacques, le présent de noces que nous faisons à votre fille.

JACQUES, avec des démonstrations de joie.

C'est trop de bienfaisance, madame la comtesse, monsieur le comte : la dot, la noce, le trousseau ! Où est donc Marguerite? où sont donc nos enfans? que j'allions les chercher pour vous remercier.

LE COMTE, souriant.

Ils vont amener le notaire pour passer le contrat.

LA COMTESSE.

Jacques est un si bon père qu'il ne se refusera pas à hâter leur bonheur.

JACQUES.

Comme il plaira à monsieur le comte et à madame la comtesse. Mais, à propos (car la joie me trouble la mémoire, à moi, comme fait le vin au voisin Pierre), j'oublias de vous dire que

c't'usurpateur, comme l'appelle monsieur le comte, veut vendre son domaine.

LE COMTE, avec joie.

La terre de Blossange?

JACQUES.

Justement; c'te terre que j'avons vu de tout temps être à votre famille, monsieur le comte, et qui devait vous revenir, sans qu'elle a été vendue.

LE COMTE, tristement.

Les brigands ! (A part.) Mais comment y pouvoir rentrer, puisque la comtesse s'obstine.....

JACQUES.

La vente, par enchère, se fera tantôt, deux heures avant le soleil couché.

LA COMTESSE, vivement au comte.

Il faut y aller, mon ami.

LE COMTE.

Quoi ! pour la voir passer en de nouvelles mains ?

LA COMTESSE.

Non ; pour l'acquérir.

LE COMTE.

Vous consentiriez donc.....

LA COMTESSE.

Sans doute : notre fortune ne saurait être mieux employée qu'à rendre à nos enfans un héritage glorieux par les honorables souvenirs qu'il renferme. « C'est là, leur direz-vous, que vos pères venaient se reposer après avoir combattu pour leur Roi et la gloire de leur pays. — C'est ici, dirai-je à Léonie, que les comtesses de Blossange répandaient des bienfaits et donnèrent l'exemple des vertus pures et modestes ».

JACQUES.

C'était tout comme chez vous, madame la comtesse.

LE COMTE, attendri.

En effet, personne plus qu'elle ne méritait de porter ce nom.

JACQUES.

C'est vrai cela ; je sommes vieux, j'ons connu

la famille de monsieur le comte..... Ah! les dignes gens! (Il essuie quelques larmes.)

LA COMTESSE.

Partons, cher comte; ne perdons pas de temps.

LE COMTE.

Vous êtes adorable! (Souriant.) Mais pourquoi donc, ce matin, vous être opposée?....

LA COMTESSE.

Ce matin!

LE COMTE, riant.

Convenez-en, vous aviez l'esprit d'opposition.

LA COMTESSE.

Nullement; c'est qu'il ne s'agissait point de la terre de votre nom, de la demeure de vos ancêtres, du toit paternel enfin, et le sentiment qui commande pour tout cela des sacrifices, en fait des devoirs : ce sentiment rejette, au contraire, ceux qui n'ont pour mobile qu'une aveugle vanité.

LE COMTE.

Comment votre père verra-t-il?....

LA COMTESSE.

Je vous réponds de lui.

LE COMTE.

Que vous êtes bonne ! (Il va pour l'embrasser.)

LA COMTESSE, bas et souriant.

Non, non, je ne vous permets pas ce que vous avez défendu à Mathurin.

JACQUES.

Allons, puisque vous êtes d'accord, gnia pus qu'à s'en aller. (Il va pour sortir.)

LA COMTESSE.

Maître Jacques, dites au cocher de faire diligence ; et que le notaire, qu'amènera Mathurin, dresse en même temps l'acte de vente et le contrat. (Ils sortent.)

JACQUES, en les suivant.

Oui, madame la comtesse. (A part.) Bon ! ça li fera de l'ouvrage. Des amoureux dotés, notre bon maître qui rentre chez lui, M. Bonnefoi qui va avoir à griffonner deux actes : quelle bonne journée pour tout le monde !

FIN DE LA REPRÉSAILLE.

# L'AUDIENCE
# DU MINISTRE,
## EN 1828.

## *PERSONNAGES.*

M. DUROC, Député.

LE COLONEL D'HARCOUR.

LA COMTESSE DE SAINTE-SUZANNE.

Mme DANVILLE.

Mme DE MENEVAL, amie de madame Danville.

BERTRAND, huissier.

PAUL, expéditionnaire, neveu de Bertrand.

*La scène se passe à Paris, dans les salons du Ministère.*

# L'AUDIENCE
# DU MINISTRE.

## SCÈNE I.

### Mme DANVILLE, Mme DE MENEVAL, BERTRAND.

BERTRAND.

Ces dames ont sans doute une audience de Son Excellence?

Mme DANVILLE.

Non; mais portez-lui mon nom. (Elle lui donne une carte de visite.)

BERTRAND, s'inclinant respectueusement et prenant la carte.

Il suffit, madame; je cours la remettre moi-même à Son Excellence. (Seul, mettant ses lunettes.) Il faut que ce soit un grand nom pour venir se présenter chez le ministre avec autant d'assurance..... quelque puissante dame de la cour sans

doute. (Il lit.) *Madame Danville.* Comment! pas seulement un titre? il est bien vrai qu'à présent cela n'y fait pas tant qu'autrefois : nous n'avions guère de rapports alors qu'avec des marquis ou des duchesses.

LA COMTESSE, entrant.

Prenez cette lettre.

BERTRAND, considérant la comtesse.

Je sais trop bien qu'elle devient inutile à madame la comtesse de Sainte-Suzanne, pour se présenter ici.

LA COMTESSE, surprise.

Hein? que dites-vous?.... J'ai idée d'avoir vu ce visage-là quelque part.

BERTRAND.

Je me souviens qu'en 1815 madame la comtesse avait ses entrées chez le ministre.

LA COMTESSE, passant avec humeur dans le salon sans regarder Bertrand.

Pauvre sot! est-ce que tout n'est pas changé depuis ce temps-là?

BERTRAND.

Si ce n'est les solliciteurs.

LE DÉPUTÉ, entrant.

L'ami, vous savez qui je suis?

BERTRAND.

Oh! oui, oui; j'ai vu monsieur venir souvent chez notre dernier.

LE DÉPUTÉ, à part.

Maudit huissier, avec sa mémoire! (Haut.) On nous accable, dans nos départemens.

BERTRAND.

Oui; mais le zèle de monsieur est infatigable.

LE DÉPUTÉ.

Ceux qui nous envoient à la Chambre sont si exigeans; ils nous surchargent d'affaires, et s'imaginent que nous ne venons à Paris que pour leurs seuls intérêts.

BERTRAND.

Ils sont bons enfans, en province.

LE DÉPUTÉ.

Vous êtes de Paris?

BERTRAND.

Moi? non, monsieur; je suis de Caen en Normandie. Étant encore tout jeune, j'avais l'idée que je pouvais faire mon chemin tout comme un autre; voilà donc qu'un beau jour je partis de chez mes parens, et je vins dans la capitale, où j'entrai en service chez un vieux seigneur, dont le fils était lieutenant-colonel. Oh ! c'était un brave, celui-là : sans autre ambition que celle de se faire tuer pour son pays. C'est, je crois, la seule personne de ma connaissance que je n'aie pas encore aperçue ici.

LE DÉPUTÉ.

Un militaire! cela se conçoit; que viendrait-il y faire? il va sans doute à la guerre : chacun son département.

BERTRAND.

Ah, monsieur! nous voyons moins de financiers que de ceux qui veulent le devenir. Quand les Chambres s'ouvrent, surtout, c'est une affluence! le cabinet du ministre ne désemplit pas; mais vous devez en savoir quelque chose.

LE DÉPUTÉ, avec une distraction affectée.

Aujourd'hui, y a-t-il eu beaucoup de monde chez Son Excellence ?

BERTRAND.

Plus de vingt de vos collègues sont déjà venus ce matin de très bonne heure.

LE DÉPUTÉ, à part.

Diable ! si c'était pour cet entrepôt. Hâtons-nous d'arriver. (Haut) A revoir, l'ami. (Il entre dans le deuxième salon.)

## SCÈNE II.

BERTRAND, seul.

Je gagerais bien que ce député-là est encore un amateur des finances ; il vient sans cesse ici, et toujours seul de sa députation : il a beau faire sonner fort haut que c'est pour son département, il s'en regarde, je crois, comme le chef-lieu. Ah ! j'aperçois mon neveu ; il n'est encore que simple expéditionnaire, mais le chef de bureau m'a promis de le protéger ; les voilà qui causent

ensemble. Paul ne manque pas d'intelligence : une belle écriture, de l'assiduité, avec cela on peut fort bien gouverner un bureau. En attendant qu'il vienne, cherchons un peu la lettre de recommandation que le chef de division m'a donnée pour lui. (Il fouille dans la poche de son gilet, et en retire le billet de madame Danville.) Eh bien donc! cette carte que j'oubliais..... bah! il n'y a pas de titre..... je vais cependant la remettre; car nous avons une Excellence qui ne badine pas, celle-là : chacun son droit avec elle.

## SCÈNE III.

### BERTRAND, PAUL.

PAUL.

Bonjour, mon oncle.

BERTRAND.

Bonjour, mon ami. Tiens, attends-moi un peu; il faut que j'aille donner ce billet à Son Excellence. C'est de l'activité, de la diligence qu'il faut, mon ami, pour réussir : le service avant tout. (Il sort.)

PAUL, seul, secouant la tête.

De l'activité! on a beau dire, il faut plus que cela; car, combien de petits commis qui deviendraient bientôt receveurs généraux s'il ne fallait qu'avoir des jambes! Moi-même donc, est-ce que j'en resterais là, depuis plus d'un an que je fais tout le travail du premier bureau de la onzième division? et cela, pour gagner cinquante francs par mois : ceux qui reçoivent le moins, en compensation travaillent le plus. Patience, nous avons affaire à un ministre juste; n'ai-je pas entendu, hier soir à la brune, comme je descendais le grand escalier de la galerie, qu'il disait à ce député, dont je ne me rappelle plus le nom, qu'on voit dans tous les bureaux, et qui voudrait pour lui-même cet entrepôt vacant en ce moment : « Je vous le répète, monsieur, ces « places-là doivent être la récompense des ser- « vices rendus à l'État; un député, sans doute, « peut y aspirer, mais ce ne doit être qu'après « une longue session : il la recevra alors comme « le prix de son dévouement à la chose publique. »

## SCÈNE IV.

### LE COLONEL, PAUL.

LE COLONEL, entrant brusquement.

Holà! quelqu'un! Jeune homme, par où faut-il passer, quand on veut parler au ministre?

PAUL.

Je crois que c'est de ce côté, monsieur; cependant, si vous voulez attendre; mon oncle...

LE COLONEL.

Corbleu! attendre, attendre! ils n'ont que ce mot à vous dire ici.

PAUL.

C'est que quand on sollicite.....

LE COLONEL, avec emportement.

Je ne viens point solliciter, je..... Maudite blessure! voilà la première fois qu'elle me coûte des regrets; que ne me suis-je fait tuer!

PAUL.

Monsieur, je suis bien fâché de ne pouvoir rien à cela; je ne suis qu'un expéditionnaire, et à moins que mes services puissent.....

LE COLONEL.

L'écriture est bonne?

PAUL, souriant.

Mais je crois pouvoir le dire sans trop de vanité.

LE COLONEL, après avoir réfléchi.

Eh bien, souffrez que je vous dicte une lettre; (riant) car, vous le voyez, j'ai oublié mon bras à la bataille de Toulouse.

PAUL.

Vous l'avez perdu à la guerre!

LE COLONEL.

Oui, mon ami; on n'est point exposé à cela chez vous, n'est-ce pas?

PAUL, d'un air d'intérêt

Dieu merci, non, monsieur; mais, par cela

même, je crois que vous feriez bien de voir vous-même le ministre.

LE COLONEL.

C'était mon idée en venant ici; mais, à présent, je préfère lui écrire. Et puisque vous voulez bien me prêter votre plume.....

PAUL.

Oh! de tout mon cœur, monsieur; entrons dans ce cabinet. (Ils sortent.)

## SCÈNE V.

Mme LA COMTESSE DE SAINTE-SUZANNE, Mme DANVILLE, Mme DE MENEVAL, M. DUROC. (Madame Danville et madame de Meneval parlent entre elles dans un coin à l'écart.)

Mme DANVILLE.

Croyez, chère amie, que vous avez pris le meilleur parti pour obtenir : c'était de vous présenter vous-même.

Mme DE MENEVAL.

Pour un si cher intérêt ! Oh ! combien je sens battre mon cœur !

Mme DANVILLE.

Votre cause est si belle, je puis dire si touchante. Saurait-on voir, sans en être ému, une femme, jeune, belle, consacrer sa vie à chercher à dédommager par ses soins et son amour, un guerrier malheureux ! Ah ! combien vous dûtes souffrir en apprenant son sort cruel !

Mme DE MENEVAL.

Ce coup fut affreux pour moi ; j'aurais préféré mille fois mourir avec d'Harcour. Mon ami, mutilé, s'offrait sans cesse à ma pensée. Il ne pourra me presser sur son cœur ! me disais-je ; et je tombais dans l'abattement le plus profond. Enfin, on m'annonça d'Harcour ; je le revis couvert d'une nouvelle gloire ; j'oubliai alors le mal cruel que m'avait fait une écriture étrangère, pour ne songer qu'au bonheur de le retrouver.

Mme DANVILLE.

Pourquoi donc avoir différé votre union aussi long-temps ?

Mme DE MENEVAL.

Mes parens exigeaient qu'auparavant il obtînt une place ; jugez donc de ma joie, si cet entrepôt, pour lequel j'ai déjà fait d'inutiles démarches jusqu'ici.....

Mme DANVILLE.

Que ne vous adressiez-vous, tout d'abord, au ministre lui-même ?

Mme DE MENEVAL.

Monsieur..... chef de division, me faisait espérer tous les jours qu'il en parlerait au ministre, et je me flattais que votre protection.....

Mme DANVILLE.

Protection ! le mot est pompeux ; mais il ne saurait y en avoir de meilleure que celle du ministre.

Mme DE MENEVAL.

Je ne connaissais pas Son Excellence.

Mme DANVILLE.

Il n'importe, lorsqu'on a le bon droit pour soi. Et certes, vingt actes de bravoure, des blessures reçues dans tous les pays conquis, ce sont des titres que ceux-là !

Mme DE MENEVAL.

Une sorte de timidité s'emparait de moi, et j'avais presque arraché de d'Harcour la promesse de venir se présenter lui-même. Mais.....

Mme DANVILLE, riant.

Lui, venir ici ! vous n'y songiez pas, ma chère ! Quel solliciteur, grands dieux, qu'un militaire bien brusque !

Mme DE MENEVAL.

Je me confie entièrement aux conseils de l'amitié.

(La comtesse laisse tomber son sac, le député le ramasse.)

LE DÉPUTÉ, rendant le sac à la comtesse, et se levant pour la saluer.

Eh ! je ne me trompe pas, c'est madame la comtesse de Sainte-Suzanne !

LA COMTESSE, saluant.

Charmée, monsieur, de cette rencontre. Mais vous n'entrez pas d'emblée chez le ministre? Est-ce que le sort vous aurait été contraire? n'auriez-vous pas été réélu?

LE DÉPUTÉ, avec satisfaction, interrompant la comtesse.

Pardon, madame; je puis me flatter toujours, malgré les brigues et les cabales, de posséder la confiance de mes concitoyens.

LA COMTESSE, soupirant.

Tant mieux; car le nombre des bons est bien réduit cette année: dans plusieurs arrondissemens, où j'ai des terres, on a fait des choix, mais des choix effrayans; vous ne pouvez vous faire idée de cela: tout ce qu'il y a de pis.

LE DÉPUTÉ.

Quant à mon département, les royalistes et les libéraux se sont entendus.

LA COMTESSE.

Je ne suis nullement pour de telles concessions; elles ne servent qu'à atténuer nos forces.

On se réunit dans les mêmes comités ; dès-lors on a commerce ensemble, et les bons faiblissent presque toujours. L'esprit du siècle fait des progrès inouïs ; jusqu'à mon neveu d'Harcour qui m'écrivait en se félicitant des élections qu'ils ont obtenues cette année ; Dieu sait quels noms ! je n'en connais aucun. C'est même ce qui m'a déterminée à venir moi-même ici demander l'entrepôt de Dourlac.

LE DÉPUTÉ, à part.

Encore un concurrent ! (Haut.) C'est une place très recherchée, difficile à obtenir.

LA COMTESSE, riant.

Oui, mais facile à gérer. J'ai appris que mon neveu serait fort aise de l'avoir ; puisque je vous trouve ici, en votre qualité de député, ne pourriez-vous pas m'appuyer un peu ? Je vais demander de l'encre, afin que vous me donniez une apostille.

LE DÉPUTÉ, d'un air d'embarras.

Mon crédit est bien faible, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Il n'importe ; le nom d'un député, au bas d'une pétition, s'il ne fait pas de bien, ne fait pas de mal ; (La comtesse demande une écritoire à l'huissier, qui lui en apporte une.) et quand c'est le vôtre, monsieur...

LE DÉPUTÉ, à part, et écrivant.

Il y a apostille et apostille.

LA COMTESSE, pendant que le député écrit.

Mon neveu a de la naissance, des parens à la cour ; on pourrait ajouter à ces titres qu'il s'est battu comme s'il n'avait eu rien de tout cela.

LE DÉPUTÉ, rendant la pétition à la comtesse.

Je le sais, il a des droits incontestables. (A part.) Le premier, je vais profiter de ma qualité de député pour passer. (Il entre chez le ministre.)

LA COMTESSE, tenant sa pétition pliée, telle que le député la lui a rendue.

Quel dommage que nous n'ayons pas, à la Chambre, beaucoup d'hommes comme celui-là... d'une obligeance !....

Mme DANVILLE.

Pourrait-on sans indiscrétion, madame, vous demander le nom du député qui sort d'ici ?

LA COMTESSE.

Vous n'habitez sans doute pas Paris, madame ; vous ne pourriez manquer de connaître M. Duroc : c'est l'indispensable de tous les salons.....

Mme DANVILLE, souriant.

Des ministres ? il est vrai que j'y ai été assez peu souvent jusqu'ici ; mais je sais, à présent : M. Duroc est de tous les régimes.

Mme DE MENEVAL, riant.

C'est un homme très habile.

(L'huissier annonce aux deux amies qu'elles peuvent entrer au cabinet du ministre.)

LA COMTESSE, qui, pendant ce temps, avait ouvert la pétition.

Voilà une singulière apostille ; il vaudrait mieux, je crois, qu'il n'y en eût point : combien c'est froid ! heureusement qu'elles ne sont jamais lues ; on ne voit que le nom..... Mais

me serais-je trompée dans mon estime pour ce député? J'ai entendu ces deux jeunes femmes chuchoter ensemble à son sujet; elles ne sont pas mal ces petites dames; je me sens intéressée à elles. Bon! les voilà qui ressortent déjà; (Mesdames Danville et de Meneval saluent en traversant rapidement le salon.) encore une personne, et mon tour viendra ensuite. Quel air commun! je parierais bien que ce n'est pas né. Comme il est dur de passer après tous ces gens-là! (On annonce à la comtesse qu'elle peut entrer.)

## SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

**Mme DANVILLE, Mme DE MENEVAL, LE COLONEL, BERTRAND, PAUL, ensuite LA COMTESSE.**

Mme DANVILLE, riant en regardant le colonel.

Vous ici, colonel! faisant antichambre chez un ministre? c'est réellement curieux.

Mme DE MENEVAL.

Vous vous êtes donc déterminé tout d'un coup.

LE COLONEL, souriant.

Jugez, madame, de l'empire de vos charmes, puisqu'ils ont transformé en solliciteur un vieux soldat. Pourtant, je bénis le destin qui m'a conduit ici.

Mme DANVILLE, surprise.

Est-ce que vous auriez vu le ministre?

LE COLONEL.

Non; mais le hasard m'a fait rencontrer un ancien serviteur de mon père, ce bon et fidèle Bertrand : voilà son neveu qui vient d'écrire, sous ma dictée, une lettre que Bertrand doit remettre à Son Excellence.

BERTRAND.

Et celle-là sera lue, je vous le promets.

PAUL.

Je n'ai jamais écrit d'aussi bon cœur.

LE COLONEL.

Braves amis ! (Il tend la main à Bertrand.)

Mme DANVILLE.

Grâces au ciel, nous n'avons plus besoin de cette lettre.

BERTRAND ET PAUL, ensemble.

Comment ! (Ils s'approchent de madame Danville.)

LE COLONEL.

La place est donnée?

Mme DE MENEVAL, montrant madame Danville.

Elle est à vous, colonel; et c'est à cette excellente amie que nous devrons notre bonheur.

LE COLONEL, attendri.

Ah, madame! (Il baise la main de madame de Meneval.)

Mme DANVILLE.

Il n'a fallu que vous nommer, d'Harcour; Son Excellence a aussitôt répondu que les finances s'honoraient de pouvoir contribuer au repos de la valeur; elle désire remettre elle-même le brevet en vos mains.

LE COLONEL, souriant.

En mes mains! il en parle à son aise, le ministre! n'importe, j'irai le remercier.

BERTRAND.

La digne Excellence! (La comtesse paraît.)

LE COLONEL.

Que vois-je? ma tante!

LA COMTESSE.

Malgré tous vos travers, on veut du bien à sa famille : j'étais venue demander pour vous l'entrepôt de Dourlac, et j'apprends que le ministre en a disposé justement en votre faveur; il faut que vous ayez été bien servi!

LE COLONEL, montrant mesdames Danville et de Meneval, retirées à l'écart.

Voilà mes protecteurs : madame Danville avec madame de Meneval, votre future nièce.

LA COMTESSE.

Vous persistez donc toujours à faire cette alliance?

LE COLONEL, avec feu.

La mort seule pourrait nous séparer! je l'adorais avant que mon bras fût emporté : son noble cœur ne m'a témoigné que plus d'intérêt.....

LA COMTESSE, attendrie.

J'ignorais ces détails; charmante personne!

pour moi, je ne saurais résister à une action généreuse. (S'avançant vers madame de Meneval.) Permettez-moi de me féliciter, madame, du hasard qui nous rassemble ici.

M^me^ DE MENEVAL.

Une amitié que je souhaitais depuis si longtemps me rend heureuse.

LA COMTESSE.

L'on m'avait prévenue contre le choix de mon neveu, je l'avoue; mais il n'y a qu'à vous voir pour se ranger de son parti.

M^me^ DANVILLE, riant.

Le tout est de s'entendre.

LA COMTESSE.

Mais allons rejoindre ma voiture; je veux que nous dînions ensemble aujourd'hui. (A madame Danville.) Voulez-vous bien, madame, y consentir? nous célébrerons la nomination de d'Harcour.

M^me^ DANVILLE.

De grand cœur, madame. (La comtesse prend le bras

de madame de Meneval, le colonel offre le sien à madame Danville, et donne son adresse à Bertrand. Ils sortent.)

BERTRAND, attendri, et s'essuyant les yeux ; il les regarde sortir.

Voyez, pourtant, le bien que peut faire une Excellence, quand elle ne veut pas faire le mal.

FIN DE L'AUDIENCE DU MINISTRE.

# LE VIEUX GARÇON.

## *PERSONNAGES.*

M. DE VIEILLE-ROCHE, antiquaire.

M. D'ARNAY, jeune homme, son ami, parent de madame Derval.

M^me^ DERVAL, jeune veuve.

FIRMIN, THÉRÈSE, } domestiques de M. de Vieille-Roche.

*La scène se passe chez M. de Vieille-Roche.*

# LE VIEUX GARÇON.

Le théâtre représente une chambre à alcove, avec une bibliothéque.

## SCÈNE I.

### M. DE VIEILLE-ROCHE, FIRMIN.

M. DE VIEILLE-ROCHE, éloignant de lui, avec effort, un grand fauteuil à roulettes.

Débarrasse-moi, je te prie, Firmin, de ce meuble inutile.

FIRMIN, avec surprise.

Inutile! monsieur.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Eh sans doute! incommode même.

FIRMIN.

Cependant, monsieur, si quelque jour la goutte vous reprenait?

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Imbécille! comme si c'était la goutte!

FIRMIN, se reprenant.

Dame! monsieur, le rhumatisme, si vous l'aimez mieux.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Je l'aime mieux, non; mais c'est un rhumatisme..... (Avec impatience.) Mais m'ôterez-vous enfin ce fauteuil de devant les yeux, Firmin?

FIRMIN, faisant rouler le fauteuil.

En quel lieu vous plaît-il que je le mette, monsieur?

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Où vous voudrez, pourvu que je ne le voie plus.

FIRMIN, dirigeant le fauteuil du côté de l'alcove.

Qu'ils sont ingrats ces maîtres! En quoi donc

ce pauvre fauteuil a-t-il mérité sa disgrâce? il a tant de fois été utile! et maintenant..... un moment de repos..... Allons, cachons-le dans cette alcove, en attendant la..... le rhumatisme.

M. DE VIEILLE-ROCHE, se parlant à lui-même.

C'est aujourd'hui que d'Arnay m'a annoncé la visite de madame Derval; que de grâces n'ai-je pas à rendre à mon cabinet de médailles, qui me procure ce bonheur! Madame Derval est une jeune veuve charmante; si j'osais penser à lui plaire... Réellement, la vie de garçon commence à me fatiguer.

FIRMIN, sortant de l'alcove.

Monsieur a-t-il encore quelque chose à m'ordonner?

M. DE VIEILLE-ROCHE, regardant autour de l'appartement.

Non; tout paraît à sa place. Maintenant approchez, Firmin, et répondez : Avez-vous jamais songé à vous marier?

FIRMIN, riant.

Songer à me marier! moi, me marier, mon-

sieur! c'était bon autrefois; mais c'est d'aussi loin qu'il m'en souvienne.

M. DE VIEILLE-ROCHE, sèchement.

Il ne s'agit pas d'autrefois.

FIRMIN.

Oh! c'est que, quant à présent, monsieur, il faudrait que je fusse fou. Savez-vous bien que j'ai, comme vous, mes soixante ans?

M. DE VIEILLE-ROCHE, avec humeur

Encore! Eh! qui demande votre âge?

FIRMIN.

C'est donc pour vous dire, monsieur, que je suis aujourd'hui trop vieux pour prendre une femme.

M. DE VIEILLE-ROCHE, toujours d'un ton d'humeur.

Eh mon dieu! qui parle de vous en donner une? N'allez-vous pas vous persuader que j'ai une femme toute prête à vous faire épouser?

FIRMIN.

Ma foi, monsieur, vous me demandez si je

veux me marier; moi je réponds : je me trouve trop vieux; voilà tout.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Allons, il est clair que vous prenez tout de travers. Allez dire à Thérèse d'apporter mon déjeuner.

FIRMIN.

Il suffit, monsieur. (A part, et en s'en allant.) Hein! monsieur a l'air d'avoir de l'humeur aujourd'hui; je gagerais bien que le fauteuil ne restera pas long-temps dans l'alcove. (Il sort.)

## SCÈNE II.

M. DE VIEILLE-ROCHE, et ensuite THÉRÈSE.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Il faut convenir que ce garçon-là est d'une grande maladresse; que de patience il m'a fallu pour le garder aussi long-temps! « Je me fais vieux », voilà son excuse à tout..... Il est certain que le travail vieillit ces gens-là beaucoup plus tôt que nous.

THÉRÈSE. Elle entre, portant avec précaution une tasse de chocolat, qu'elle pose sur une table.

Comment donc! monsieur debout par le froid qu'il fait! et le grand fauteuil, et les oreillers; où tout cela est-il donc?

M. DE VIEILLE-ROCHE, s'asseyant.

Je préfère une chaise.

THÉRÈSE, de l'air du plus grand intérêt.

Prenez-y bien garde au moins, monsieur; car vous savez qu'il n'y a pas à badiner avec c'te chienne de goutte.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Encore cette goutte!

THÉRÈSE.

Oh! il faut vous tenir bien chaud. Mais où donc Firmin aura-t-il mis la conseillère? (Elle cherche sous les tables et les meubles de l'appartement.) Je ne trouve plus rien; tout est déménagé depuis ce matin.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Je vous avais déjà prévenue, ma chère Thérèse,

que je voulais désormais vous dégager de ces soins trop gênans, trop prévoyans.....

THÉRÈSE, avec ironie.

Une réforme! et la goutte, monsieur, la réformerez-vous aussi?

M. DE VIEILLE-ROCHE, à part.

Elle n'en finira pas; tâchons de la renvoyer. (Haut.) Le médecin m'a ordonné la promenade, beaucoup d'exercice; et je vous prie d'envoyer chercher le carrossier : je veux lui commander un tilbury semblable à celui du jeune Alfred.

THÉRÈSE.

Un tel équipage, monsieur, n'est pas de mon goût.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Aussi est-ce le mien que je veux suivre.

THÉRÈSE.

Un tilbury! Non pas, non pas, s'il vous plaît; ça verse trop vite.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

J'excuse des craintes qui proviennent d'un zèle mal entendu. Thérèse, cependant.....

THÉRÈSE, continuant toujours.

Bah! bah! Faut être ingambe pour c'te voiture-là; ça va ni plus ni moins que le vent. Faudrait, comme moi, le dimanche, les voir passer aux Champs-Élysées ou sur les boulevards! et puis, tout à coup, v'là mon homme à terre.....

M. DE VIEILLE-ROCHE, avec impatience.

Je vous prie, Thérèse, de ne plus me rompre la tête avec tous vos propos.

THÉRÈSE.

Des propos!.... C'est bel et bon quand on n'a pas la goutte; mais elle n'aurait qu'à vous revenir comme à cet autre monsieur que j'allai voir jouer l'autre jour au spectacle des Variétés[1]? Vous souvenez-vous, monsieur, que M. d'Arnay nous avait donné des billets à Firmin et à moi?

[1] *Le ci-devant Jeune homme.*

M. DE VIEILLE-ROCHE, à part.

Mauvaise école que le théâtre! (Haut.) M'obéirez-vous, enfin, Thérèse? Autrement, je vais aller moi-même chez le carrossier.

THÉRÈSE, en s'en allant.

Obéir! c'est bien malgré moi. A son âge, aller risquer de se rompre le cou! A la bonne heure pour cet étourdi de M. Alfred. (Elle rit.)

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Décidément, je veux me marier, ne fût-ce que pour me soustraire à cette domination domestique. Mais j'aperçois d'Arnay.

## SCÈNE III.

M. DE VIEILLE-ROCHE, M. D'ARNAY.

M. D'ARNAY, riant en entrant.

Bonjour, mon cher. Eh bien, me voilà ambassadeur des belles! Je venais vous annoncer madame Derval; elle m'a fait promettre ce ma-

tin de l'accompagner ici à trois heures, et j'accourais vous prévenir : car un ménage de garçon n'est pas toujours disposé à recevoir la visite des dames.

M. DE VIEILLE-ROCHE, riant.

J'admire votre prudence, mon cher; mais soyez tranquille, j'ai tout prévu pour l'honneur que veut bien me faire madame votre cousine: les fleurs de mes jardinières ont toutes été renouvelées, et j'ai fait placer des myrtes et des orangers à l'entrée de ma galerie d'antiques.

M. D'ARNAY.

Des myrtes! c'est tout-à-fait galant... (à part) nouveau surtout.

M. DE VIEILLE-ROCHE, d'un air de finesse.

Le myrte, mon cher, est un symbole auquel les femmes se méprennent rarement.

M. D'ARNAY.

Cela épargne une déclaration.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

C'est aussi mon intention.

M. D'ARNAY.

Eh quoi ! sérieusement, vous songeriez.....

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Sans doute, à offrir ma main à madame Derval. Mais, dites-moi, mon cher d'Arnay, votre charmante cousine se doute-t-elle de l'effet qu'ont produit ses charmes sur moi ?

M. D'ARNAY.

Je me serais bien gardé de le lui faire connaître ; je lui ai seulement vanté votre collection de médailles, de manière à lui donner l'envie de la voir, et cela n'a pas été difficile ; car, chez les femmes, la curiosité.....

M. DE VIEILLE-ROCHE, souriant.

Fort bien ! D'ailleurs, je vous avoue que je hais ces mariages où les parties prévenues se tiennent sur la défensive : plus de sympathie, dès-lors plus d'entraînement.

M. D'ARNAY.

Je concevrais cela s'il s'agissait de deux jeunes

gens que leurs parens voudraient unir; mais lorsqu'on est maître de choisir sa destinée.....

M. DE VIEILLE-ROCHE, avec enthousiasme.

Il n'importe, mon cher; pourquoi vouloir ravir au cœur l'instant du délire?

M. D'ARNAY, souriant, et d'un air d'ironie.

Eh! pardon, mon cher, si j'ai pu croire qu'il existait une époque de la vie à laquelle on ne devait plus songer.....

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Le cœur ne vieillit point; il compte les plaisirs et non l'âge.

M. D'ARNAY.

Vivat!

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Mais parlez-moi franchement... pensez-vous que je puisse espérer de plaire à votre aimable parente?

M. D'ARNAY, troublé.

Mais..... monsieur..... madame Derval est jeune, cependant très raisonnable.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Ah ! ce dernier mot m'accable ! (Regardant fixément M. d'Arnay.) Qu'avez-vous, mon cher? seriez-vous incommodé? vous pâlissez.

M. D'ARNAY.

Moi ! point; je songeais au bonheur qui vous était réservé : cependant, je vous avoue que je ne comprends pas comment vous vous êtes décidé aussi spontanément à abandonner la paix du célibat.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Dites la monotonie, mon cher; ce n'est pas autre chose. Le jour passe encore, mais le soir; oh ! quand arrive le soir, et qu'on rentre chez soi, cet isolement est insupportable.

M. D'ARNAY, souriant.

Isolement ! et cette pauvre Thérèse? allons, mon ami, il y a là de l'ingratitude.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Elle et Firmin se sont arrogé une autorité.....

au point que ce sont eux qui sont les maîtres ici : il faudrait gronder, se fâcher, tandis qu'une fois marié.....

M. D'ARNAY.

Ce sera le domaine de madame.

M. DE VIEILLE-ROCHE, riant.

Oui, oui ; c'est une prérogative du sexe. Mais que nous veut Firmin? il a l'air bien empressé.

## SCÈNE IV.

### M. DE VIEILLE-ROCHE, M. D'ARNAY, FIRMIN.

FIRMIN.

Hélas ! monsieur, c'est Thérèse.....

M. DE VIEILLE-ROCHE, vivement.

Est-ce qu'il lui serait arrivé quelque fâcheux événement ?

FIRMIN.

Croyant bien faire, elle a pris, comme cela, toutes les fleurs des jardinières, qu'elle a jetées par la fenêtre.

M. DE VIEILLE-ROCHE, en colère.

Jeter les fleurs que ce matin..... Quelle insolence !.... Mais elle a eu sans doute un motif?

FIRMIN.

Elle disait, comme cela, que ces fleurs entêtaient monsieur.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Mais elle n'avait reçu aucun ordre pour cela.

FIRMIN.

Pardonnez-moi, monsieur ; c'est d'elle-même.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Ils me feront mourir ! Heureusement que les orangers.....

FIRMIN.

Y n'y a plus de fleurs non plus.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Hein ! comment !

FIRMIN.

Oh ! quant à celles-là, Thérèse les a ramas-

sées pour faire des tablettes à monsieur, pour quand il a mal à la poitrine.

M. DE VIEILLE-ROCHE, avec colère.

Ah ! c'est aussi trop fort ! Sortez d'ici, je vous chasse tous les deux !

M. D'ARNAY, essayant de calmer M. de Vieille-Roche.

De grâce, mon ami... vous allez vous faire mal. C'est à un excès de zèle qu'il faut attribuer.....

M. DE VIEILLE-ROCHE, toujours en colère.

Non, non ; je ne veux plus de leurs soins, et l'instant n'est pas éloigné où ce ne seront plus eux qui gouverneront dans ma maison.

FIRMIN.

Ah ! c'est bien ça qu'on dit aussi que monsieur va se marier.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Taisez-vous ! je vous trouve bien hardi.

FIRMIN.

Ah ! ce n'est pas moi qui suis hardi. (Il sort.)

## SCÈNE V.

### M. DE VIEILLE-ROCHE, M. D'ARNAY.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

A-t-on idée de l'arrogance de ces gens-là? Ma patience est à bout; parce qu'il y a plus de trente années qu'ils sont à mon service, ils s'imaginent, je crois, que je ne saurais les renvoyer.

M. D'ARNAY, plaisantant.

En effet, ils ont acquis un droit de prescription.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Arracher mes fleurs !....

M. D'ARNAY, riant.

Mais savez-vous, mon ami, que je trouve qu'il n'y a pas de sûreté pour madame Derval à venir ici? (Regardant à sa montre.) Bon dieu! il est de quarante minutes plus tard que l'heure à laquelle j'avais promis d'aller la prendre à son hôtel.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Hâtez-vous donc d'aller lui offrir la main.

M. D'ARNAY.

Il est vrai que, de son côté, ma cousine, qui ne déjeunait pas chez elle, m'avait dit qu'il se pourrait qu'elle se rendît ici directement..... Tenez, je crois entendre une voiture s'arrêter.... c'est celle de madame Derval : je descends pour la recevoir.

M. DE VIEILLE-ROCHE, seul.

D'Arnay me semble d'un empressement..... Il est un jeune homme, lui, oui, mais peu de fortune : j'ai soixante ans, il est vrai, mais soixante mille livres de rente; cela efface un peu l'effet de la vieillesse. (Il sonne.) Je veux prévenir Thérèse que..... (Madame Derval et M. d'Arnay paraissent; Thérèse les suit.)

## SCÈNE VI.

### M. DE VIEILLE-ROCHE, Mme DERVAL, M. D'ARNAY, THÉRÈSE.

M. DE VIEILLE-ROCHE, s'avançant vers madame Derval

Ah, madame! que ne vous dois-je pas pour la visite dont vous voulez bien m'honorer!

Mme DERVAL.

J'ai désiré vous montrer mon empressement, monsieur..... Vous possédez, assure-t-on, un cabinet bien précieux.

THÉRÈSE, qui s'est mise à l'écart, de manière à n'être pas aperçue et à tout entendre.

Je devine à présent : les fleurs étaient pour c'te belle.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Je ne néglige rien pour rendre ma collection aussi complète qu'il est possible ; j'en ai une, surtout, du temps de l'impératrice Porcie, qui vous intéressera, j'en suis sûr.

Mme DERVAL, regardant autour de l'appartement.

Une superbe bibliothéque, une galerie savante, des tableaux, sont les passe-temps d'un sage.

M. D'ARNAY, à part.

Ou de ceux qui n'en ont plus d'autres.

M. DE VIEILLE-ROCHE, galamment.

C'est d'aujourd'hui seulement, madame, que je sens le prix de ces richesses.

THÉRÈSE, à part.

Je comprends : c'est un compliment que monsieur li fait là.

Mme DERVAL.

Hâtons-nous donc d'aller admirer toutes ces merveilles, monsieur. (Souriant.) J'ai cependant à vous demander encore d'y ajouter une nouvelle faveur; car, assurément, parmi tout cela il y aura du latin, du grec à expliquer.

M. D'ARNAY, riant.

Oh ! vous pouvez, ma belle cousine, vous

en rapporter là-dessus à M. de Vieille-Roche.

M. DE VIEILLE-ROCHE, offrant la main à madame Derval.

Trop heureux, madame, de pouvoir vous être agréable en quelque chose. (Apercevant Thérèse.) Mais que faites-vous ici?

THÉRÈSE.

Monsieur n'a-t-il pas sonné?

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Vous reviendrez plus tard.

THÉRÈSE, faisant la révérence à madame Derval.

Si mes services pouvaient être utiles à madame.....

Mme DERVAL, d'un air gracieux.

Je vous suis très obligée, mademoiselle.

THÉRÈSE.

Madame n'a qu'à ordonner.

Mme DERVAL.

Je n'ai qu'un moment à rester. (A part, prenant le

bras de M. de Vieille-Roche. Je gagerais que cette fille-là est la servante-maîtresse. Haut, à M. d'Arnay, qui a pris un livre dans la bibliothèque. Est-ce que vous ne venez pas avec nous, mon cousin?

M. D'ARNAY.

Permettez, madame, qu'auparavant je fasse une recherche dans ce volume. (Madame Derval sort avec M. de Vieille-Roche.

## SCÈNE VII.

### M. D'ARNAY, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Pourquoi n'allez-vous donc pas avec eux, monsieur?

M. D'ARNAY.

J'ai déjà vu tant de fois ce cabinet, que, de cette chambre, je pourrais en indiquer l'ordre. Vous ne l'ignorez pas, Thérèse, depuis le temps que M. de Vieille-Roche est mon ami, que nous partageons les mêmes goûts.....

THÉRÈSE, soupirant.

Hélas ! monsieur, je sais..... et je ne sais rien, sinon qu'on ne doit se fier à qui que ce soit. Qui m'aurait dit aussi que mon maître aurait comme ça des tête-à-tête avec une belle dame !

M. D'ARNAY, à part, continuant à feuilleter son livre.

Thérèse a peur de voir son sceptre lui échapper.

THÉRÈSE, indifféremment.

Monsieur, comment se nomme-t-elle cette dame ? Elle est, je crois, de votre connaissance ?

M. D'ARNAY.

Oui ; c'est une de mes parentes.

THÉRÈSE, toujours avec une indifférence feinte.

Et son mari, pourquoi n'est-il donc pas venu avec elle ?

M. D'ARNAY.

Elle est veuve.

THÉRÈSE, vivement.

Veuve ! Bon dieu, une veuve ! (Elle fait quelques pas vers le cabinet.)

M. D'ARNAY, s'interrompant.

Mais, Thérèse, vous n'y pensez pas! (A part.) Cette fille est folle.

THÉRÈSE, avec impatience.

Ils ne viennent pas; voilà une heure au moins! Pour moi, je n'y tiens plus. D'abord, il leur faut donc bien du temps pour voir des médailles, rangées dans des cadres, comme celles-là; moi, tous les jours, avec mon plumeau, je passe devant, et ce n'est pas long. D'ailleurs, qu'est-ce que ça fait à une dame de connaître ça? Me semble que pourvu qu'elle sache la monnaie de son pays, cela doit li suffire?

M. D'ARNAY.

Silence donc, Thérèse! (A part.) Je ne sais; mais je commence à éprouver aussi de l'impatience. L'antiquaire aurait-il fait part à ma cousine de la résolution où il était de se marier? (Avec un soupir.) Jamais madame Derval ne m'avait paru si jolie.

THÉRÈSE.

Bon! voici Firmin.

FIRMIN, brusquement.

Thérèse, voilà le carrossier pour le tilbury de monsieur.

THÉRÈSE, avec joie.

Tant mieux! cela va leur occasionner un dérangement.

FIRMIN.

A qui donc?

THÉRÈSE.

Aux amoureux. (Elle s'avance vers la porte du cabinet, en appelant.) Monsieur! monsieur! Les voilà, pourtant!

## SCÈNE VIII.

### M. D'ARNAY, THÉRÈSE, M. DE VIEILLE-ROCHE, Mme DERVAL, FIRMIN.

M. DE VIEILLE-ROCHE, à demi-voix, reconduisant madame Derval.

Souvenez-vous, madame, d'une promesse à laquelle j'attache l'espoir le plus doux de ma vie.

THÉRÈSE.

Monsieur.....

M. DE VIEILLE-ROCHE, de même que précédemment.

Je ne cesserai de bénir chaque jour, madame, l'objet de votre visite : combien ces médailles et ces bronzes vont me sembler plus précieux encore !

M. D'ARNAY.

Comme il paraît tendre !

THÉRÈSE. Elle s'approche, et appelle très fort.

Monsieur ! monsieur !

M. DE VIEILLE-ROCHE, se retournant vers Thérèse, avec humeur.

Eh ! que me voulez-vous donc ?

THÉRÈSE.

Le carrossier demande à parler à monsieur, pour le tilbury.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Impossible en ce moment de m'occuper d'aucune chose. Faites attendre, Thérèse.

FIRMIN.

Il est pressé.

M. DE VIEILLE-ROCHE, sèchement.

Qu'on le renvoie.

Mme DERVAL.

De grâce, monsieur, que ce ne soit pas à cause de moi; j'éprouve le regret d'être forcée de vous quitter à cette heure, et pour un tilbury on ne saurait différer; car nous approchons de la saison des promenades où ces voitures sont si agréables; souffrez donc, monsieur, que j'aie l'honneur de prendre congé de vous.

M. DE VIEILLE-ROCHE, cherchant à retenir madame Derval.

Ah, madame! ne nous privez pas sitôt de votre présence. Mon cher d'Arnay, joignez vos prières aux miennes auprès de madame.

M. D'ARNAY.

J'appréhende le peu d'empire que mes sollicitations auront sur ma cousine.

Mme DERVAL, souriant.

Oh! puisqu'il en est ainsi, je resterai, (à M. de Vieille-Roche) sous la condition expresse, monsieur, que cela ne dérangera en rien l'entretien que vous devez avoir avec votre carrossier.

M. DE VIEILLE-ROCHE, du ton de la galanterie.

Vos moindres désirs, madame, sont des ordres pour moi; j'obéis promptement pour revenir plus vite encore. (Retournant sur ses pas.) Serait-ce une indiscrétion d'oser, madame, vous demander la couleur que vous préférez dans une voiture?

Mme DERVAL, avec embarras.

En cela, j'ai peu consulté mon goût, je l'avoue.

M. D'ARNAY.

Je crois vous avoir vu, madame, accorder plusieurs fois la préférence au vert; c'est aussi la livrée de vos gens.

Mme DERVAL.

Je ne saurais en disconvenir.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Va pour le vert ; c'est aussi la couleur de l'espérance. (Il sort, suivi de Thérèse et de Firmin.)

## SCÈNE IX.

### Mme DERVAL, M. D'ARNAY.

Mme DERVAL.

Mais pourquoi donc, mon cousin, vouloir me retenir malgré moi?

M. D'ARNAY, riant.

Vous me le demandez? J'ai voulu prévenir une insurrection ; en vous voyant vous en aller, mon ami eût pris de l'humeur ; elle retombait sur ses gens, et.....

Mme DERVAL, riant.

En effet, j'ai remarqué ces vieux serviteurs : ils avaient l'air tout en rumeur ; il est aisé de reconnaître, en entrant dans cette maison, tout l'intérieur d'un célibataire. (Avec finesse.) Mais je

crois que monsieur est partisan de l'école de M. de Vieille-Roche.

M. D'ARNAY.

Si cela était, madame, il est du moins certain qu'en vous voyant il serait difficile de rester long-temps de cette opinion, et c'est votre présence ici qui cause cette révolution.

Mme DERVAL.

Je n'aurais pas cru que le charme pût atteindre un antiquaire, (elle rit) ah! ah! ah! un admirateur de l'impératrice Porcie.....

M. D'ARNAY.

Oui, riez, cruelle; amusez-vous des tourmens que vous causez. (Il soupire.) Ah, Sophie!

Mme DERVAL, le regardant.

Sérieusement? Et vous aussi, mon cousin? Allons, il est décidé que je suis dans un jour de conquête.

M. D'ARNAY, d'un air d'intérêt.

Comment! est-ce que Vieille-Roche vous aurait dit.....

Mme DERVAL, l'interrompant.

Lui! mais il est ce qui m'a paru de plus curieux parmi les antiquités qu'il m'a montrées.

M. D'ARNAY, avec joie.

Il serait vrai, ma chère cousine?

Mme DERVAL, feignant de ne pas remarquer le mouvement de d'Arnay.

Figurez-vous que, profitant du tête-à-tête dans lequel vous nous avez laissés (car je vous en veux pour cela, monsieur), M. de Vieille-Roche a osé me déclarer son amour et l'intention où il était de se marier; à son âge! (Elle rit.)

M. D'ARNAY, souriant.

En effet, pour un sexagénaire voilà une déclaration fort pressante. Sans indiscrétion, madame, ne pourrait-on savoir ce que vous avez répondu?

Mme DERVAL.

Je cherchais à répondre, lorsque, heureusement, votre ami est venu à mon secours; il a pris

mon embarras pour de la timidité, et m'a priée, avec instances, de lui répondre par une lettre, aussitôt mon retour chez moi; cette lettre, il la recevra ce soir.

M. D'ARNAY, tristement.

Ainsi vous acceptez ses vœux?

Mme DERVAL.

Je ne dis pas cela. (D'un ton léger.)

Avec un époux plein d'appas
L'hymen a de la peine à plaire;
Quelle peur ne doit-il pas faire
Avec l'époux qui ne plaît pas!

M. D'ARNAY, avec transport.

Adorable Sophie! ah! daignez du moins m'accorder la même faveur qu'à un rival.

Mme DERVAL, souriant.

Oh! de tout mon cœur; une circulaire.

M. D'ARNAY.

Que vous êtes méchante!

Mme DERVAL.

Mais au fait, mon cousin, de quoi vous plaignez-vous? car, pour vous écrire, il me faudra vous prêter le langage du savant antiquaire; et prenez garde, c'est beaucoup se risquer.

M. D'ARNAY, se jetant aux genoux de madame Derval.

Oui, ma charmante cousine; j'avoue que je ne suis qu'un audacieux; mais est-ce ma faute aussi, et devez-vous m'en vouloir si vous êtes si jolie, si je vous aime, si je désire vous consacrer ma vie?

Mme DERVAL, troublée.

O ciel! relevez-vous, d'Arnay! si votre ami...

M. D'ARNAY.

Daignez accepter ma main.

Mme DERVAL, souriant et lui tendant la main.

Allons, puisqu'il le faut, je consens, mon cousin, à votre conversion à l'hymen, ne fût-ce que pour donner le bon exemple; celle-là du

moins est glorieuse ; mais quant à celle de M. de Vieille-Roche, ah ! qui voudra l'entreprendre ? (Elle rit.) Assurément, ce ne sera pas une veuve. Chut ! le voici.

## SCÈNE X.

### Mme DERVAL, M. D'ARNAY, M. DE VIEILLE-ROCHE.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Oh ! combien, madame, j'ai d'excuses à vous faire, et combien ne devrais-je pas me plaindre d'un ordre cruel qui m'a tenu éloigné aussi long-temps de votre présence : vous avez ordonné, madame, j'ai dû vous obéir.

Mme DERVAL, avec un sourire mêlé d'ironie.

Un tilbury, monsieur, est si nécessaire, que j'aurais été désolée d'être cause qu'on eût apporté à ce choix le moindre retard : cependant, j'en veux à votre carrossier, car il est déjà l'heure à laquelle je me vois forcée de me retirer.

M. D'ARNAY.

Me permettrez-vous, madame, d'avoir l'honneur de vous accompagner? A revoir, mon cher Vieille-Roche.

M. DE VIEILLE-ROCHE, bas à madame Derval.

Songez, madame, au billet que vous venez de me promettre.

Mme DERVAL.

Je cours l'écrire, monsieur. (Elle sort avec M. d'Arnay.)

## SCÈNE XI.

M. DE VIEILLE-ROCHE, seul, les regardant sortir.

Eh bien ! voilà d'Arnay qui la suit. Je ne sais comment m'expliquer la contrariété que j'en éprouve; car, enfin, rien n'est plus naturel que de reconduire madame Derval chez elle; la politesse lui en fait un devoir : une dame, une parente; je crois cependant qu'il lui tenait la

main quand je suis entré. Maudit carrossier ! être venu troubler l'entretien si doux que j'avais avec elle. Mais ce cousin..... Ah ! quand je serai son mari..... Après tout, il sera encore son cousin... Mais alors je dirai à ma femme, là, d'un ton marital... (Elevant la voix.) J'entends, madame, que... C'est qu'on a vu souvent ce ton manquer son effet. (Avec humeur.) Qu'y faire? Il me prend envie de lire en attendant la lettre de madame Derval. Voyons ; cherchons un peu..... Labruyère ; je ne me sens aucune disposition à cette lecture : elle donne du noir. Molière, l'*École des Femmes* : le rôle d'Agnès est immoral. Essayons d'un ouvrage nouveau ; le *Miroir des Salons* : il se rit de tout. Ah ! voici du Casimir Delavigne ; l'*École des Vieillards*. Je ne puis comprendre le succès qu'a obtenu cette pièce. (M. de Vieille-Roche parcourt le titre de plusieurs autres volumes qui sont sur la table, et s'arrête à un seul.) C'est Lamartine. (Il lit, et s'interrompt peu après.) L'*Isolement !* comme c'est écrit ! Que de vérité dans ces vers ! (Posant le livre sur la table.) Impossible de continuer plus long-temps ; je suis aussi impatient de recevoir ce billet que lorsque

j'avais vingt-cinq ans.... j'avais plus d'espérance alors que je n'en ai aujourd'hui. (M. de Vieille-Roche soupire. On entend Thérèse, qui chante à la cantonade cette romance :

« Il n'est plus temps pour qu'amour nous engage, etc. »)

## SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

### M. DE VIEILLE-ROCHE, puis après THÉRÈSE et FIRMIN.

FIRMIN. Il apporte un billet.

Monsieur, voici une lettre qu'un domestique à livrée verte vient d'apporter pour vous remettre.

M. DE VIEILLE-ROCHE, prenant le billet.

Donne, donne vite, mon cher Firmin. (Firmin lui donne la lettre, que son maître ouvre précipitamment.)

FIRMIN, en s'en allant.

*Mon cher Firmin*, mon cher Firmin; voilà pourtant monsieur devenu raisonnable. (Il sort.)

M. DE VIEILLE-ROCHE, se frottant les yeux, et recommençant à lire la lettre tout haut.

« Je vous remercie, monsieur, de m'avoir « permis de vous donner par écrit une réponse « qu'il m'eût été pénible de vous faire de vive « voix, puisque je ne peux accepter la proposi- « tion que vous avez bien voulu me faire de « m'associer à votre nom, à votre fortune. Je « sens tout ce que doit éprouver celle qui re- « nonce à d'aussi grands avantages, et je me « plais à vous en témoigner ici ma reconnais- « sance. Je crois même devoir, à la preuve d'es- « time dont vous m'avez honorée et à l'amitié « qui vous lie à mon cousin, de vous faire part, « bien avant sa publicité, de notre prochain « mariage. »

Ainsi elle épouse d'Arnay..... (Il pose la lettre sur la table, et essaie de se lever.) Ouf! ouf! qu'est-ce donc? serait-ce la goutte? (Il étend sa jambe.) Aïe! quelle douleur! J'ai éprouvé tant de contradictions aujourd'hui, qu'il ne serait pas surprenant..... (Il essaie de nouveau de se relever, et retombe sur son siége.) Cela ne m'est que trop bien démontré

à présent. (Il prend la sonnette qui était sur la table, et sonne très fort et en appelant.) Holà ! Eh quelqu'un ! Thérèse ! Firmin !

THÉRÈSE et FIRMIN, accourant.

Nous voilà, monsieur, nous voilà; vous serait il arrivé quelque malheur?

M. DE VIEILLE-ROCHE, d'un ton de bonté.

Oui; c'est la goutte, mes enfans. Firmin, approchez mon grand fauteuil; et vous, Thérèse, donnez-moi la conseillère.

THÉRÈSE et FIRMIN, ensemble.

Ah! vous n'attendrez pas long-temps, monsieur.

THÉRÈSE.

La goutte! quel bonheur, Firmin!

FIRMIN, avec attendrissement.

Je ne me sens pas de joie, Thérèse. (Ramenant le fauteuil.) Le voilà, monsieur, ce cher fauteuil : je me le disais bien ce matin, qu'il ne fallait pas le mettre bien loin.

M. DE VIEILLE-ROCHE. Il se soulève avec peine, et s'assied dans le fauteuil auprès de Firmin, tandis que Thérèse le remplace à côté de son maître.

Bien, fort bien donné cela, mes enfans. (On entend sonner à la porte. Firmin va ouvrir.)

FIRMIN.

Monsieur, c'est un garçon du carrossier qui demande à parler à monsieur, par rapport au tilbury qui a été commandé.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Tenez, Firmin, vous lui remettrez ceci. (M. de Vieille-Roche prend une feuille de papier, sur laquelle il écrit quelques lignes; il cachete ensuite sa lettre après l'avoir pliée, et la donne à Firmin.)

FIRMIN, regardant l'adresse.

A monsieur d'Arnay.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Justement; un tilbury convient mieux à son âge qu'au mien, et c'est un présent de noces que je lui fais.

FIRMIN, surpris.

M. d'Arnay se marie?

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Oui; avec la jeune dame qui est venue ce matin.

THÉRÈSE.

Dieu soit loué! Mais combien nous avons été injustes, Firmin!

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Que dites-vous, Thérèse?

THÉRÈSE.

Pour ne vous rien cacher, monsieur, nous avions cru, Firmin et moi, que c'était vous qui vouliez vous marier.

M. DE VIEILLE-ROCHE.

Moi! y songiez-vous, Thérèse?

« Épouser aussi tard femme jeune et jolie,
« Cela peut réussir, mais ce n'est pas commun.
« ..... Sur mille on en trouverait un.
« Où d'autres ont glissé je puis faire un faux pas,
« Et votre maître, amis, ne se marîra pas. » [1]

[1] *L'École des Vieillards.*

FIN DU VIEUX GARÇON.

# LE BAL ET L'ÉCARTÉ.

## *PERSONNAGES.*

M^me^ DE BELLECOUR.

M^me^ D'ARMINVILLE.

ALFRED DE SAINT-LÉONCE, parent de madame de Bellecour.

ERNEST D'HARCOURT.

GUSTAVE DE RANCÉ.

AMÉDÉE DE BELVAL.

LUCILE, femme de chambre de madame de Bellecour.

# LE BAL ET L'ÉCARTÉ.

PREMIÈRE PARTIE. — Appartement de madame de Bellecour.

## SCÈNE I.

### Mme DE BELLECOUR, LUCILE.

Mme DE BELLECOUR, devant une Psyché, raccommodant une boucle de cheveux.

Allons, voilà qui est décidé, Hippolyte m'a beaucoup moins bien coiffée aujourd'hui qu'au dernier bal de l'ambassadeur de Russie. Cette boucle est trop tombante, et laisse à peine apercevoir le sourcil. (Avec impatience.) Mais avancez-moi donc ma pommade rose, Lucile; vous ne m'êtes d'aucun secours.

LUCILE, présentant la pommade à madame de Bellecour.

Je puis assurer à madame que le mal est bien moins [illegible] qu'elle ne lui paraît.

Mme DE BELLECOUR, haussant les épaules.

Est-ce votre avis que je vous demande, mademoiselle ? c'est mon miroir que je consulte.

LUCILE.

Il doit dire à madame qu'elle est parfaitement bien comme cela, et que personne ne sera certainement arrangée ce soir avec plus d'élégance et de goût, et plus à l'air de sa physionomie.

Mme DE BELLECOUR, se retournant vers elle.

Vous croyez Lucile ?

LUCILE.

Oh ! pour cela j'en suis bien sûre ! Ce costume charmant, cette coiffure elle-même, quoi qu'en dise madame, feront bien des envieuses.

Mme DE BELLECOUR, souriant.

C'est surtout madame d'Arminville que je voudrais..... Elle est d'une suffisance, d'un orgueil.....

LUCILE.

Elle m'a paru assez belle, dans les visites qu'elle a faites à madame.

Mme DE BELLECOUR, d'un air d'indifférence.

Pas mal. Mais je crois reconnaître la voix de M. de Saint-Léonce; allez voir, Lucile. (Pendant ce temps madame de Bellecour prend son bouquet.)

LUCILE, revenant.

Oui, madame, c'est M. de Saint-Léonce; il parle à Lapierre.

Mme DE BELLECOUR, avec distraction.

Que disiez-vous, Lucile? Ce bouquet.....

LUCILE.

Je ne parlais pas de bouquet, madame; je demandais s'il fallait laisser entrer M. de Saint-Léonce.

Mme DE BELLECOUR, indifféremment, et essayant toujours le bouquet.

Il ne reste plus que ce bouquet à placer et ma ceinture à mettre. Faites entrer, Lucile.

## SCÈNE II.

Mme DE BELLECOUR, LUCILE, ALFRED.

ALFRED, en entrant.

Bonsoir, ma chère cousine. On ne saurait de-

mander à une jolie femme de ses nouvelles le jour d'un bal; n'est-ce pas, c'est convenu cela?

M^me^ DE BELLECOUR, nonchalamment.

J'ai cependant été souffrante toute la matinée.

ALFRED.

Souffrante! il n'y paraît pas : vous êtes fraîche comme une rose. Mais comment se fait-il, ma belle cousine, que vous n'ayez pas encore terminé votre toilette? il est dix heures.

M^me^ DE BELLECOUR.

Tout cela dépend, mon cousin, de l'heure où l'on commence.

LUCILE.

Nous ne sommes ici que depuis sept.....

M^me^ DE BELLECOUR jette un cri.

Aïe!

ALFRED, avec inquiétude.

Qu'arrive-t-il, madame? qu'avez-vous?

M^me^ DE BELLECOUR.

Lucile est d'une maladresse! sans attention à ce qu'elle fait..... Elle vient de me piquer.

ALFRED, souriant.

Le bal fera bientôt oublier, j'espère, ce léger

mal. Mais que reste-t-il à faire à présent, pour voir enfin cette toilette achevée?

LUCILE.

Le plus essentiel, monsieur : attacher la ceinture.

ALFRED.

Bon, un ruban! ce n'est qu'un nœud à faire.

Mme DE BELLECOUR.

Barbare! voilà pourtant comme sont les hommes; un ruban passe à leurs yeux pour une bagatelle. (Souriant.) Pour le vulgaire, encore..... mais vous, mon cousin, vous qui faites des vers!

ALFRED.

Allons, ma cousine, vous ne m'avez pas encore pardonné mon madrigal à madame d'Arminville. (Regardant à sa montre.) Dix heures et demie; je suis à la minute aux Tuileries : vous m'aviez cependant promis qu'à neuf heures.....

Mme DE BELLECOUR.

Vous êtes désespérant d'exactitude. (Durant tout le dialogue d'Alfred et de madame de Bellecour, Lucile attache la ceinture, et met des épingles que sa maîtresse ôte continuellement.)

ALFRED.

Mais vous n'en finirez jamais, si vous défaites, à mesure, l'ouvrage de Lucile.

Mme DE BELLECOUR.

Comment! quand elle laisse faire des plis à ma ceinture, vous voulez.....

ALFRED.

Je ne veux rien, je vous assure. Que faites-vous de ce bouquet, au lieu de le poser tout de suite? Il vous occupe fort.

Mme DE BELLECOUR, tendrement.

Il me vient de vous, Alfred.

ALFRED.

Fort bien; (souriant) est-ce une raison pour rester si long-temps à le placer?

Mme DE BELLECOUR, avec un peu d'humeur.

En vérité, mon cousin, vous êtes aussi difficile que le serait un mari de dix ans. (Jetant le bouquet avec impatience.) Eh bien! moi, je n'en veux pas du tout de ce bouquet.

ALFRED, froidement, et ramassant le bouquet.

Un auteur de nos jours a bien raison lorsqu'il

dit que, « le soir d'un bal, l'amant d'une jolie « femme est le bal » [1]. (Lentement, les yeux fixés sur le bouquet.) Moi qui espérais parer de ces fleurs celle à qui bientôt les nœuds les plus doux.....

Mme DE BELLECOUR, interrompant vivement Alfred.

Rendez-moi ce bouquet, monsieur!

ALFRED.

Pardon, madame; il ne vous appartient plus.

Mme DE BELLECOUR, avec sentiment.

Je vous en prie, donnez-moi ces fleurs, mon cher Alfred; je vous les rendrai après le bal.

ALFRED, toujours froidement.

Nous y allons donc?

Mme DE BELLECOUR.

Oui, oui; partons vite: les chevaux sont prêts.

LUCILE, à part.

Ah! ce ne sont jamais eux qui font attendre.

ALFRED, remettant le bouquet à madame de Bellecour.

Souvenez-vous de la condition. (Madame de Bellecour prend le bouquet, le place sur son cœur en regardant Alfred, qui sourit. Ils sortent.)

[1] Le comte de Mestre.

DEUXIÈME PARTIE. — Le bal.

---

## Mme DE BELLECOUR, Mme D'ARMINVILLE, ALFRED, ERNEST, GUSTAVE, AMÉDÉE.

(Au moment où paraissent madame de Bellecour et Alfred, les trois cavaliers, qui étaient auprès de madame d'Arminville, semblent vouloir s'éloigner, et suivent des yeux madame de Bellecour.)

ERNEST.

Le bal sera brillant.

GUSTAVE.

Onze heures! je craignais que madame de Bellecour ne vînt pas : pour qui aime la danse, c'est un peu tard.

Mme D'ARMINVILLE.

En arrivant ainsi, on dérange tout le monde; cela est d'un plus grand effet!

AMÉDÉE, regardant madame de Bellecour.

Que de grâces dans toute sa personne!

Mme D'ARMINVILLE, avec un peu d'impatience.

La contredanse ne commencera donc pas?

ERNEST.

Madame a peut-être froid?

GUSTAVE, à Ernest.

Tiens, j'aperçois madame de Bellecour faisant déjà la liste de ses danseurs; je cours m'enrôler.

AMÉDÉE, retenant Gustave.

Comme il est difficile, à cause de la foule, d'arriver jusque-là, prie madame de Bellecour de m'en réserver une. (Gustave s'en va.)

ERNEST, riant, à Amédée.

Dans un tel concours, on fait mal ses affaires par ambassade.

Mme D'ARMINVILLE, avec humeur.

S'assiéra-t-elle enfin ? Je suis tout assourdie du brouhaha qui règne depuis un quart d'heure.

AMÉDÉE.

Le bal est si nombreux; il n'y a de place nulle part; les banquettes sont remplies. Madame de Bellecour semble se diriger de ce côté.

Mme D'ARMINVILLE.

De ce côté ! impossible à personne de se placer ici; nous sommes déjà mal à l'aise. (Elle étale la garniture de sa robe autour d'elle.)

AMÉDÉE.

En se rapprochant un peu.....

Mme D'ARMINVILLE.

En se rapprochant; cela vous est aisé à dire, à vous, messieurs : et nos manches?

ERNEST, riant.

Crois-tu donc, mon ami, qu'il soit si facile aujourd'hui, grâces à la mode, de trouver à placer les bras de ces dames?

AMÉDÉE.

Voici madame de Bellecour.

Mme DE BELLECOUR. Alfred lui donne le bras.

Bon dieu, que de monde ! Il y en a un peu moins de ce côté; qu'en dites-vous Alfred? (Apercevant madame d'Arminville.) Ah ! bonjour, madame; voudrez-vous bien me faire place auprès de vous? je serais si heureuse.....

Mme D'ARMINVILLE.

Si cela se pouvait, ce serait avec beaucoup de joie, madame; mais vous seriez trop gênée.

Mme DE BELLECOUR, avec légèreté.

N'importe : au bal on ne s'assied jamais pour long-temps.

GUSTAVE, à Amédée.

Malgré tout mon empressement, mon cher, je ne suis arrivé auprès de madame que pour être inscrit le neuvième sur sa liste.

AMÉDÉE, riant.

Sans doute que mon numéro vient après le tien ? à moins toutefois que tu ne te sois piqué de générosité.

GUSTAVE.

La contredanse qui est pour toi ! (Riant.) Ma foi ! tu danseras la galopade, si tu peux ; car j'ai oublié la requête.

ERNEST, à Amédée.

Je te le disais bien, mon cher : voilà nos ambassadeurs qui songent d'abord à eux-mêmes ; la diplomatie ensuite.

AMÉDÉE.

En ce cas, adieu ; je vais tenter le sort à l'écarté. (Il s'en va.)

ERNEST, à madame de Bellecour.

Oserais-je me flatter, madame, qu'au milieu d'un si grand concours vous ayez daigné vous

souvenir de la contredanse que vous me fîtes l'honneur de me promettre, avant-hier, au bal, chez l'ambassadeur d'Espagne?

Mme D'ARMINVILLE, à part.

Quel sot voisinage!

Mme DE BELLECOUR, à Ernest, avec un air d'embarras.

Comment, monsieur Ernest..... vous..... vous y songez encore?....

ERNEST.

Je n'aurais eu garde de l'oublier, madame: c'est la deuxième que l'on doit danser à partir de votre arrivée au bal.

Mme DE BELLECOUR, a part.

Comment faire, je viens de promettre à un autre? (Haut.) Vous êtes certain, monsieur, que c'était la deuxième?....

ERNEST.

Oh! très certain, madame; (souriant) s'il vous en souvient, vous me fîtes cette promesse, à titre de dédommagement à la suite d'un quiproquo dont je fus victime, et qui tourna au profit

d'Alfred; ( d'un ton de fatuité ) mais je ne m'en plains pas.....

Mme D'ARMINVILLE, à part.

Je ne sais rien de plus insipide que cette conversation.

Mme DE BELLECOUR, à madame d'Arminville.

Vous paraissez souffrir, madame?

Mme D'ARMINVILLE.

La foule..... la chaleur, m'incommodent un peu, il est vrai.

Mme DE BELLECOUR, d'un ton d'intérêt.

Combien je suis peinée d'y être venue ajouter encore! (Madame d'Arminville ouvre son éventail, qu'elle agite avec affectation, pour se donner de l'air.)

AMÉDÉE, revenant, dit bas à Ernest.

Il y a là-dedans une veine à rompre : quinze coups de suite..... C'est d'Angeville qui tient les cartes : il ne peut toujours gagner; la fortune se lasse à la fin. Si tu veux, je parie pour toi?

ERNEST.

Je te suis. (Ils sortent.)

( L'orchestre annonce la contredanse. Alfred s'approche de ma-

dame de Bellecour, et lui offre la main pour la conduire vers un des quadrilles qui se forment. Madame d'Arminville reste seule.)

GUSTAVE.

Votre intention, madame, n'est sans doute pas de danser celle-ci ?

Mme D'ARMINVILLE.

Pardon, monsieur; mais je m'aperçois que mon cavalier m'a oubliée.

GUSTAVE, lui offrant la main.

Trop heureux, madame, si vous me permettez de réparer un oubli impardonnable. (Madame d'Arminville accepte le bras de Gustave, qui l'emmène vers un des quadrilles. . . . . .

. . . . . .

Après la contredanse, chaque cavalier ramène sa dame à sa place. Alfred cause quelques instans avec madame d'Arminville, et se retire ensuite. Gustave demeure auprès de mesdames d'Arminville et de Bellecour.)

Mme DE BELLECOUR, à madame d'Arminville.

Je ne vois plus ici ni M. Ernest ni M. Amédée; ils ont abandonné le bal.

Mme D'ARMINVILLE.

Je gagerais bien qu'ils sont à l'écarté.

Mme DE BELLECOUR.

Pour moi, je voudrais bien que M. Ernest y oubliât sa deuxième contredanse. Imaginez que je ne m'en suis plus souvenue, et que j'ai contracté tout à l'heure un engagement nouveau pour le même quadrille.

Mme D'ARMINVILLE.

Le trop embarrasse, quelquefois.

GUSTAVE, riant.

Ce serait à nous de craindre la concurrence.

Mlle DE BELLECOUR.

Je n'avais pas mis son nom sur mon éventail, et j'ai si mauvaise mémoire..... (A part.) Si Alfred savait cela, il ne manquerait pas de me gronder, selon son usage.

GUSTAVE, à madame de Bellecour.

Mais qu'avez-vous donc, madame? vous semblez rêver.

Mme DE BELLECOUR.

Je songe à cette deuxième contredanse, qui approche.

GUSTAVE.

Si je savais quel est le nom du second cavalier, madame, je pourrais peut-être.....

Mme DE BELLECOUR.

Je l'ignore moi-même; j'étais si occupée à démêler une place au milieu de tant de monde, que j'ai seulement retenu le rang de celui qui m'avait priée à danser. (Gustave s'éloigne.)

Mme D'ARMINVILLE.

Mais vous espériez, il n'y a qu'un moment, madame, que M. Ernest vous oublierait, (d'un air de confidence) et je pourrais dire même que c'est une habitude chez messieurs les joueurs d'écarté. Tout à l'heure encore, sans M. Gustave, je courais grand risque de rester à ma place.

Mme DE BELLECOUR.

Dansez-vous celle-ci?

Mme D'ARMINVILLE.

Oui, avec le colonel Fortis, et la suivante avec M. de Saint-Léonce. Mais pourquoi cela?

Mme DE BELLECOUR.

C'est que vous eussiez pu venir à mon secours

dans le cas où ces deux messieurs se seraient présentés à la fois.

Mme D'ARMINVILLE.

M'offrir en dédommagement ! Ah ! ce ne serait pas leur compte !

Mme DE BELLECOUR.

Oh, madame ! j'aurais droit à leur reconnaissance !

Mme D'ARMINVILLE.

Ce serait avec plaisir, si différens engagemens, par moi pris à l'avance, n'y mettaient obstacle ; mais vous êtes, en vérité, trop bonne de vous tourmenter ainsi. (A part.) Deux cavaliers ! cela amène une petite lutte ; cela fait diversion !

Mme DE BELLECOUR.

Je crains, je l'avoue, qu'ils n'arrivent ensemble.

Mme D'ARMINVILLE.

C'est embarrassant. (A part.) Je l'espère bien !

(L'orchestre annonce la deuxième contredanse. Le colonel et madame d'Arminville se dirigent vers un des quadrilles.)

Mme DE BELLECOUR, seule, assise tristement sur la banquette, regardant autour d'elle.

Personne ne vient ! Comment se fait-il donc

que tous deux?..... Mais voici Alfred : il m'apprendra peut-être pourquoi Ernest.....

ALFRED, riant, et s'approchant de madame de Bellecour.

Eh bien, la belle délaissée!

Mme DE BELLECOUR, avec humeur.

Que voulez-vous dire?

ALFRED.

Que vos danseurs sont aux prises à l'écarté.

Mme DE BELLECOUR.

Et c'est en riant que vous m'apportez cette nouvelle!

ALFRED.

Sans doute; par intérêt pour votre santé.

Mme DE BELLECOUR, avec humeur.

Je ne vous sais aucun gré de ce soin.... Rester ainsi sur sa banquette!

ALFRED, riant.

En effet, rester abandonnée! comment supporter un pareil supplice? Cependant, si vous le vouliez, madame, on pourrait le faire cesser.

(Il offre son bras à madame de Bellecour.)

Mme DE BELLECOUR.

Non, non, certes ; j'aurais l'air, alors, d'avoir été oubliée.....

ALFRED.

Et pour une jolie femme, allons, le trait est piquant : deux danseurs pour la même contre-danse ! et voilà que l'écarté... (Il rit.) Ah ! ah ! ah !

Mme DE BELLEÇOUR, surprise.

Deux danseurs ! comment le savez-vous ?

ALFRED, avec intention.

Dans le désir de plaire à ma charmante cousine, j'ai, depuis long-temps, mis tous mes soins à étudier ses goûts, à observer ses habitudes.....

Mme DE BELLECOUR, l'interrompant.

Eh bien ! est-ce que je suis habituée à manquer de danseurs ?

ALFRED.

Loin de vouloir dire cela, j'ai remarqué au contraire que ma jolie cousine en avait toujours le double de ce qu'il fallait : ainsi, l'autre jour, au bal de madame de Saint-Ange ; avant-hier encore, chez l'ambassadeur d'Espagne, Édouard

et Monval se présentèrent pour le même quadrille.

Mme DE BELLECOUR, affectant de sourire.

Des fêtes passées ! ah ! vous avez de la rancune, mon cousin : c'est de celle d'aujourd'hui qu'il s'agissait.

ALFRED.

D'aujourd'hui ? oh ! m'y voici : J'étais dans le salon du jeu lorsque Gustave y est entré ; Ernest et Florval venaient de commencer une partie d'écarté. — La contredanse est-elle achevée ? demande Ernest. — L'orchestre annonce déjà la suivante, répond Florval, et dépêchons-nous, car je dois la danser avec madame de Bellecour. — Tu te trompes sans doute, dit Ernest ; elle vient de me la promettre. Mais finissons la partie : l'un de nous deux renverra l'autre... — Et tenez, madame, voici Ernest qui vient se consoler près de vous des rigueurs de la fortune.

Mme DE BELLECOUR.

Il est temps, à présent que la contredanse est près de s'achever.

ERNEST, apercevant madame de Bellecour.

O ciel, madame ! ai-je été assez malheureux !.. et cette contredanse.....

Mme DE BELLECOUR, avec intention.

Était la deuxième, monsieur ; celle que je vous avais promise, disiez-vous.....

Mme D'ARMINVILLE, riant ; elle est ramenée par le colonel.

Oui, querellez-le bien fort, madame ! laisser ainsi une jolie femme griller sur une banquette, et cela pour un odieux écarté ; en vérité, je suis tentée de former une coalition contre ce jeu.

ERNEST.

Et moi aussi ; du moins ce soir ; car le destin m'a toujours été contraire.

Mme D'ARMINVILLE, riant.

Guerre à l'écarté ! vous n'y perdrez plus de napoléons, et nous y gagnerons des danseurs.

ERNEST.

Et vous aussi, madame ? Je suis un homme perdu.

ALFRED, riant.

Allons, mesdames, un peu de pitié, je vous en prie, pour ce pauvre garçon.

Mme DE BELLECOUR.

Oui, riez, mon cousin. (Avec dépit.) Pour moi, je prétends désormais, bien que vous en disiez, Alfred, tripler, quadrupler, s'il le faut, les danseurs pour chacune de mes contredanses ; de cette manière, peut-être, du moins les danserai-je toutes.

ALFRED, (riant.)

Oh! vous aurez raison, ma belle cousine, de vous venger (à demi-voix) d'Ernest.

Mme D'ARMINVILLE, souriant.

Eh bien, jusqu'ici je croyais n'avoir à redouter dans le monde que les seules rivalités de mon sexe; mais je m'aperçois aujourd'hui qu'au bal le plus grand ennemi des femmes est encore l'écarté.

ERNEST, bas à Alfred.

As-tu vingt-cinq louis à me prêter?

FIN DU BAL ET L'ÉCARTÉ.

# LA CRÉANCE D'AMOUR,

## COMÉDIE MÊLÉE DE COUPLETS.

## *PERSONNAGES.*

LE COLONEL D'ORVILLE, amant de madame de Blainville.

M. DE VILLERS, riche banquier, amant de madame de Rosane.

M. DE LA VERVE, poète.

Mme DE BLAINVILLE ( CONSTANCE ).

Mme DE ROSANE ( CAROLINE ).

JULIETTE, femme de chambre de madame de Rosane.

UN GEOLIER.

*La scène est à Paris.*

Le premier acte, dans un salon.

Le second acte, dans une prison.

# LA CRÉANCE D'AMOUR,

## COMÉDIE MÊLÉE DE COUPLETS. [1]

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon, où se trouvent un piano ouvert, un chevalet sur lequel est un tableau, et des cartons de dessin sur un fauteuil.

### SCÈNE I.

**JULIETTE**, seule, rangeant des cahiers de musique.

Allons, voilà tout en ordre, jusqu'à ce que madame de Rosane vienne tout bouleverser.

[1] Ce titre et le genre de l'ouvrage semblent nous autoriser à placer ici cette légère production ; nous sommes enhardie, d'ailleurs, par ces deux vers de Voltaire, inscrits au bas d'un portrait de l'Amour :

« Qui que tu sois, voici ton maître :
« Il l'est, le fut, ou le doit être. »

Suivant le poète, l'amour est une dette que l'on chercherait vainement à éviter d'acquitter; nous nous en rapportons, à cet égard, au témoignage de nos jolies lectrices

Quel contraste que celui du caractère des deux sœurs ! Elles n'ont de commun que leur état de veuve et leur bon cœur. Madame de Blainville est rêveuse et mélancolique ; l'autre est vive et légère : bals, spectacles, modes nouvelles, tout est affaire d'État pour ma maîtresse. Madame de Blainville, au contraire, est tout entière à son amour et à ses pinceaux, parce qu'ils servent encore à l'entretenir dans ses tendres rêveries. Témoin ce tableau qu'elle achève : un amant venant mourir sur le tombeau de sa maîtresse ! ! ! C'est un beau sujet que celui-là ! Il n'est pas commun, certes :

AIR : *Au sein d'une fleur tour à tour.*

Dans ce tableau quel sentiment !
Du peintre on y découvre l'âme.
Mais, le dirai-je ? pour l'amant,
Je crains beaucoup qu'on ne le blâme.
Sans doute il est fort bien traité ;
Mais, malgré l'art de la peinture,
On verra bien, en vérité,
Qu'il n'est pas fait d'après nature.

Madame de Rosane, elle, s'adonne peu à

peindre de grands sentimens. La forme d'un berret nouveau l'occupe plus que toutes ces compositions romanesques. (On sonne à plusieurs reprises.) Voilà que l'on me sonne. (L'on sonne plus fort.) C'est madame de Rosane ! Elle ne me donne jamais le temps de me rendre auprès d'elle avant qu'elle ne m'ait sonnée trois ou quatre fois.

(Juliette va pour sortir ; madame de Rosane, élégamment vêtue, paraît, tenant un grand nombre de lettres à la main.)

## SCÈNE II.

### Mme DE ROSANE, JULIETTE.

Mme DE ROSANE.

Eh bien, mademoiselle, il faut que je vienne vous chercher ?

JULIETTE.

Ah ! madame, j'y courais !

Mme DE ROSANE.

Vous couriez ? Il y paraît. Mais j'ai bien autre chose à faire qu'à vous gronder aujourd'hui ; cependant vous n'y perdrez rien : j'y reviendrai plus tard.

JULIETTE, *à part.*

Bon! elle l'oubliera.

Mme DE ROSANE.

Tenez, donnez ces lettres à Lafleur, et qu'il les porte à leurs adresses.

JULIETTE.

On disait des invitations: est-ce que madame donnerait un bal cette semaine?

Mme DE ROSANE.

Un bal! un bal! Vous savez bien que non: j'en ai donné un, il y a quelques jours. C'est seulement une petite soirée dansante pour la fête de ma sœur; et comme il faut consulter le goût des gens que l'on fête, comme elle n'aime pas le monde, je me vois forcée de faire à beaucoup de mes amis l'impolitesse de ne pas les inviter. Je n'aurai que deux cents personnes environ, que je ne puis pas me dispenser de réunir.

JULIETTE.

Bon dieu, madame! deux cents personnes! En voilà beaucoup plus qu'il n'en faut pour effrayer madame de Blainville, et je crains bien que ce ne soit pas une fête pour elle.

Mme DE ROSANE.

Oui, si elle faisait attention à tout ce monde qui s'agite autour d'elle. Mais tu connais ma sœur, toi, Juliette. Elevée près de nous, par notre excellente tante, tu sais combien madame de Blainville s'est toujours montrée sentimentale. Je gagerais bien qu'au milieu de ces deux cents personnes elle ne verra, elle n'entendra que le colonel d'Orville.

JULIETTE.

Il est vrai qu'on n'a jamais vu un semblable amour. Enfin, hier, Lafleur me remit un billet du colonel; madame votre sœur était à son chevalet quand je lui présentai cette lettre: je la vis rougir et respirer à peine dès qu'elle en eut reconnu l'écriture.

Mme DE ROSANE.

Et cependant depuis trois mois elle en reçoit une tous les jours.

JULIETTE.

Mais ce n'est pas tout encore. M. d'Orville écrivait à madame, « qu'il était au désespoir,

« mais qu'un ordre supérieur l'empêcherait de « venir le soir déposer ses hommages à ses pieds. » A ces mots, qu'elle lut tout haut, je la vis changer vingt fois de couleur ; elle articula même quelques phrases entrecoupées, qui me donnèrent à penser qu'il entrait un peu de jalousie dans son amour.

Mme DE ROSANE.

Jalouse ? ma sœur ? madame de Blainville ? elle qui a tant de raison et qui est si belle !

JULIETTE.

Eh, madame ! la raison, la raison ; je suis tentée de croire qu'elle ne garantit d'aucune folie, depuis que je vois brûler d'amour tant de personnes qu'on dit raisonnables. Quant à la beauté, d'autres femmes en ont également. D'ailleurs, le colonel n'a pas toujours été aussi rangé qu'il l'est depuis quelque temps ; il oublia long-temps ses maîtresses aussi facilement que ses créanciers.

Mme DE ROSANE, souriant.

Du moins, il est plus raisonnable qu'elle ; car il n'est pas jaloux.

JULIETTE.

Oh non ! les hommes !....

AIR :

Les hommes, pleins de confiance,
Ne doutent pas de notre amour ;
Mais pour nous, par expérience,
Nous doutons du leur chaque jour.
Si vraiment cette crainte extrême
Peut quelquefois nous abuser,
Un mari croit toujours qu'on l'aime :
D'honneur, j'en ai vu s'y tromper.

Mme DE ROSANE, lentement.

Mais de qui serait-elle jalouse? son goût pour la retraite l'empêche de rencontrer des rivales qui pourraient alarmer son amour, et je ne vois personne qui.....

JULIETTE, souriant.

Oh! quant à moi, je vois d'ici très distinctement quelqu'un qui pourrait fort bien faire concevoir de la jalousie.

Mme DE ROSANE.

Y songes-tu, Juliette? serait-ce de moi que tu voudrais parler, par hasard?

JULIETTE.

Précisément, madame ; et j'ai lieu de croire mes conjectures fondées; les liens du sang tempèrent seuls les jalouses pensées de madame de Blainville, et je la vois flotter sans cesse entre son amour et l'amitié qu'elle vous a vouée.

Mme DE ROSANE.

Oh non ! je n'ai point à craindre l'indifférence de ma sœur.

AIR : *Auprès d'un militaire* (de *la Dame blanche.*)

L'amour, l'amitié, j'espère,
Dans son cœur seront de moitié :
L'amour respecte, ma chère,
Les droits sacrés de l'amitié.

ENSEMBLE.

JULIETTE, Mme DE ROSANE.

JULIETTE.

Ah ! c'est en vain qu'elle espère
Dans son cœur les voir de moitié :
L'amour ne respecte guère
Les faibles droits de l'amitié.

Mme DE ROSANE.

Il respectera, ma chère,
Les droits sacrés de l'amitié,
Et les laissera, j'espère,
Dans son cœur être de moitié.

## SCÈNE III.

Mme DE ROSANE, seule et pensive.

Juliette m'a donné du noir avec ses idées..... ou plutôt avec celles de ma sœur.... Au fait, j'ai cru m'apercevoir, depuis quelques jours, qu'elle était un peu froide avec moi. Il est clair aussi qu'elle me cache quelque secret; car depuis quelque temps elle sort beaucoup plus souvent, elle reçoit des hommes d'affaires. Il faut croire que ce mystère s'éclaircira au premier jour. En attendant, mettons-nous au piano..... mais que chanterai-je? (Elle prend des cahiers de musique, qu'elle feuillette.)

*Air de l'Invitation à la valse.*

Ah! cherchons, ah! cherchons
Chansonnette jolie,

Ah ! cherchons, ah ! cherchons
De riantes chansons.

(Jetant de côté plusieurs romances, après en avoir lu le titre.)

Eh quoi ! toujours de la chevalerie,
Fier paladin, châtelaine jolie !
Vraiment votre ère est déjà bien vieillie,
Et les croisés ne sont plus de bon goût.
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la.
*Le Repentir*, ah ! l'on n'y croit plus guère ;
*Sermens d'amour*, on n'y croit pas du tout.
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la.
*Le Mari grondeur*, ah ! partout
L'on entend celle-là, j'espère.
Ah ! cherchons, ah ! cherchons
Chansonnette légère ;
Ah ! cherchons, ah ! cherchons
De riantes chansons.

Dans ces morceaux déjà je désespère
De rien trouver qui soit digne de plaire :
Ah ! voilà bien la *timide Bergère :*
Mais on n'en voit vraiment qu'à l'Opéra.
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la.

*Le classicisme*, on ne le comprend guère;
*Le romantisme*, ah! qui l'expliquera?
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la.
*Le Musulman*, ah! celle-là
Fait frémir mon cœur de colère. (Elle la déchire.)
Ah! cherchons, ah! cherchons
Chansonnette légère;
Ah! cherchons, ah! cherchons
De riantes chansons.

(Madame de Rosane s'avance vers la rampe, des morceaux de musique à la main, en se balançant et fredonnant la mesure de cette ritournelle. Le colonel entre.)

## SCÈNE IV.

### Mme DE ROSANE, LE COLONEL D'ORVILLE.

LE COLONEL.

A merveille, madame; si quelque chose égale votre grâce en dansant, c'est le charme de votre voix.

Mme DE ROSANE, avec surprise.

Comment, monsieur! vous étiez là? Ah! vous allez au moins me taxer de folie.

LE COLONEL.

C'est une folie, je vous jure, qui vous sied à merveille.

Mme DE ROSANE, riant.

On me l'a déjà dit. Mais ma sœur ne peut se rendre compte de la gaîté dont vous venez de me voir un accès.

LE COLONEL.

Et pourquoi cela ?

Mme DE ROSANE, finement.

Pourquoi? pourquoi? vous voulez me faire redire ce doux pourquoi qui vous charme, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est parce qu'elle est tout à son amour, partant tout à sa mélancolie. Moi, au contraire, rien ne m'amuse comme vos amours.

LE COLONEL.

Eh, madame ! je me demande, comme vous, pourquoi madame de Blainville ne consent pas à leur donner un terme ?

Mme DE ROSANE, riant.

Ah ! ah ! le terme de vos amours sera le ma-

riage, n'est-ce pas ? Voilà à quoi sont exposées les femmes qui croient, messieurs, à tous vos grands sentimens.

*Air du Verre.*

Ennemis des rians plaisirs,
Souvent les amans de notre âge
Font d'interminables soupirs
L'avant-scène du mariage.
Mais l'ennui se glisse, un beau jour,
Dans leur âme long-temps charmée,
Et l'hymen vient après l'amour
Comme après le feu la fumée.

LE COLONEL.

Ah, madame! quelle interprétation d'un mot sans conséquence ! En vérité, à vous voir aussi gaie, on pourrait croire que votre cœur est resté libre au milieu de vos nombreux adorateurs : votre esprit d'indépendance fait que vous redoutez l'amour. Prenez-y bien garde, madame ; l'amour est comme les maladies épidémiques : plus on les craint, plus on y est exposé ; et déjà M. de Villers, mon ami, cet honorable banquier qui recherche votre main,

n'a-t-il pas fait quelque impression sur votre cœur?

Mme DE ROSANE, sérieusement.

Pour parler raison, je conviens que M. de Villers est un des hommes que j'estime le plus. Mais je compte faire, monsieur, tout le contraire de ce que je vous vois faire : mon amour commencera le jour de mon mariage.

LE COLONEL.

Vous ne voulez pas éprouver ce doux sentiment auparavant?

Mme DE ROSANE.

C'est-à-dire, monsieur, que je n'en prendrai pas le temps.

LE COLONEL, à part.

Elle était digne d'un militaire, cette femme-là. (Haut.) D'après cela, je vois que Villers ne languira pas long-temps.

Mme DE ROSANE, souriant.

Non, monsieur, je ne tourmenterai jamais un homme avant de l'épouser.

AIR :

Je vois des femmes bien souvent,
Voulant éprouver leur puissance,
Avant l'hymen, de leur amant
Pousser à bout la patience.
Pour moi je les trouve à blâmer,
Et suis d'avis, en femme sage,
Qu'il ne faut pas anticiper
Sur les plaisirs du mariage.

LE COLONEL

Oui, mais cette trève ne durera que jusqu'au mariage; car, après.....

Mme DE ROSANE.

Oh! après.... Dame! après tout, je suis femme; et.....

LE COLONEL.

J'entends; à ce titre, vous avez des droits à la malice, et vous ne voulez pas les laisser prescrire.

Mme DE ROSANE.

Mais, convenez-en, messieurs, vous nous forcez souvent à nous servir de ces armes-là; car y a-t-il rien au monde de plus soumis que les

hommes avant le mariage?..... et devenus maris..... ah ! ah !

AIR : *En attendant qu'un autre se presente.*

Avant l'hymen, aux genoux de sa belle,
On voit l'amant, en lui baisant la main,
Cent fois promettre une amour éternelle,
Et lui jurer d'embellir son destin.
Avant l'hymen. (*bis.*)

Après l'hymen, plus léger qu'un nuage,
L'amour fait place aux froideurs, au dédain,
Et du bonheur promis par le volage
L'éternité ne dure qu'un matin
Après l'hymen. (*bis.*)

LE COLONEL.

Ah, madame! vous prenez l'exception pour la règle.

Mme DE ROSANE.

Enfin, nous verrons : bientôt vous serez époux, et.....

LE COLONEL, soupirant.

Plût au ciel que madame de Blainville daignât céder enfin aux vœux de l'amour le plus vrai

qui exista jamais, et qu'elle seule put faire naître.

M^me^ DE ROSANE, souriant.

Doucement, monsieur; songez que vous parlez à une autre femme, et qu'en dépit de l'amour il faut être poli avec tout le monde.

LE COLONEL.

Ah, madame ! vous ne pensez pas que j'aie voulu.....

M^me^ DE ROSANE.

Malgré tout, ma sœur ne trouve pas encore votre amour parfait; elle parle souvent de le mettre à l'épreuve. Il serait peut-être prudent à vous de l'éviter; mais voici le jour de sa fête qui approche, réunissons-nous tous à cette occasion pour la supplier de couronner votre flamme, *d'y mettre un terme.*

LE COLONEL.

Que vous êtes méchante !

M^me^ DE ROSANE.

Comment ! quand je conspire pour que vous deveniez mon frère !

LE COLONEL, lui baisant la main.

Que vous êtes bonne !

## SCÈNE V.

### Mme DE ROSANE, LE COLONEL D'ORVILLE, Mme DE BLAINVILLE, M. DE VILLERS.

( Madame de Blainville, qui a vu le colonel baiser la main de sa sœur, fait un mouvement. )

Mme DE ROSANE, allant au-devant de sa sœur.

Bonjour, ma chère Constance. ( Elle fait un salut gracieux à M. de Villers, qui lui baise la main. )

Mme DE BLAINVILLE. Elle fait une révérence froide au colonel, et dit à sa sœur.

Vous êtes venue de bonne heure au salon, à ce qu'il paraît ?

Mme DE ROSANE.

Non, vers deux heures, comme de coutume. Vous étiez sortie, et c'est moi qui ai reçu monsieur.

Mme DE BLAINVILLE.

Sans doute il ne se sera pas ennuyé.

LE COLONEL.

Nous parlions de vous, madame.

M. DE VILLERS, à madame de Rosane.

Et vous, madame, vous n'attendiez personne ?

Mme DE ROSANE.

Pardon, monsieur ; vous m'aviez promis de m'accompagner dans quelques magasins où j'ai des emplettes à faire, et j'ajoute foi à vos promesses : si vous voulez, nous allons partir.

M. DE VILLERS, lui offrant la main.

Trop heureux, madame, que vous daigniez me permettre.....

Mme DE ROSANE, avec malice, à madame de Blainville.

Voulez-vous être des nôtres, ma sœur ?

Mme DE BLAINVILLE, avec un peu d'impatience.

Non, je reste ici ; j'ai quelques lettres à écrire. ( Madame de Rosane sort. )

## SCÈNE VI.

### Mme DE BLAINVILLE, LE COLONEL.

LE COLONEL.

Toujours des lettres à écrire; mille soins indifférens vous occupent, et vous ne négligez que mon amour. Ah, madame!

Mme DE BLAINVILLE.

Il est vrai que depuis quelque temps je suis fort occupée. Il m'est venu une idée que je veux mettre à exécution.

LE COLONEL.

Mettre à exécution une idée nouvelle, tandis que vous songez si peu à celle qui m'occupe depuis si long-temps!

Mme DE BLAINVILLE.

Mais, colonel, au fait, est-ce à vous à vous plaindre de ce retard?

LE COLONEL.

Que signifie ceci?

Mme DE BLAINVILLE.

Consultez bien votre cœur.

LE COLONEL.

Ah ! qu'osez-vous dire, madame !

Mme DE BLAINVILLE.

C'est que je crois que vous vous trompez vous-même, quand vous dites que vous m'aimez.

LE COLONEL.

Comment ! depuis trois mois, madame ?.....

Mme DE BLAINVILLE.

Eh bien, trois mois ! ne dirait-on pas que ce sont trois siècles !

LE COLONEL, vivement.

Eh ! sans doute, madame; trois siècles, quand c'est vous qu'on adore et qu'on veut épouser.

Mme DE BLAINVILLE.

Pour m'épouser, monsieur, je vous l'ai déjà dit, je veux une plus grande épreuve. J'aurais lieu de craindre, sans cette précaution, que vos goûts volages ne fussent pas entièrement déracinés de votre cœur.

LE COLONEL.

Non, non; le présent doit dissiper toutes les craintes que le passé a pu faire naître.

AIR : *La paix long-temps fit mon bonheur* (de *Marguerite d'Anjou*).

Changer long-temps fit mon bonheur;
Et l'on m'a vu, courant le monde,
A la brune enlever mon cœur
Pour le reporter à la blonde.
Mais pour toujours ce cœur est pris;
Oui, son ardeur est éternelle :
Fidèle trois mois à Paris,
On doit toujours être fidèle.

Mme DE BLAINVILLE.

Oh! sans doute; mais je trouve, à vous parler franchement, que toutes les jolies femmes ont encore sur vous trop d'empire, que vos yeux se portent sur elles avec trop d'empressement.

LE COLONEL.

Eh, madame! vous ne pouvez que gagner à la comparaison, et c'est encore une sorte d'hommage que je vous rends; mais, puisque vous

l'interprétez autrement, je vous conjure de vouloir bien soumettre mon amour à l'épreuve que vous croirez nécessaire pour vous en bien convaincre, et je souscris d'avance aux conditions du traité que vous rédigerez, pourvu que notre hymen devienne le prix de ma fidélité à les observer.

M^me^ DE BLAINVILLE, avec joie.

Une épreuve ! volontiers ; et je vais me mettre à en arrêter les articles : vous les connaîtrez ce soir.

LE COLONEL.

Alors, je vais me retirer, madame, dans la crainte de vous influencer ; j'aurai l'honneur de revenir prendre vos ordres en serviteur soumis. (Il sort.)

## SCÈNE VII.

M^me^ DE BLAINVILLE, seule.

Ah ! combien il est doux d'aimer, et de se croire aimée ! mais le suis-je, en effet, comme

je le désire, et verrai-je enfin mes rêves de bonheur réalisés? Malgré moi, je sens que les anciennes folies du colonel viennent parfois me tourmenter; cependant il semble y avoir renoncé : c'est ce dont il faut m'assurer. Ses créanciers voulaient faire valoir leurs titres contre lui; je les en ai détournés en me portant sa caution à son insu, et en m'engageant à acquitter demain le montant des billets qu'il a souscrits. (Souriant.) Il y a déjà communauté de biens entre nous, sans qu'il s'en doute. Voyons si son cœur est également uni avec le mien; occupons-nous de l'épreuve qu'il consent à subir. Je veux en choisir une après laquelle je ne puisse plus douter de son amour..... (Elle réfléchit.) Je ne sais..... mais voilà M. de Villers; peut-être pourra-t-il m'être utile.

## SCÈNE VIII.

### Mme DE BLAINVILLE, M. DE VILLERS.

Mme DE BLAINVILLE.

Vous n'avez pas été long-temps à faire vos courses ; ma sœur est expéditive.

M. DE VILLERS.

A peine étions-nous descendus au premier magasin marqué sur sa liste, que, regardant à sa montre, madame de Rosane s'est rappelé avoir à faire, à cette heure même, une visite à laquelle elle m'a assuré ne pouvoir manquer.

Mme DE BLAINVILLE, inquiète, à part.

Ciel ! il me semble que le colonel est sorti avec empressement. (Haut.) Et pourquoi ne l'avoir pas accompagnée ? nos amis sont communs, nos connaissances sont les mêmes.

M. DE VILLERS, avec intention.

Oh ! défense absolue de la suivre.

Mme DE BLAINVILLE, vivement.

Et vous avez obéi ?

M. DE VILLERS, d'un air de confiance.

Pas à la lettre. Surpris de cette défense obstinée, et devant devenir l'époux de madame votre sœur, j'ai cru pouvoir me permettre de regarder où s'arrêterait sa voiture..... (Puis riant.) Oh ! c'était de loin.

Mme DE BLAINVILLE, vivement.

Eh bien !

M. DE VILLERS, lentement, avec affectation.

Les chevaux allaient ventre à terre.

Mme DE BLAINVILLE, avec impatience.

Vous ne les imitez guère. Que vous êtes lent dans vos récits !

M. DE VILLERS, riant.

M'y voici. A la fin, ils se sont arrêtés, grâce au ciel !

Mme DE BLAINVILLE, avec une indifférence affectée.

Sans doute, devant quelque magasin de modes ?

On est bien heureux de pouvoir s'occuper de gazes et de rubans!

M. DE VILLERS, mystérieusement.

Non, non; madame de Rosane est descendue si vivement de sa voiture, qu'elle ne m'a pas aperçu; et, suivie de Juliette, elle est entrée dans une allée étroite, où, gravissant derrière elle un escalier obscur, je l'ai vue entrer dans l'asile d'une famille indigente, comme un ange du ciel, pour la soulager et pour essuyer ses pleurs.

Mme DE BLAINVILLE, avec sensibilité.

Cette chère Caroline! oh! combien elle mérite d'être aimée! Veiller ainsi sur l'infortune, au milieu des plaisirs du monde.....

M. DE VILLERS.

Aussi, ai-je autant de rivaux que de personnes qui la connaissent.

AIR : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu?*

Oui, la bonté, la tendre bienfaisance,
Charment les cœurs et plaisent à chacun,

Sans ces vertus et leur douce puissance,
La beauté n'est qu'une fleur sans parfum.
Son règne est court et sa splendeur est vaine :
La faux du temps d'un seul coup la détruit ;
Mais pour toujours la bonté seule enchaîne
Les cœurs de ceux que la beauté séduit.

Un mal cruel au sein de Barcelonne
Jadis sema des ravages affreux ;
Des femmes vont, quand chacun l'abandonne,
Braver la mort et conquérir les cieux.
Ton sort, ô Grèce ! aujourd'hui les réclame,
Leurs nobles cœurs ont entendu tes cris ;
Quand des chrétiens t'ont trahie, une femme
Vole au trépas pour conserver tes fils.

Oui, madame, elle a non moins de vertus que de charmes ; et j'ai le droit de vous en vouloir, car vous seule retardez mon bonheur ; et madame votre sœur m'a souvent dit qu'elle ne se marierait que lorsque vous lui auriez donné l'exemple. Il y aurait à vous de l'inhumanité à ne pas le faire, et peut-être aussi de l'imprudence ; car le colonel est fort aimable, fort galant.....

Mme DE BLAINVILLE, tristement.

Oh! sans doute, il a été volage; il est d'un naturel changeant, je le sais; et c'est bien ce qui me fait différer notre union.

M. DE VILLERS.

Je plaisante, madame : vous avez su fixer d'Orville pour jamais.

Mme DE BLAINVILLE.

Non, non, je ne puis encore me flatter d'un pareil bonheur; et je vous avouerai même que, lorsque vous êtes entré dans ce salon, j'étais occupée à chercher une épreuve qui m'assurât pour toujours sa constance. Vous pourriez m'aider peut-être, vous, l'ancien ami du colonel?

M. DE VILLERS, embarrassé.

Une épreuve d'amour..... (et riant) j'ai peu approfondi cette matière.

Mme DE BLAINVILLE, souriant.

Eh bien donc, parlons commerce. Avez-vous songé à retirer mes fonds d'Angleterre, pour l'entier acquittement des billets de d'Orville?

M. DE VILLERS.

J'espère que demain tout sera recouvré; et il était temps de prendre cette mesure, car on n'est pas sans inquiétude sur votre banquier de Londres.

Mme DE BLAINVILLE.

Il se pourrait! hâtons-nous de prévenir ce coup.

M. DE VILLERS.

Il n'y a encore aucun danger; et vous pouvez, madame, vous reposer sur moi du soin de vos intérêts et de ceux de mon ami. (Il ouvre un portefeuille, et remet des papiers à madame de Blainville.) En attendant, voici ses derniers billets que j'ai retirés: le voilà à présent à votre discrétion. Combien il s'estimerait heureux, s'il connaissait toutes vos bontés! (riant) car enfin un créancier inhumain aurait pu l'envoyer coucher ce soir à Sainte-Pélagie, et il ne court plus ce risque-là..... à moins toutefois.....

Mme DE BLAINVILLE, devient rêveuse, et dit à part:

Quelle idée il présente à mon imagination in-

quiète! (Haut.) J'aperçois le colonel; adieu, je vous laisse avec lui. (Elle sort.)

## SCÈNE IX.

### M. DE VILLERS, LE COLONEL.

M. DE VILLERS, à part.

En vérité, je crois que l'amour lui trouble l'esprit. Il faut espérer que le mariage lui rendra le bon sens. (Haut.) Bonjour, colonel.

LE COLONEL.

N'est-ce pas madame de Blainville qui sort?

M. DE VILLERS.

Oui; elle me quitte, je ne sais pourquoi, avec un air très préoccupé.

LE COLONEL, riant.

Ah! ah! je devine : elle va probablement rédiger une charte.....

M. DE VILLERS.

Une charte?

LE COLONEL.

Oui, une charte d'amour, à laquelle j'ai juré de me soumettre.

M. DE VILLERS.

Avant d'en connaître les termes?

LE COLONEL.

Sans doute.

M. DE VILLERS.

Ce n'est pas ainsi que j'agis : j'aime à voir clair à ce que je fais.

LE COLONEL.

Un spéculateur, cela se conçoit; mais, mon cher Villers, peut-on redouter les lois de la femme qu'on aime? D'ailleurs, nous autres militaires, nous ne connaissons que l'obéissance passive; et nous nous y faisons très bien, en pensant que nous commanderons un jour à notre tour : on n'est pas toujours soldat.

M. DE VILLERS.

Oui, je comprends; et l'on n'est pas toujours amant.

LE COLONEL.

AIR :

Un soldat doit toujours, en guerre,
Obéir à son commandant ;
A celle que son cœur espère,
De même obéit un amant.
Mais tout change : par son courage
Le soldat devient général,
Et pour l'amant le mariage
Est le bâton de maréchal.

M. DE VILLERS, riant.

Mais, fort souvent, les femmes nous font des lois de leurs caprices, et si l'on s'y soumettait les lois ne manqueraient pas.

LE COLONEL.

Mais vous n'êtes donc pas amoureux?

M. DE VILLERS.

Je suis banquier, mon ami.

AIR :

Notre réglement fait défense,
Et nous n'avons pas d'autres lois,

Du hasard de courir la chance,
Et des marchés à fin du mois.
Un des articles qu'il renferme
Range, c'est le point important,
L'amour dans les marchés à terme,
Et l'hymen dans ceux au comptant.

LE COLONEL.

Et votre mariage projeté?

M. DE VILLERS.

Mon mariage projeté est un parti pris de sang-froid, une alliance que me conseillent à la fois mon goût et les convenances. Mais savez-vous, mon ami, que vous êtes devenu bien sentimental, vous que j'ai vu autrefois..... il n'y a que quelques mois encore.....

LE COLONEL.

Sans doute; vous m'avez vu courir après des chimères, prétendre même à la stérile gloire d'homme à bonnes fortunes; mais depuis que j'adore madame de Blainville, combien je suis revenu de ces vaines erreurs!

M. DE VILLERS, regardant à sa montre.

Votre cours de sentiment me plaît infiniment; mais, mon ami, la Bourse me réclame, et je me vois forcé de sacrifier mon plaisir aux affaires. D'ailleurs, il est peut-être prudent que je vous quitte; car vous finiriez par me rendre romanesque; et pour un banquier..... ah! on en jaserait. Un banquier et une jolie femme ont cela de commun, qu'ils ne doivent jamais faire parler d'eux. Adieu. (Il sort.)

## SCÈNE X.

LE COLONEL, seul.

Il est libre, il semble heureux. Envierai-je son sort? Non, non! s'il est exempt des soucis de l'amour, il n'en connaît pas non plus le bonheur.

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*

Lorsque d'amour j'éprouvais la souffrance,
J'ai quelquefois sollicité du ciel

La paix du cœur, la froide indifférence
Qui nous soustrait à son trouble éternel.
Je blasphémais : ma prière fut vaine ;
Le ciel prudent repoussa mon désir.
Je l'en bénis ; car l'oubli de la peine
Est trop payé par l'oubli du plaisir.

( Il s'approche du chevalet et des cartons de dessin, qu'il ouvre et qu'il visite. )

Le bel art que la peinture ! il ne charme pas seulement les yeux, il s'adresse à l'âme : qui mieux que lui sait tromper l'absence? Mais que vois-je !.... mon portrait ! Ah, madame de Blainville! toutes mes inquiétudes se dissipent ; je puis à présent supporter toutes les épreuves : cette vue me fait concevoir les plus douces espérances. Courons les confier à ma protectrice ; courons en entretenir la charmante madame de Rosane. ( Il sort par la porte du milieu ; madame de Blainville et Juliette entrent par la porte latérale. )

## SCÈNE XI.

M^me^ DE BLAINVILLE, JULIETTE. Elles ont entendu les dernières paroles du colonel.

M^me^ DE BLAINVILLE, très animée.

Toujours madame de Rosane !

DUO.

AIR : *Redites-moi, je vous prie* (d'*Une Heure de Mariage*).

Qu'ai-je entendu? douleur extrême !
Comment douter de mon malheur !
Le cœur de l'homme est un problème.

JULIETTE, à part.

Pour moi, j'ai deviné Lafleur.

M^me^ DE BLAINVILLE, songeant, à part.

Il me faut éprouver sa foi.

JULIETTE, à part.

Je suis bien plus crédule, moi,
Quand d'amour je subis la loi

Mme DE BLAINVILLE.

Mon excuse est l'amour extrême.
Mon cœur demain
Sera certain.

ENSEMBLE.

Mme DE BLAINVILLE.

Je vais éclaircir ce problême ;
Puis-je croire encore au bonheur ?

JULIETTE.

J'ai trouvé le mot du problême,
Et je crois toujours au bonheur.

Mme DE BLAINVILLE, rêveuse, s'éloigne peu à peu de Juliette, et dit d'une voix concentrée :

Il prétend qu'il m'aime..... et ce matin, je le trouve baisant la main à une autre : en cet instant encore, c'est son nom que je lui entends prononcer ; que dois-je croire ?.... Allons, c'est le moment de lui faire subir l'épreuve ; voyons s'il y résistera. (Elle sort avec Juliette ; la toile se baisse.)

# ACTE SECOND.

Le théâtre représente une salle commune de la prison.

---

## SCÈNE I.

### LE COLONEL D'ORVILLE, M. DE LA VERVE.

LE COLONEL, à part.

Quel fatal destin ! Au moment peut-être de devenir le plus fortuné des mortels, quand madame de Blainville vient de me promettre une épreuve après laquelle elle devait couronner mon amour, il faut que je sois arrêté et conduit ici ! Quel sort cruel !

M. DE LA VERVE, assis près d'une table où il crayonnait quelques vers, dit, à part, en regardant le colonel :

En voilà encore un, je crois, qui s'en prend au sort. En vérité, si l'on en croyait tous ceux que l'on conduit ici, ce serait un grand cou-

pable que le sort ; car ils se donnent tous pour ses victimes. (Riant.) Ah ! ah ! ah !

LE COLONEL, à part, regardant M. de la Verve.

Voilà un plaisant original, ce me semble ; rire tout seul, et dans un tel lieu ! On se sera trompé de maison en le conduisant ici.

M. DE LA VERVE, à part.

Quant à moi, ce n'est pas au destin que je m'en prends, mais à mes maudits créanciers, qui sont cause que je ne pourrai pas publier un poëme épique, sur lequel, sans vanité je crois, je pouvais fonder quelque espoir de fortune. Ah ! c'est indigne ! la France, la postérité, devraient poursuivre ces gens-là ; car enfin, c'est un vol qu'ils leur font. Mais s'ils croient y gagner quelque chose, eux, ils se trompent fort : je n'ai rien, ils perdent leurs droits ; et s'ils murmurent, je leur décoche une satire..... (Riant plus fort.) Ah ! ah ! ah !

LE COLONEL, à part.

On ne prend pas plus gaîment son parti ; on dirait, à le voir si bien à son aise, que c'est un habi-

tué ; sa philosophie me paraît plaisante. (Haut.) Y a-t-il long-temps, monsieur, que vous habitez ce séjour ?

M. DE LA VERVE.

Monsieur, oui et non ; je m'explique : Oui, parce que ce n'est pas la première fois que j'y viens ; non, parce qu'il n'y a que quelques jours qu'on a eu l'extrême bonté de m'y ramener.

LE COLONEL.

Et comptez-vous en sortir bientôt ?

M. DE LA VERVE.

Quand il plaira à mes créanciers.

LE COLONEL.

Vous n'espérez donc en l'obligeance de personne ?

M. DE LA VERVE.

Ah ! il y a bien une femme qui m'a aimé : un poète, vous le sentez bien, fait des passions ; mais nous sommes brouillés.

LE COLONEL.

On peut vous réconcilier.

M. DE LA VERVE.

Non, non, impossible; j'en ai dit du mal: j'ai dit qu'elle était coquette.

LE COLONEL.

Ce n'est rien; je m'en charge.

M. DE LA VERVE.

J'ai dit qu'elle n'était pas jolie.

LE COLONEL.

Ah! je ne m'en mêle pas..... mais vous avez des amis; ils s'empresseront de vous délivrer.....

M. DE LA VERVE.

Ah oui! fiez-vous-y.

AIR:

J'admirais les beaux sentimens
De ceux qui m'ont rendu visite.
Combien m'ont-ils fait de sermens
De me délivrer au plus vite!
Ils me l'ont mainte fois promis:
Mais en fourbes ce siècle abonde;
Et je ne hais rien tant au monde
Que la plupart de mes amis.

Ah, monsieur! rien ne m'afflige comme de me voir trahi. Mais vous, c'est peut-être votre début en ces lieux?

LE COLONEL.

Oui; (avec feu) et celui qui m'a joué ce tour-là s'en repentira, je vous le promets.

M. DE LA VERVE, à part.

C'est un triste métier que celui de débiteur; mais, ma foi! je ne voudrais pas être le créancier de cet homme-là. (Haut.) Je vous assure cependant, monsieur, qu'avec un peu de patience on n'est pas mal ici.

LE COLONEL.

Oui; de la patience, au bruit des verroux et des grilles! Le beau concert, morbleu! pour un militaire; le beau quartier pour un colonel!

M. DE LA VERVE, à part, un peu effrayé.

Il met du feu, il met beaucoup de feu à s'exprimer. (Haut.) Ah, monsieur! de quelle ressource devient une imagination créatrice dans une semblable position! Quand je m'abandonne à

mes compositions, ces verroux, ces grilles, ces murs élevés, disparaissent devant moi ; je ne vois plus que des ruisseaux limpides, que des prairies émaillées de fleurs, que des bosquets toujours verds, que des jardins d'Idalie.

LE COLONEL.

En vérité, tout cela est fort agréable, et ne coûte pas beaucoup d'entretien. (A part.) J'avais bien raison de dire qu'on s'était trompé en amenant cet homme ici : il est fou.

M. DE LA VERVE, avec dignité.

Voilà, monsieur, ce que c'est que d'être poète.

LE COLONEL.

C'est ce que je me disais, monsieur. Mais, puisque vous êtes poète, vous êtes à même de me rendre un service.

M. DE LA VERVE.

Ah ! de tout mon cœur ! Entre compagnons d'infortune on doit s'aider. Et quel service, s'il vous plaît, pouvez-vous attendre de De la Verve ?

LE COLONEL.

Vous me ferez des vers, monsieur de la Verve, et, en revanche, si mon bras et mon épée pouvaient vous être utiles.....

M. DE LA VERVE, vivement.

Ah, monsieur! je ne me bats jamais; mais cependant je ne vous refuse pas; car on pourrait me chercher querelle, et alors celui qui se le permettrait aurait affaire à vous, puisque vous le voulez bien. Mais sur quel sujet désirez-vous avoir des vers? C'est l'amour qui doit m'inspirer, sans doute?

*Air de la Clochette.*

Me voilà, me voilà,
Pour vous que faut-il faire?
Me voilà, me voilà.
Complaisant secrétaire,
S'il faut (*bis*) fixer une infidelle,
Me voilà, me voilà;
Soumettre une cruelle,
Me voilà, me voilà.

Par mes brûlans écrits
De vingt maris
S'il vous faut assurer la défaite,
Mon ardeur est prête;
Me voilà, me voilà :
A vous est la victoire;
Me voilà, me voilà.
Oui, vous pouvez m'en croire,
Enfin, fût-elle votre femme,
Je saurais bien toucher son âme.
Me voilà, me voilà,
Me voilà, me voilà.

LE COLONEL.

Ah, monsieur! l'objet que vous avez à chanter est le plus digne d'inspirer un poète. Figurez-vous le modèle des grâces et de la beauté, la réunion de tout ce que vos confrères ont le plus vanté dans chacune des déesses de l'Olympe, et vous resterez encore bien au-dessous de la réalité.

M. DE LA VERVE.

Diable! voilà, du moins, un champ libre pour les éloges.

LE COLONEL.

Oui, célébrez sa grâce enchanteresse,
Son doux regard et son parler si doux;
Chantez surtout, chantez avec ivresse
Ses mots heureux dont chacun est jaloux.

M. DE LA VERVE.

Pour tant d'attraits, oui, je le sens d'avance,
Mon luth saura rendre de dignes sons.
Je veux aussi chanter votre constance:
La poésie aime les fictions.

(Il fouille dans sa poche et feuillette un portefeuille.) J'ai votre affaire.

LE COLONEL.

Fi donc, monsieur! des vers faits pour une autre! Ce qui ressemble à une autre ne saurait bien la peindre.

DE LA VERVE.

Si vous vouliez les entendre, peut-être.....

LE COLONEL.

Au fait, j'ai le temps; mais je suis bien persuadé d'avance, monsieur de la Verve.....

M. DE LA VERVE.

Attendez, vous prononcerez ensuite. C'est un portrait :

Elle est jolie, elle est brillante,
Timide et pleine de pudeur ;
Elle est vive, elle est sémillante,
Et rien n'égale sa candeur.

LE COLONEL répète.

Elle est vive, elle est sémillante.....

Voilà un portrait qui ressemble à madame de Rosane.

M. DE LA VERVE.

Rosane ? Je crois connaître ce nom-là. (Il continue :)

De cette beauté singulière,
En un mot voici les attraits :
Sous une forme régulière,
Le caprice est dans tous ses traits. [1]

[1] Ce portrait est d'un ami de l'auteur qui n'existe plus, mais dont la mémoire vivra long-temps dans les lettres, et parmi ceux qui l'ont connu. C'est pour honorer ce souvenir que nous conservons ici ce quatrain, qu'il nous avait adressé

LE COLONEL.

Le portrait est charmant, sans doute; mais un hasard malheureux veut qu'il ne ressemble en rien à celle à qui je le destinais. Ayez cependant la complaisance de me le donner; il convient parfaitement à une dame de ma connaissance: madame de Rosane, dont je vous parlais tout à l'heure.

M. DE LA VERVE.

Allons, va pour madame de Rosane. MM. les militaires ont toujours un camp de réserve; je cours vous les copier, et je m'occuperai ensuite de célébrer la beauté incomparable. (Il sort par une porte latérale.)

## SCÈNE II.

LE COLONEL, seul, s'avançant vers une table.

Ecrirai-je à madame de Blainville que je suis ici?..... Non: ce serait l'affliger. Je veux voir Villers auparavant; il est informé de ma més-

aventure ; je connais son amitié, son zèle ; il ne tardera pas à arriver. Je n'ai qu'à prendre un peu patience. Mais j'ai eu tort de quitter mon poète ; sa folie a l'art de me distraire. Je vais tâcher de le rejoindre. (Il sort par la même porte que M. de la Verve.)

## SCÈNE III.

(On entend le bruit des verroux ; la porte du fond s'ouvre.)

### Mme DE BLAINVILLE, UN GEOLIER.

(Madame de Blainville aperçoit le colonel sortant par la porte latérale ; elle paraît émue.)

LE GEOLIER.

Le monsieur que vous demandez, madame, aura été, sans doute, visiter quelqu'un de ses compagnons d'infortune ; mais je puis aller le prévenir qu'on l'attend. (A part.) Foi d'honnête homme ! cette dame m'a tout attendri en entrant : elle a de si bonnes manières..... (Il fait sonner une bourse dans sa main.) Je vais chercher monsieur le prisonnier, madame.

Mme DE BLAINVILLE.

Non, n'y allez pas; je désire demeurer seule un instant. J'attendrai qu'il revienne ici.

LE GEOLIER.

Comme il plaira à madame. (Il sort en faisant sonner sa bourse.)

## SCÈNE IV.

Mme DE BLAINVILLE, seule.

Je suis trop troublée pour pouvoir, dès à présent, supporter sa présence sans me trahir. J'ai besoin de me remettre..... C'est ici qu'il respire; oui, c'est ici que je pourrai m'assurer si son amour est aussi véritable que celui que je nourris au fond du cœur. Si d'Orville m'aime, ce séjour, tout affreux qu'il est, lui paraîtra enchanté, lorsque je serai près de lui..... Lorsque je serai loin de lui, le soin de m'écrire occupera seul sa pensée..... Ah! s'il paraît n'y rien regretter, si ma seule présence le console de sa

captivité, alors je pourrai croire à tout son amour..... mais s'il vient à pleurer sa liberté, (soupirant) alors je la lui rendrai.

AIR : *Viens, gentille dame* (de *la Dame blanche*).

Amour, par tes charmes,
Bannis mes alarmes :
Je me fie à toi.
A tes lois fidèle,
Quand mon cœur t'appelle,
Amour, guide-moi.

Dis-moi, celui que j'aime
Me jure amour extrême :
Le tiendra-t-il long-temps ?
Ou, plus changeant que l'onde,
Ira-t-il à la ronde
Porter d'autres sermens ?

Amour, par tes charmes, etc.

S'il doit être volage,
De la foi qui m'engage
Ah ! viens me délivrer ;
Mais s'il était fidèle,

D'une ardeur éternelle
Laisse-moi l'adorer.

Amour, par tes charmes, etc.

## SCÈNE V.

### Mme DE BLAINVILLE, M. DE LA VERVE.

M. DE LA VERVE, entrant les yeux fixés sur une feuille de papier qu'il tient à la main.

Les voilà dignes d'être présentés à madame de Rosane; et je ne doute pas, monsieur..... Eh bien! où est-il donc?

Mme DE BLAINVILLE, avec empressement.

Que dites-vous de madame de Rosane, monsieur? Qui cherchez-vous en ces lieux?

M. DE LA VERVE, à part.

C'est probablement une nouvelle arrivée, qui veut être mise au fait de ce qui se passe ici. (Haut.) Rien, madame. Je vous demande mille pardons; je cherchais un colonel fort aimable,

que nous comptons depuis ce matin parmi nous, et qui, ici, tout à l'heure, m'a prié de lui faire des vers pour une dame. Mais, puisqu'il n'y est pas..... (Il fait un mouvement pour sortir.)

Mme DE BLAINVILLE, s'avançant vers lui, et lui prenant le papier qu'il tient à la main, dit avec dépit :

Voyons ce galant hommage. (Elle lit avec inquiétude.) *A madame de Rosane.*

M. DE LA VERVE, à part.

Il paraît qu'elle est curieuse de vers.

Mme DE BLAINVILLE lit les vers avec trouble, et les déchire avec fureur.

Le perfide !

M. DE LA VERVE.

Que faites-vous là, madame ? Déchirer ainsi un portrait charmant, un de mes meilleurs ouvrages ; c'est affreux ! M. le colonel sera furieux de l'insulte que vous me faites ; et vous êtes bien heureuse d'être femme ; car, sans cela, il ne laisserait certainement pas la chose se passer ainsi.

M^me^ DE BLAINVILLE.

Eloignez-vous, complice d'une affreuse perfidie! Sortez d'ici! (Elle tombe dans un fauteuil.)

M. DE LA VERVE.

*Sortez d'ici!* Cela vous est bien facile à dire. (A part) Mais cette femme est folle, et folle furieuse; il me semble entendre feu madame de la Verve. Je me retire pour laisser passer sa fureur : elle sera peut-être plus amusante après son accès; mais, dans cet état-là, elle me fait peur. Quand on est comme cela, on ne devrait pas avoir de dettes; il n'est pas rassurant pour les autres prisonniers d'avoir une semblable compagne. Déchirer mes vers! Ce seul fait suffirait pour faire interdire la personne jusque-là la plus sensée. (Il sort.)

## SCÈNE VI.

Mme DE BLAINVILLE, seule.

Douterai-je encore de sa trahison?..... Privé subitement de sa liberté, son premier soin, en entrant dans ce triste séjour, est d'adresser des vers à ma rivale !..... Qu'ai-je dit ! Quel nom la passion me fait donner à une sœur dont j'ai pu mille fois reconnaître l'élévation d'âme ! Ah ! pardon ! la jalousie m'égarait. Si madame de Rosane était aimée du colonel, si elle était sensible à ses hommages, elle m'eût désabusée ; elle ne m'eût pas fait mystère d'un sentiment dont la découverte me donnerait quelques instans de regrets, il est vrai, mais qui, si on me le dissimulait plus long-temps, causerait certainement le malheur de ma vie. Ce matin encore, elle me pressait d'accorder ma main à d'Orville ! Oh non ! je me suis laissée entraîner par mes jalouses inquiétudes : sachons les vaincre.

## SCÈNE VII.

### Mme DE BLAINVILLE, Mme DE ROSANE, JULIETTE.

Mme DE BLAINVILLE, à part.

O ciel! ma sœur! Je sens mon trouble renaître.

Mme DE ROSANE.

Je suis charmée, ma chère Constance, que nous nous trouvions ici; c'est sans doute le même motif qui nous y conduit.

Mme DE BLAINVILLE, froidement.

J'ignore, Caroline, quel motif vous y amène.

Mme DE ROSANE, vivement.

Mais, le désir de rendre la liberté au colonel.

Mme DE BLAINVILLE, à part.

Hélas! je ne vois que trop que l'amour va déjouer les stratagêmes de l'amour..... Je me

flattais, il n'y a que quelques instans encore, mais à présent..... (Elle tombe dans un fauteuil.)

Mme DE ROSANE, avec empressement.

Ma sœur, mon amie, qu'avez-vous?

Mme DE BLAINVILLE, se relevant.

Un étouffement subit; ces lieux.....

JULIETTE, à part.

Ou plutôt notre présence inattendue; car c'est toujours par ce qu'ils évitent de dire qu'on devine ce que pensent les amans.

Mme DE ROSANE, d'un ton d'affection.

Je connais vos sentimens pour le colonel, ma chère Constance; et je comprends facilement que vous souffriez plus encore que tout autre de cette malheureuse circonstance.

Mme DE BLAINVILLE, troublée.

Mais qui vous en a instruite?....

Mme DE ROSANE.

Une lettre du banquier Villers m'a appris que

d'Orville lui écrivait à l'instant, qu'ayant négligé d'acquitter quelques billets à leur échéance, il venait d'être arrêté et conduit ici. Dès-lors j'ai songé à tout le chagrin que cette nouvelle pourrait vous donner, et, sans vous prévenir, j'ai devancé M. de Villers, que retenaient, disait-il, des affaires de la plus grande importance, et je venais l'attendre ici, pour me concerter, avec lui et le colonel, sur les moyens de vous rendre le prisonnier.

JULIETTE, à part.

Voilà qui est expliqué; nous ne sommes pas venues avec des intentions hostiles, j'espère.

Mme DE ROSANE, voyant sa sœur rêveuse et embarrassée.

Ma chère sœur, ma chère Constance, vous détournez la vue? Que craignez-vous? ouvrez-moi votre cœur; craindriez-vous que nous ne puissions pas retirer d'Orville de cette prison? mais ma fortune est aussi la tienne! (Elle se jette dans ses bras.)

Mme DE BLAINVILLE.

Ah! c'est trop différer! il est temps qu'un aveu

sincère rende à ma Caroline cette confiance dont elle est si digne. Eh bien! si le colonel est en ces lieux, votre sœur, seule, en est la cause.

M^me^ DE ROSANE.

Vous, la cause de sa détention! et comment?

JULIETTE, à part, s'approchant.

Cela peut s'appeler enchaîner ses adorateurs; le trait me paraît piquant.

M^me^ DE BLAINVILLE.

Apprenez tout : afin de m'assurer de la fidélité du colonel, redoutant pour sa constance les charmes des autres femmes, jalouse, injuste même, j'ai voulu m'assurer, *seule*, son cœur; parvenue à découvrir le nom d'une personne à laquelle il doit plusieurs sommes, qu'il n'a pu rembourser par *imprévoyance*, je me suis portée sa caution, et j'ai prié le principal créancier, un ancien ami de feu M. de Blainville, de le poursuivre en son nom, et de le priver momentanément de sa liberté.

JULIETTE, à part.

*Recette pour empêcher votre amant de courir le monde :* Faites-le renfermer.

Mme DE ROSANE, embrassant sa sœur et souriant.

Tant mieux, ma bonne amie, que tout soit ainsi; le colonel ne verra dans ce parti qu'un excès d'amour, qui vous obligera à vous unir plus tôt à lui. Mais croyez-moi, faisons-le d'abord sortir de ce séjour, qui ne me paraît nullement propre à la célébration et aux réjouissances d'un mariage.

JULIETTE, à part.

Comme ma maîtresse raisonne bien! il est évident qu'elle n'a pas d'amour.

Mme DE BLAINVILLE.

Je me rends à votre sentiment, ma chère Caroline, et vais, de ce pas, chercher.....

Mme DE ROSANE, l'interrompant.

Non; permettez, ma sœur, que le soin de recueillir la rançon de d'Orville m'occupe seule;

vous, restez ici; instruisez-le, si vous le jugez à propos, de la cause qui l'y a conduit, et que l'assurance d'un hymen prochain devienne les préliminaires de la paix. Je vous laisse Juliette.

(Elle sort.)

## SCÈNE VIII.

### Mme DE BLAINVILLE, JULIETTE.

Mme DE BLAINVILLE, à Juliette.

Combien la touchante bonté de ma sœur augmente plus encore mes torts envers elle!

JULIETTE, riant.

L'amour, dit-on, madame, rend tout excusable.

Mme DE BLAINVILLE.

Grâce à Dieu, mes inquiétudes sont entièrement dissipées; mais je ne te cacherai pas, ma chère Juliette, que je me sens un peu embarrassée auprès du colonel; cependant je veux tout lui avouer.

JULIETTE.

J'admire votre franchise, madame; mais ne craignez-vous pas que M. d'Orville ne soit offensé du peu de confiance que vous avez montré pour son amour, en le faisant mettre ici?

Mme DE BLAINVILLE.

N'importe; il verra mon repentir. Mais on vient; si c'était lui! Mon cœur bat d'avance.

## SCÈNE IX.

### Mme DE BLAINVILLE, JULIETTE, LE COLONEL.

LE COLONEL.

Une femme en ces lieux! Ciel! c'est madame de Blainville! Ange tutélaire! on vous voit toujours voler au secours des malheureux. Villers vous aura informée de ma mésaventure..... Ah! comme j'ai maudit le pendard qui m'a fait mettre ici!

Mme DE BLAINVILLE, embarrassée.

Vous en voulez donc bien à ce créancier?

JULIETTE, à part.

Voilà la corde délicate.

LE COLONEL, vivement.

Si je lui en veux? à lui? à ce traître? Sans m'avoir prévenu! Ah! je l'étranglerais si je le voyais.

JULIETTE, à part.

Cela va mal.

Mme DE BLAINVILLE.

L'étrangler serait peut-être un peu violent.

LE COLONEL, d'un ton toujours menaçant.

Ah! qu'il redoute ma présence!

Mme DE BLAINVILLE, d'un ton suppliant.

Eh bien, colonel, il faut vous l'avouer : je suis chargée d'obtenir sa grâce auprès de vous, et je ne vous quitte pas, sans.....

LE COLONEL, toujours en colère.

Non, madame : non ; n'espérez pas que jamais je lui pardonne. Jugez de ma colère, puisque je demeure inflexible à votre voix.

JULIETTE, à part.

Il est entêté..... comme un homme.

Mme DE BLAINVILLE.

Je suis fort intéressée, je vous le jure, à ce que vous n'étrangliez pas le coupable : il est de mes amis.

LE COLONEL.

Comment ?

Mme DE BLAINVILLE.

Je l'aime comme mon prochain.

LE COLONEL.

Que voulez-vous dire?

Mme DE BLAINVILLE.

Que, si vous êtes en prison, si vous avez trouvé un créancier moins traitable que les autres, c'est..... c'est à l'amour que vous le devez.

LE COLONEL, avec empressement.

Quoi ! ce serait !....

Mme DE BLAINVILLE.

L'épreuve à laquelle vous vous êtes vous-même volontairement soumis ; et vous voyez votre seule créancière.

LE COLONEL, avec surprise.

J'avoue que je n'aurais pas su deviner le mot de cette énigme; (riant) et vous-même, madame, vous conviendrez qu'il est pardonnable de ne pas le trouver tout d'abord. L'expédient est nouveau.

*Air de Lantara.*

Ah oui, vraiment ! l'idée est neuve;
Personne n'osera nier
Qu'il n'est pas de plus sûre épreuve
Que des verroux et qu'un geolier.
Comment expliquer cette crainte ?
Car je me cherche en vain des torts;
Vous fallait-il une contrainte
Pour obtenir prise de corps ?

(Riant.) Mais les remords se sont donc emparés

de vous, puisque vous vous êtes déterminée si promptement à me laisser mettre en liberté; c'est assez heureux pour moi; car si vos inquiétudes eussent duré autant que la captivité d'un prisonnier pour dettes..... cinq ans.....

M^me^ DE BLAINVILLE, riant.

En effet, un lustre de fidélité! Oh! vous n'y eussiez pas survécu!

## SCÈNE X.

### M^me^ DE BLAINVILLE, JULIETTE, LE COLONEL, M. DE LA VERVE.

M. DE LA VERVE, à part, regardant avec inquiétude de la porte latérale.

Cette folle est encore là, qui cause avec le colonel. Mais quel intérêt peut-il donc prendre à son entretien?

M^me^ DE BLAINVILLE, regardant à sa montre.

Madame de Rosane ne vient point.

LE COLONEL, apercevant M. de la Verve.

Ah ! voici un prisonnier, madame, qui va vous aider à prendre patience ; c'est un homme singulier, un poète !

Mme DE BLAINVILLE, souriant.

Je l'ai déjà vu ; il vous a fait des vers pour ma sœur.

LE COLONEL.

C'est-à-dire qu'il avait, dans son portefeuille, un portrait qui semblait pouvoir s'appliquer à madame de Rosane ; mais je lui ai demandé des vers pour vous ; il m'a promis de faire quelque chose de nouveau (ce qui est assez rare chez les faiseurs de vers). Mais qu'avez-vous, madame ? vous paraissez inquiète.

Mme DE BLAINVILLE, troublée.

Il est vrai ; je pense à toutes les erreurs que l'amour m'a fait commettre aujourd'hui.

LE COLONEL, lui baisant la main.

Ne vous accusez point, madame, d'une erreur qui m'est aussi chère.

JULIETTE, à part.

Quel puissant talisman que celui de l'amour! Tout à l'heure, il voulait étrangler le coupable; à présent, il baise la main qui lui a donné des chaînes.

LE COLONEL, au poète.

Mais, avancez donc, M. De la Verve; ne craignez pas de nous déranger.

M. DE LA VERVE, à part.

La présence du colonel me rassure. (Il s'avance, et dit bas au colonel :) Apprenez qu'il faut être prudent avec les femmes qui viennent ici; méfiez-vous de celle-là, je vous en préviens.

LE COLONEL, à part.

Mais, est-ce que cet homme aurait la tête dérangée? (Haut.) Eh, monsieur! que dites-vous! C'est un libérateur que le ciel m'envoie, un ange sous les traits d'une femme.

M. DE LA VERVE.

Un ange, tant que vous voudrez; mais rien

ne ressemble parfois à un démon comme ces anges-là.

LE COLONEL, avec force.

Vous n'y songez pas, monsieur; je.....

M. DE LA VERVE, effrayé; à part, en se reculant.

Ce colonel, qui devait être mon défenseur! Fiez-vous aux sermens!

Mme DE BLAINVILLE. Elle s'approche en riant de M. De la Verve, qui se recule avec effroi.

Il est vrai, monsieur, que vous avez à vous plaindre de moi; mais sachez que je suis ici pour tout réparer.

LE COLONEL, surpris.

Vous, madame! des torts envers M. De la Verve?

Mme DE BLAINVILLE.

Oui, un tort très grave vis-à-vis d'un poète, et d'un poète du mérite de monsieur.

M. DE LA VERVE, s'inclinant.

Madame..... (A part.) Elle est dans son moment lucide apparemment.

LE COLONEL, riant.

En vérité, madame, tout est mystère aujourd'hui pour moi. J'espère que vous voudrez bien m'expliquer.....

M. DE LA VERVE, avec un ton de protection.

Oh non ! Ne parlons plus de cela, je vous en prie ; d'ailleurs, je sais tous mes vers par cœur, et je copierai aisément ceux que..... (Il fait un signe d'intelligence à madame de Blainville, qui sourit, ainsi que le colonel.)

JULIETTE, à part, riant.

Je devine : encore un trait de jalousie.

Mme DE BLAINVILLE.

Puisque vous avez si bonne mémoire, j'oserai attendre de votre complaisance, monsieur, de vouloir bien me donner ce joli portrait ; car je prétends l'offrir moi-même à ma sœur, madame de Rosane.

M. DE LA VERVE, à part.

Ce joli portrait ! Mais voilà son bon sens tout-à-fait revenu. (Haut) Je cours en faire une copie

nouvelle, madame, et j'y joindrai quelques petites bluettes qui vous amuseront, j'en suis sûr.

Mme DE BLAINVILLE, d'un ton affectueux.

Je vous en aurai beaucoup d'obligation, monsieur.

M. DE LA VERVE, à part.

Elle n'est pas reconnaissable. (Il sort, et salue gracieusement madame de Blainville.)

JULIETTE, à part.

Pour la louange, messieurs les hommes de lettres sont aussi crédules que les femmes.

## SCÈNE XI.

### Mme DE BLAINVILLE, LE COLONEL, JULIETTE, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

Un domestique vient d'apporter, en toute hâte, un billet qu'il m'a chargé de vous remettre; je crois du moins que c'est à vous qu'il s'adresse: madame de..... madame de Blainville.....

Mme DE BLAINVILLE.

Oui, oui; donnez vite ; c'est de M. de Villers.

(Elle lit et paraît troublée.)

LE COLONEL.

Qu'avez-vous, madame? qu'est-il arrivé?

Mme DE BLAINVILLE.

Mes forces m'abandonnent; lisez vous-même.

(Elle lui donne la lettre. Juliette s'approche de madame de Blainville pour la soutenir.)

LE COLONEL, lit.

« J'apprends à l'instant, madame, que votre « banquier de Londres, détenteur de toute votre « fortune, vient de faire banqueroute. Je me « hâte de vous prévenir de ce malheur, afin que « vous vous consultiez avec d'Orville sur ce qui « vous reste à faire maintenant. Je ne tarderai « pas à aller vous rejoindre. »

Mme DE BLAINVILLE.

Être ruinée ne serait rien pour moi, d'Orville, si ce coup ne retombait en même temps

sur vous ; mais ne pouvoir plus vous retirer de la position dans laquelle vous a mis ma coupable jalousie.... ah ! (Elle pleure.)

LE COLONEL.

De grâce, ne vous affligez pas comme cela, madame : cet événement est contrariant sans doute ; mais que peut-il y avoir de désespérant ? c'est à mon imprévoyance, et non à l'insuffisance de ma fortune, qu'il faut attribuer l'embarras où je me trouve ; mais, en réalisant ce que je possède, je trouverai facilement moyen d'acquitter la dette dont vous vous êtes volontairement chargée, et le surplus, que je déposerai à vos pieds, suffira encore pour nous faire vivre heureux.

Mme DE BLAINVILLE.

Une telle conduite ne me surprend point, colonel ; et j'aurais volontiers donné toute ma fortune pour avoir cette preuve d'un sentiment qui fera à jamais mon bonheur ; mais cette cruelle faillite occasionnera certainement du retard à votre liberté ; car vos affaires n'étaient pas.....

LE COLONEL, riant.

En très bon ordre, n'est-ce pas? Cela s'arrangera, ne craignez rien.

JULIETTE, à part.

Comme monsieur le colonel est gai ! l'amour compense tout, avec lui.

## SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

### Mme DE BLAINVILLE, LE COLONEL, M. DE VILLERS, Mme DE ROSANE, JULIETTE, (ensuite) M. DE LA VERVE.

Mme DE ROSANE, courant embrasser sa sœur.

Il est temps de faire cesser toutes les épreuves : Villers m'a confié qu'il avait voulu venger son ami, ma chère Constance ; et vous le serez de lui, à votre tour, quand je serai sa femme. (Elle regarde M. de Villers en riant.)

Mme DE BLAINVILLE.

Eh quoi ! cette banqueroute n'était que simulée ! ah ! je respire.

Mme DE ROSANE, riant et montrant M. de Villers.

Un jeu de l'invention de monsieur : une faillite, cela coûte si peu à la Bourse.

LE COLONEL, d'un ton sérieux, à M. de Villers.

Ma foi, mon cher ami, vous auriez pu choisir un tout autre jeu que celui-là; car il a vivement tourmenté madame de Blainville ; et lorsqu'on n'a pas son excuse dans l'amour.....

M. DE VILLERS.

Eh bien ! le voilà fâché contre moi, parce que j'ai pris son parti; il est le mieux du monde avec ceux qui le font mettre en prison.....

Mme DE BLAINVILLE, riant.

Permettez-moi d'être aussi généreuse que vous, colonel, et de lui pardonner. (Elle tend la main à M. de Villers.)

M. DE VILLERS.

Allons, tout est bien ainsi; mais je vous conseille cependant, madame, de faire venir vos fonds à Paris, et de laisser votre amant en liberté si vous trouvez l'épreuve suffisante.

Mme DE BLAINVILLE, souriant.

C'est à moi de souscrire aux conditions de mon prisonnier.

M. DE VILLERS, à madame de Rosane.

Et vous, madame?

Mme DE ROSANE, lui tendant également la main.

Je vous fais grâce de l'épreuve.

M. DE VILLERS, apercevant M. De la Verve qui met la tête à la porte latérale.

Mais je crois que voilà M. De la Verve?

M. DE LA VERVE, s'inclinant.

Prêt à vous servir, monsieur.

M. DE VILLERS, bas à M. De la Verve.

Vous souvient-il de m'avoir fait des vers pour une femme charmante? Elle est ici.

M. DE LA VERVE.

Laquelle des deux?

M. DE VILLERS, montrant madame de Rosane.

C'est celle-là.

M. DE LA VERVE.

Ah ! à la bonne heure !

JULIETTE, riant, à part.

Le poète a conservé un peu de rancune.

LE COLONEL.

C'est un fou.

M. DE VILLERS.

Venez avec nous, M. De la Verve : vous ferez les divertissemens des noces.

M. DE LA VERVE.

Hélas, monsieur ! je suis ici aux arrêts ; et le colonel doit savoir ce que c'est.

LE COLONEL.

Aux arrêts ? Oh ! je me charge de les lever : tout le monde doit être heureux aujourd'hui.

M. DE VILLERS.

AIR :

Il n'est rien de tel que la Bourse
Pour faire un rapide chemin ;

Et dans cette brillante course
On voit chaque jour nouveau gain.

LE COLONEL.

Oui ; mais de ce train magnifique
Quel est l'inévitable effet ?
A la fin du mois, en Belgique,
Combien vont faire un temps d'arrêt !

M. DE LA VERVE.

Le premier jour, ma tragédie
Réunit un public nombreux ;
Mais voyez quelle perfidie,
Le second jour fut moins heureux !

JULIETTE.

Pour éviter ce sort contraire,
Vous avez des moyens tout prêts :
C'est de mettre, dans le parterre,
Tous les spectateurs aux arrêts.

LE COLONEL.

De l'amour voler à la gloire,
Voler de la gloire à l'amour,
Des fiers enfans de la victoire
Tel est le bonheur chaque jour.

M. DE VILLERS.

Souvent, de ce bonheur insigne,
Un chef modère les succès ;
La pauvre gloire, il la consigne,
Il met les amours aux arrêts.

Mme DE BLAINVILLE, au public.

Si vous donnez votre suffrage
A notre auteur, à ses couplets,

(Faisant le geste d'applaudir.)

Prouvez, sans tarder davantage,
Qu'il vient de gagner son procès.

Mme DE ROSANE, montrant madame de Blainville.

Mais si sa prière était vaine,
Si l'orage sur nous grondait,
Messieurs, remettez à quinzaine
Pour le prononcé de l'arrêt.

FIN.

# TABLEAUX

## CONTENUS DANS CE VOLUME.

La Journée d'une Jolie Femme..... *Page* 1
Un An de moins..... 31
Un An de plus..... 57
La Représaille..... 81
L'Audience du Ministre..... 125
Le Vieux Garçon..... 151
Le Bal et l'Écarté..... 195
La Créance d'Amour..... 219

RETURN TO the circulation desk of any
University of California Library
or to the
NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Bldg. 400, Richmond Field Station
University of California
Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
2-month loans may be renewed by calling
(415) 642-6753
1-year loans may be recharged by bringing books
to NRLF
Renewals and recharges may be made 4 days
prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

MAY 2 1 1991

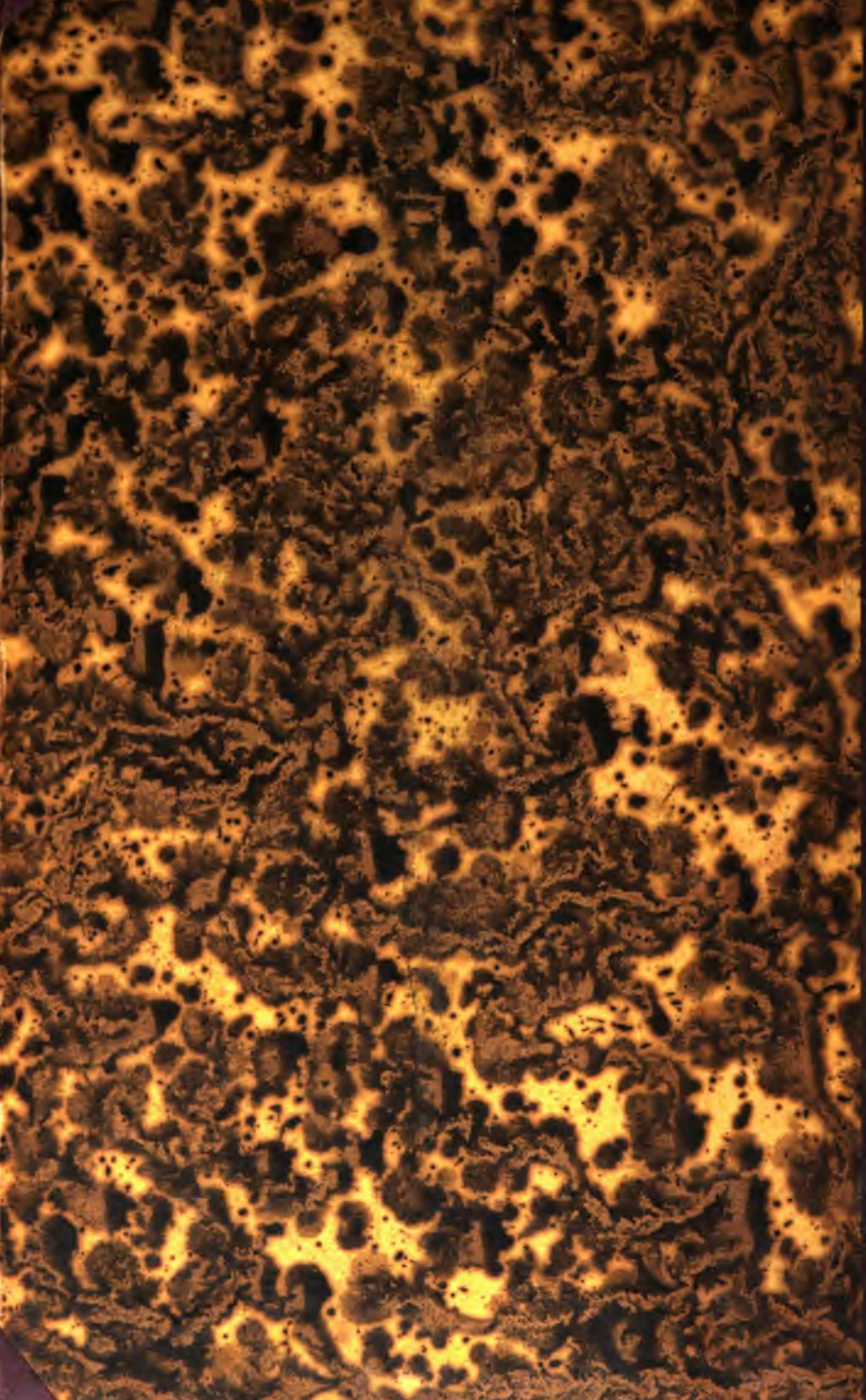
SENT ON ILL

JAN 1 4 1998

U. C. BERKELEY

SENT ON ILL

MAY 0 6 1998

U. C. BERKELEY

YC149891